













M. A. Piazza



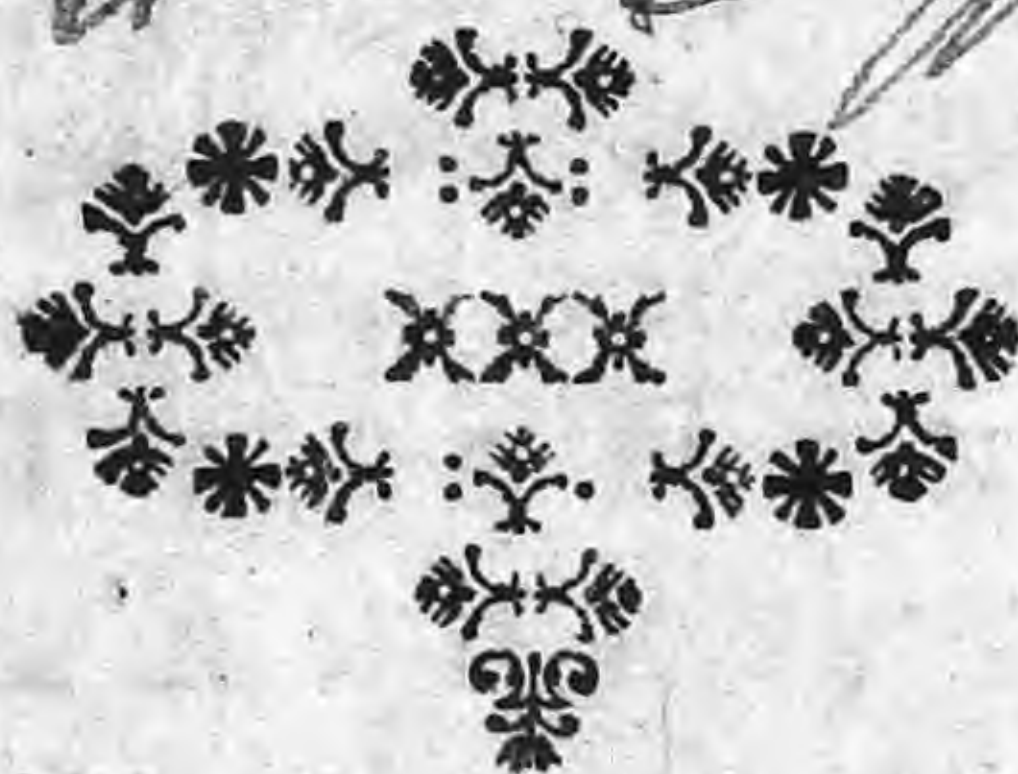
A V I S  
A U P E U P L E  
S U R S A S A N T É ,  
P A R M<sup>R</sup>. T I S S O T ,

D. M. de MONTPELLIER, de la Soc. Royale de  
LONDRES, de l'Acad Medico-Phys. de BASLE,  
de la Societé Oeconomique de BERNE, &c.

TROISIEME EDITION ORIGINALE;

*Augmentée d'un Indice Alphabetique, &  
d'un Avis des Libraires aux Lecteurs.*

T O M. I.



A L A U S A N N E,  
Chez FRANÇOIS GRASSET & Comp.  
Et à G E N E V E ,  
Chez E M A N U E L D U V I L L A R D fils.

---

M. D. C C. L X V I.

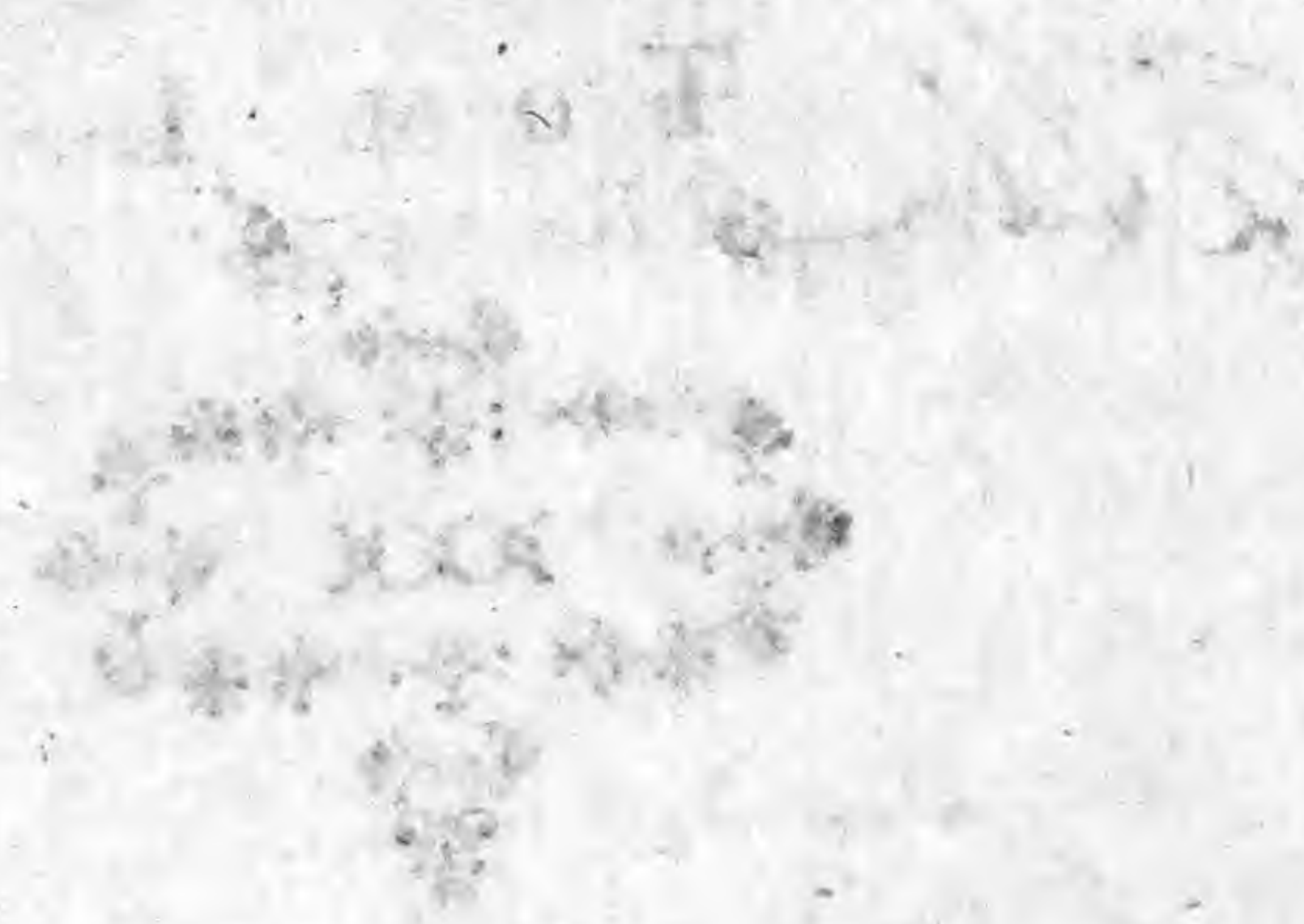


121 V A  
7 1 07  
C A 2 2 A T H  
E A B M E 122 0

IN THE COURT OF COMMONS  
AT THE BAR OF THE HOUSE OF COMMONS  
ON THE 12th DAY OF JANUARY 1841

THE PETITION OF

A GENERAL AND POLICE OFFICER  
AND OTHERS FOR A WRIT OF HABEAS CORPUS



A J A U S A A A  
CHAS FRANKLIN GRANT & CO  
E A G E N T S  
J H E M A N  
M D C C A N T



A U X

TRES ILLUSTRÉS, TRES  
NOBLES, ET MAGNIFI-  
QUES SEIGNEURS, LES  
SEIGNEURS PRESIDENT  
ET CONSEILLERS DE LA  
CHAMBRE DE SANTÉ  
DE LA VILLE ET RE-  
PUBLIQUE DE BERNE.

MES TRES HONORÉS  
SEIGNEURS,

*J*E ne pensois pas assez favo-  
rablement de cet ouvrage,  
quand je le publiai, pour  
oser vous l'offrir; mais votre at-  
) ( 2                      tention



tention continuelle , sur tous les  
 objets , qui ont quelque rapport  
 à l'importante partie de l'admi-  
 nistration de l'État confiée à vos  
 soins , vous le fit appercevoir , &  
 vous avez jugé qu'il pouvoit être  
 utile , & que c'étoit toujours un  
 but louable , que de travailler à  
 détruire les préjugés , ces tyrans  
 cruels , qui s'opposent continuelle-  
 ment au bonheur des Peuples , sous  
 le Gouvernement même le plus  
 propre à l'affermir. Votre appro-  
 bation & les marques éclatantes  
 de bienveillance dont vous m'avez  
 honoré , ont relevé , à mes yeux ,  
 le prix de ce livre , & m'ont fait  
 espérer , TRES ILLUSTRÉS ,  
 TRES NOBLES ET MAGNI-  
 FIQUES SEIGNEURS , que  
 vous voudriez bien permettre que  
 cette nouvelle édition parut sous  
 vos



( v )

vos auspices , & que le Public instruit de vos bienfaits , le fut de ma reconnoissance. Puisse cet ouvrage , en remplissant mes vœux , ne pas tromper votre attente , & veuillez en accepter l'hommage , comme une foible marque du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

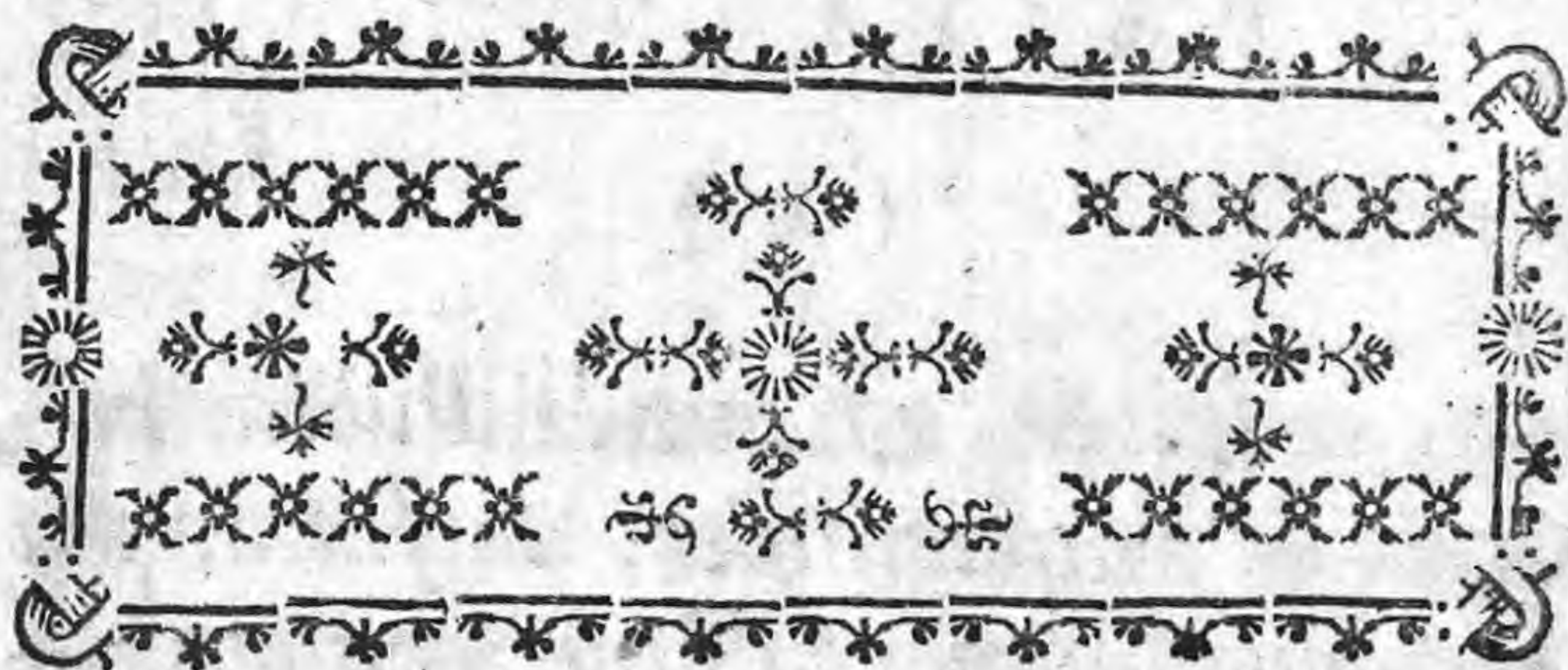
**TRES ILLUSTRES, TRES  
NOBLES ET MAGNIFI-  
QUES SEIGNEURS,**

à Lausanne le 3.  
Décemb. 1762.

Votre très humble & très  
obéissant Serviteur

**T I S S O T.**





## P R É F A C E.

**S**I c'est souvent par vanité que l'on parle de foi, il y en auroit quelquefois davantage à n'en rien dire; & l'accueil, qu'on a fait à *l'Avis au Peuple*, a été tel, qu'on auroit droit de me soupçonner de cet orgueil, le pire de tous, qui reçoit les éloges avec indifférence, parcequ'il se croit au-dessus, si je paroïssois ne pas sentir tout ce qu'il a de flatteur pour moi.

Touché du sort du Peuple malade dans les campagnes de ce païs, où il périt par la disette des secours utiles & l'abondance



dance des nuisibles , mon seul but , en écrivant , étoit de le soulager. Je n'avois destiné ce livre qu'à une petite enceinte de pais , & à un petit nombre de personnes , & j'ai été très surpris en apprenant que , cinq ou six mois après sa publication , il étoit l'un des livres les plus répandus en Europe , & l'un des livres de science qui a trouvé le plus de lecteurs dans tous les ordres. Voir ce succès avec indifférence , ce seroit en être indigne ; ce n'est point mon cas , & j'ai senti , comme je le devois , ce plaisir d'amour propre , mais bien légitime pourtant , puisqu'il est la base de l'émulation , qui fait que tout homme est flatté quand il est applaudi. J'en ai éprouvé un bien plus vif , comme ami de l'humanité , en jugeant , par les succès de cet ouvrage ,



de l'effet qu'on pouvoit s'en promettre , effet qui passe beaucoup mes espérances , & me remplit de cette joye , que tout homme honnête éprouve quand il peut en soulager d'autres. Enfin, j'ai ressenti, dans toute son étendue, celui que doivent procurer , à toute personne qui pense , les marques publiques de l'approbation & de la bienveillance de son Prince , en recevant la médaille précieuse que *l'Illustre Chambre de Santé de la République de Berne* , me fit remettre , peu de mois après la publication de cet ouvrage , avec une lettre plus précieuse encore , dans laquelle elle m'assuroit de la *satisfaction extraordinaire* avec laquelle elle l'avoit vû paroître ; circonstance , que je ne pouvois taire ici, sans un excès de

vanité



vanité & d'ingratitude, & qui a été un motif bien puissant pour m'animer à donner tous mes soins à cette nouvelle édition, dans laquelle j'ai fait plusieurs changemens, qui la rendent fort supérieure à la première, & dont je rendrai compte, en peu de mots, après avoir dit quelque chose de celles qui ont paru ailleurs.

La première est celle que les Libraires **H E I D E G G E R** publièrent en allemand à *Zuric*, il y a un an. J'aurois été très flatté de la simple approbation de **Mr. H I R Z E L**, premier Médecin du Canton de *Zuric* &c, que la supériorité & l'universalité de ses talens, la profondeur de ses connoissances dans la théorie de la médecine, l'étendue & les succès de sa pratique, ont placé dans le petit nombre des hommes rares de nos jours, & qui vient de se



concilier l'estime & la reconnoissance de l'Europe, par l'histoire d'un de ses sages (a); mais je m'attendois peu à l'honneur qu'il m'a fait de traduire *l'Avis au Peuple* dans sa langue; & quelque sensible que j'y sois, je conserve toujours des regrets, qu'il ait perdu, à rendre mes idées à ses compatriotes, un tems qu'il eut employé bien plus utilement en nous communiquant les siennes.

Il a enrichi sa traduction d'une très belle préface, qui roule, principalement, sur les caractères du vrai & du faux Médecin, & dont je me ferois fait un plaisir d'orner cette édition, si la grosseur, déjà trop considérable, du volume, n'avoit pas été un obstacle à une addition aussi considérable.

(a) Le *Socrate rustique*, ouvrage que tout le monde devoit apprendre.



fiderable , & fi la façon dont Mr. H I R Z E L parle de l'auteur m'avoit permis de répandre moi-même son ouvrage. L'on m'a écrit qu'on en avoit fait , dans le même tems , deux autres traductions en Allemagne , mais j'ignore qui ; & la préface de Mr. H I R Z E L , ses notes , & quelques additions que je lui avois fourni , rendent son édition supérieure à la première édition françoise , & aux autres traductions faites jusques à présent.

La seconde édition étrangere est celle que le libraire D I D O T le jeune a publiée à Paris à la fin de l'hyver dernier , & que d'autres libraires à Paris & à Lion avoient projetée , quand l'obtention du privilege les arrêta. Il me fit demander des additions, que je ne pus pas fournir , & ç'a été un avantage pour le Public , puisque cela lui a valu celles

)( 6

qu'un



qu'un autre Médecin a fait ; additions précieuses par la netteté & la précision avec lesquelles elles donnent les caractères & l'essentiel du traitement de plusieurs maladies très graves. L'auteur n'a pas jugé à propos de se faire connoître , mais , qui qu'il soit , je le remercie d'avoir bien voulu joindre son travail au mien , & j'aurois adopté avec plaisir ses additions sans deux raisons ; l'une , qui est la même que j'ai déjà allégué , c'est l'impossibilité de grossir davantage cet ouvrage ; l'autre c'est qu'une grande partie des matières qu'il a ajouté sortent absolument de mon plan , puisque je me suis borné aux maladies aiguës , & qu'il a traité de plusieurs maladies de langueur. Il a dédié son édition à Mr. le Marquis de MIRABEAU , & c'est , pour moi , l'éloge le plus flatteur, qu'il put faire de mon livre.

La



La troisieme édition est la traduction Hollandoise que publiera incessamment Mr. REINIER AREMBERG libraire à Rotterdam; il l'avoit fait commencer sur la premiere édition, mais m'ayant écrit pour savoir si je n'avois point d'addition à faire, je l'ai engagé à attendre celle ci. Mon sort est d'être heureux en traducteurs, & c'est Mr. BIKKER, Médecin célèbre à Rotterdam, & si connu dans l'étranger par sa belle dissertation sur la *Nature en Médecine*, dans laquelle le genie & le savoir marchent d'un pas égal, qui veut bien donner *l'Avis au Peuple* à sa Patrie, & qui l'enrichira des notes nécessaires, pour en rendre l'application plus sûre dans un climat different de celui dans lequel j'écris. L'on m'a dit aussi qu'il y en avoit une traduction Italienne.

Après



Après cette histoire des éditions étrangères , je reviens à celle-ci , qui est la troisième originale. Je ne dirai point qu'elle est corrigée par rapport au fond des matieres ; je n'avois rien avancé dans la première, qui ne fut d'une vérité bien démontrée, ainsi il n'y avoit point de corrections essentielles à faire à cet égard ; mais 1°. j'ai fait un grand nombre de petits changemens dans la diction & de petites additions de mots , qui contribuent à rendre l'ouvrage encore plus simple & plus clair. 2°. La partie typographique est beaucoup mieux exécutée , pour le papier, l'encre , le caractère , l'orthographe , la ponctuation , l'arrangement. 3°. J'ai fait des additions considérables ; elles sont de trois especes ; ou j'ai ajouté de nouveaux articles , sur des matieres déjà traitées , tels sont l'article  
sur



sur les tartes ou gateaux pag. 40, les additions sur la convalescence p. 76 ; la préparation à la petite verole p. 245 ; une longue note sur le Kina p. 293 ; une sur les esprits acides pag. 644 ; une autre sur l'extrait de ciguë p. 658 ; ou j'ai inferé de nouvelles matieres , comme un article sur les boissons p. 43 ; un sur les convulsions des enfans p. 421 ; un sur les engelures p. 502 ; un autre sur les échardes p. 529 ; un sur la raison de la confiance aux Charlatans p. 627, & tout le Chapitre XXXIII ; ou enfin j'ai étendu la tractation de quelques articles , qui me paroissent un peu trop succincts ; il y a des changemens de cette dernière espece presque partout , mais surtout dans les deux chapitres qui regardent les femmes & les enfans.

Le



Le Chapitre XXXI. a pour objet quelques accidens qui demandent des secours prompts, les évanouissemens, les hémorragies, les accès de convulsions & de suffocation, les suites de la peur, les maux occasionnés par des vapeurs nuisibles, les poisons & les douleurs excessives.

L'omission de ce chapitre étoit un vuide réel dans le plan de cet ouvrage ; l'Editeur de Paris, qui l'a très bien senti, l'a très bien suppléé ; & si je n'ai pas employé son travail, au lieu de travailler moi-même les articles qu'il a traité, c'est uniquement pour rendre l'ouvrage uniforme & éviter cette bigarrure inévitable, quand on réunit l'ouvrage de deux personnes ; d'ailleurs il n'a rien dit des articles qui occupent la plus grande partie de ce chapitre, les évanouissemens



semens , les suites de la peur , & les vapeurs nuisibles.

Je dois , avant que de finir , me justifier auprès d'un grand nombre de personnes, très respectables , dans ce país ou dans l'étranger , & aux demandes desquelles je ne me refuse qu'avec un vrai chagrin , sur ce que je n'ai pas fait les additions qu'elles desiroient ; mais cela est impossible , puisque toutes avoient pour objet des maladies chroniques , qui sortent absolument de mon plan , auquel j'ai dû me tenir exactement attaché par plusieurs raisons. La première , c'est que mon but a été de remédier aux abus , qui se commettent à la campagne , dans le traitement des maladies aiguës , & d'indiquer la vraie manière de traiter ces maladies qui ne permettent pas d'attendre les secours , ou de transporter les malades pour aller



à aller se faire examiner dans les villes. Les maladies chroniques sont, il est vrai, sujettes à être mal traitées dans les campagnes, mais on a le tems & la facilité de conduire les malades dans les villes ou de faire venir des secours ; d'ailleurs elles y sont bien moins fréquentes que celles dont j'ai parlé, & elles deviendront encore plus rares, dès qu'on traitera mieux les maladies aiguës, dont elles sont presque toujours la suite.

La seconde raison, & seule elle seroit bien suffisante, c'est qu'il est impossible de mettre le traitement des maladies chroniques à la portée de gens qui ne sont pas Médecins. Chaque maladie aiguë dépend le plus souvent d'une seule cause, & le traitement en est simple & uniforme ; ainsi les symptômes qui font connoître la maladie font con-



connoître sa cause, & son traitement ; mais il en est tout autrement des maladies de langueur ; chacune peut dépendre d'un si grand nombre de causes, & c'est la cause qui doit décider le choix des remèdes, que lors même qu'on connoît nettement la maladie, on est très éloigné d'en connoître la cause, & de pouvoir se décider sur le choix des remèdes. C'est cette connoissance des causes qui exige nécessairement des personnes versées dans l'étude & dans l'exercice de toutes les parties de la médecine, & à laquelle il est impossible que des personnes qui l'ignorent parviennent jamais. D'ailleurs leur complication, la variété des symptômes, les différentes périodes de la maladie, la difficulté des doses des remèdes, dont l'activité rendroit dangereuses les plus petites erreurs,



reurs , &c. font autant de difficultés qui rendent le traitement de ces maladies pénible , pour les Médecins même les plus exercés , & impossible pour tous ceux qui ne le font pas.

La troisieme raison, c'est qu'en supposant même qu'on pût rendre ces matieres assez simples pour être saisies par tout le monde , elles exigeroient un ouvrage d'une longueur excessive & disproportionnée aux facultés de ceux à qui on le destineroit ; il y a telle maladie chronique qui seule demanderoit un volume aussi long que celui-ci.

Enfin , en accordant que la chose est nécessaire & qu'elle est possible , je déclare que je la trouve au-dessus de mes forces , & que je suis bien éloigné d'ailleurs d'avoir le tems nécessaire pour l'exécuter. Je souhaite que d'autres l'entreprennent & réussissent ;



fissent ; mais j'espère que les personnes qui me faisoient l'honneur de vouloir m'imposer cette tâche, sentiront la force de mes raisons & n'imputeront point à opiniâtreté, ou à manque de condescendance, un refus qui naît de la nature même de la chose.

J'ai appris que les citations avoient embarrassé quelques personnes ; il étoit difficile de le prévoir, mais il est aisé d'y remédier pour l'avenir. Il n'y a dans cet ouvrage que deux espèces de citations ; les unes pour indiquer les remèdes, les autres pour rapporter quelque passage du livre même, qui sert d'éclaircissement à l'endroit où on le cite ; les unes & les autres étoient inévitables. La première est désignée ainsi, N°. avec le nombre, comme 1, 2, &c. elle marque que le remède que j'indique est décrit dans la table des remèdes.



remedes au *Numero* marqué ; ainsi quand on lit à la page 32. *l'infusion tiede* N°. 1 , & à la page 33 , *la tisanne* N°. 2 , ou *le lait d'amandes* N°. 4 , cela signifie qu'on trouvera ces remedes dans la table aux N°. 1, 2, 4. & cette table est à la fin de l'ouvrage , elle commence à la page 637.

Si je n'avois pas pris le parti de former cette table , & qu'au lieu d'indiquer les remedes par leur N°. j'en eusse donné la description toutes les fois que j'en conseille l'usage , j'aurois doublé ce volume , & la lecture en auroit été insoutenable.

Je dois dire ici , comme je l'avois déjà dit dans la premiere édition , où plusieurs personnes n'ont pas sçû le lire , que les prix des remedes , ou au moins d'un grand nombre , sont ceux auxquels les Apoticairees peuvent les donner , sans y perdre , au payfan  
peu



peu riche , mais il faut bien se garder de croire que c'est ceux auxquels on a droit de les exiger ; cela feroit injuste pour quelques uns ; d'ailleurs il n'y a point de taxe dans ce païs , & ce n'est pas à moi à en faire une.

Les citations de la seconde espece sont fort simples ; l'on voit que tout l'ouvrage est divisé par paragraphes , designés par cette marque § , & pour ne pas le grossir par des répétitions inutiles , quand, dans un endroit , j'ai dû rappeler ce qui étoit déjà dit ailleurs , au lieu de le redire tout au long , je n'ai fait qu'indiquer le paragraphe où cela se trouvoit ; ainsi quand on lit page 84. §. 50. *Quand la maladie est telle qu'elle est décrite* ( §. 46. ) , cela signifie que pour ne pas répéter la description que j'ai déjà fait , je renvoye à aller la chercher dans le §. que je cite.

L'u-



L'usage de ces citations n'est rien moins que nouveau & est extrêmement commode & aisé, mais n'y eut-il qu'un lecteur qui dût en être embarrassé, je n'ai pas cru devoir omettre cet éclaircissement; je ne puis espérer d'être utile qu'autant que je ferai clair, & l'on sent que l'envie d'être utile est le seul motif de cet ouvrage. J'ai eu depuis assez longtems la satisfaction de voir que des personnes charitables & intelligentes en avoient fait usage avec un succès marqué, même dans des maladies très graves, & je ferai au comble de mes vœux, si je continuë à apprendre, qu'il contribuë à adoucir les maux & à prolonger les jours de mes semblables.



# AUX AMATEURS DE LA LITTÉRATURE,

& à Messieurs nos Correspondans.

**N**ous avons l'honneur de donner avis que nous venons de former une Société sous la raison de **FRANÇOIS GRASSET & Compagnie**, qui réunit la totalité des fonds des Maisons de Librairies qui s'étoient formées en cette Ville depuis la dissolution en 1757 de la Société de *Marc-Michel Bousquet & Comp.*, & qu'en conséquence tous les fonds de la Société de *Marc Chapuis & Comp.*, tous ceux de *Mr. François Grasset*, & tous ceux de *Mr. Sigismond d'Arnay*, qui a entièrement quitté le Commerce de la Librairie, en nous vendant tous les siens, ne font actuellement qu'une seule masse, dont les Marchandises combinées forment un assortiment très considérable, & mettent notre présente Société à portée de servir avec toute l'exactitude & la célérité possibles, soit par la quantité des Li-  
vres



vres qui sont en notre pouvoir , soit par la facilité où nous sommes de nous procurer de la France , l'Italie , l'Allemagne & la Hollande des Livres en tout genre , François , Latins , & Italiens , dont nous avons aussi les Catalogues imprimés.

Nous imprimerons à l'avenir avec le plus grand soin , tant pour le choix des papiers , que pour tout ce qui est du ressort de la partie Typographique ; il en fera de même pour les Livres dont on voudra nous confier l'impression , que nous exécuterons avec beaucoup d'économie : Nous imprimerons aussi avec toute la diligence possible les articles , dont nos Amis achèteront un nombre d'exemplaires à la fois , & nous aurons égard à la quantité par rapport au prix.

Nous ferons sensibles & reconnoissans envers les personnes qui nous conseilleront l'impression de quelques bons ouvrages propres à procurer l'avancement & le soutien de notre Commerce ; ainsi qu'envers celles , qui nous procureront des ventes ou des débouchés de nos Marchandises.

La proximité où nous sommes de plusieurs Savans qui font leur résidence  
dans



dans notre voisinage, nous met encore à portée de pouvoir fournir les Ouvrages qu'ils ont publié ou qu'ils publieront dans la suite.

Nous ne négligerons rien, autant que cela dépendra de nous, pour procurer les Livres qui ne se rencontreront pas dans nôtre fonds, moyennant que nous en recevions les titres bien distincts, & que nous soyons assurés qu'ils ne resteront pas à nôtre charge.

Nous croyons faire plaisir au Public, en lui donnant ici la liste des ouvrages que Mr. le Docteur TISSOT a publiés, en commençant par l'article suivant, quoiqu'il soit hors de sa date.

*Avis au Peuple sur sa Santé par Mr. Tissot D. M. 12. 2. vol. troisieme & seule Edition originale.*

En 1753. *Une Préface, mise à la tête d'un Ouvrage de Mr. de Haller sur l'Irritabilité.*

En 1754. *L'Inoculation justifiée, ou Dissertation Apologétique & Pratique sur cette opération.* Cet ouvrage ne se trouve plus depuis plusieurs années, mais on le réimprimera, avec des



augmentations considerables ; tirées de la multitude des observations que Mr. Tissot a faites dès lors.

En 1758. L'Ouvrage de *Febribus biliosis. &c.* C'est l'Histoire d'une Epidemie de fievres putrides , qui avoit été très générale dans ce Pais en 1755. On le réimprimera aussi avec des augmentations.

En 1759. La prem. Edit. de l'*Onanisme*, ou *Dissertation sur les maladies produites par la Masturbation.* Cet ouvrage vient d'être réimprimé , avec de nouvelles Observations. Nous pouvons fournir de cette Edition qui est originale , & nous en ferons une nouvelle , aussi-tôt que le grand nombre que nous en avons encore fera écoulé.

Idem. Deux Lettres , l'une à Mr. de Haen , en réponse à ses questions sur l'*Inoculation* , dans laquelle Mr. Tissot défend cette pratique , contre les objections de ce Medecin. L'autre Lettre est écrite en Latin à Mr. Zimmer-



*merman* , elle contient des *Observations sur la Maladie noire* , & les *Skirrhes du bas ventre &c.* *Epistolæ Zimmerman &c.* Nous pouvons fournir ces deux ouvrages.

En 1761. *Epistolæ D. Haller &c.* ce sont de nouvelles observations sur la petite Verole , l'Apoplexie , l'Hydropisie &c. Nous pouvons en fournir aussi.

Idem. Une Préface & quelques Remarques à une excellente Dissertation de Mr. Bilguer premier Medecin du Roi de Prusse , sur l'inutilité de l'amputation après la playe d'armes à feu &c.

En 1761. La prem. Edition de l'*Avis au Peuple sur sa santé* , dont la seconde a été considérablement augmentée. L'on a vu plus haut que nous avons réimprimé cet excellent ouvrage , & c'est la troisième & véritable édition originale.

En 1762. La Lettre à Mr. Hirzel contenant les réponses à quelques erreurs de Mr. de Haën , sur



les maladies de Poitrine, & sur la fièvre Miliare.

En 1765. *Lettre à Mr. Zimmerman sur une Epidemie courante, qui a affligé ce Païs, où l'on indique les remedes & les moyens de s'en préserver.* Nous l'avons aussi imprimé.

Nous avons encore rassemblé les Lettres de Mr. Tissot à Mrs. de Haën, Hirzel & Zimmerman en un seul volume, sous le Titre de *Lettres de Mr. Tissot sur differens sujets de Medecine.* Nous en avons un nombre d'Exemplaires.

---

### OUVRAGES SOUS PRESSE.

*Maria, ou les Véritables Mémoires d'une Dame Illustre par son mérite, son rang & sa fortune, traduits de l'Anglois, 12. 2. vol. 1765.* Ouvrage très intéressant par la bonne Morale qu'il renferme, & qui porte l'idée de la vertu, & des mœurs les plus épurées.

*Recueil complet de tous les Mémoires & pieces relatives à l'affaire & aux procès de la Maison Calas, parmi lesquelles il s'en trouve en nombre qui n'ont pas été*



*été publiées, fournies par un Savant très Illustre qui a contribué plus que personne à la réhabilitation de cette famille, 12. 2. vol. & in 4to. Berlin 1765.*

*FRANÇOIS II. Roi de France, Tragedie Historique dans un gout tout nouveau d'après les plus célèbres Auteurs contemporains, ou qui ont vecu peu de tems après les grands événemens qui y sont décrits, par Mr. le Président HENAUT, auteur de l'Abrégé Chronologique de l'Histoire de France &c. Cette excellente piece est encore enrichie de notes très instructives, in 8. 1766.*

*Nous avons crû devoir finir cet Avis par la déclaration suivante.*

Voici la troisieme édition originale de  
 L'AVIS AU PEUPLE SUR SA  
 SANTÉ, par Mr. le Docteur TISSOT,  
 cette nouvelle édition est entierement  
 conforme à la seconde, imprimée sur le  
 manuscrit de l'Auteur de qui nous l'a-  
 vons reçu, & comme cet excellent ou-



## XXXII AVIS AU LECTEUR.

vrage a été contrefait en différentes Villes par plusieurs Libraires, avec de pretendues augmentations qui ne sont point de lui, nous croyons tant pour nôtre intérêt, que pour celui du Public, & pour ce qui en peut resulter pour la vie & la sânté du genre humain, que nous devons signer tous les exemplaires qui sortiront de nôtre Magazin, afin que personne ne puisse être trompé dans l'idée d'avoir acquis l'édition originale d'un ouvrage autant important que l'est celui-ci; & dans le cas où Mr. le Docteur TISSOT feroit des augmentations à son livre, le Public doit s'attendre qu'elles lui feront fournies à un prix modique, pour servir de supplement, autant que la chose fera possible, aux seconde & troisieme éditions originales.

*A Lausanne le 1. Decemb. 1765.*

*Francis Grasset & Comp. B.*

AVIS





# AVIS AU PEUPLE SUR SA SANTÉ.

---

## INTRODUCTION.

**L**A diminution du nombre des habitans dans ce païs est une vérité de fait, qui frappe tout le monde, & que les dénombremens démontrent. Cette dépopulation a plusieurs causes ; Je me croirois heureux, si je pouvois contribuer à remédier à une des principales, qui est la mauvaise méthode employée dans les campagnes pour traiter les malades. C'est là mon unique objet ; mais l'on me permettra d'indiquer les autres causes concourantes. On peut les reduire à deux classes générales. Il

A

fort



## 2 INTRODUCTION.

sort plus de monde qu'autrefois ; & l'on peuple moins. (a).

Il y a deux espèces d'émigration : l'on sort, ou pour aller dans les services étrangers , que l'on conserve par des raisons d'utilité qui l'emportent sur les inconvénients ; ou pour chercher , dans différentes vocations , une fortune que le païs refuse. L'on pourroit appeller la premiere , emigration militaire ; la seconde , emigration commerçante.

Le service nuit à la population de plusieurs façons. Premièrement il ne rentre pas autant d'hommes qu'il en sort ; les dangers & les fatigues de la guerre , les affaires particulieres , le *Heimweh* ou mal du païs , l'air pernicious de quelques garnisons de Flandres , d'Hollande , d'Italie , les mauvaises nourritures & boisons ; les épidemies des camps , les debauches en emportent un grand nombre, La desertion d'ailleurs , dont ils craignent les suites en rentrant chez eux , en oblige plusieurs à s'expatrier pour toujours. D'autres , au sortir du service , embrassent des établissemens , dont le service leur

(a) Cette dépopulation est presque generale en Europe , suivant l'Editeur de Paris , & je crois qu'il a raison.



leur a fourni l'occasion , & qui les éloignent de tout retour.

En second lieu , en supposant même qu'ils revinssent tous , le país souffriroit également de leur absence , parcequ'ils sont absents dans le temps de la plus grande aptitude à la population ; parceque , quand ils reviennent , ils ont perdu cette aptitude par l'âge , les infirmités , les débauches ; parceque souvent , s'ils se marient , leurs enfans , victimes des déréglemens paternels , sont foibles , languissans , maladifs , meurent jeunes , ou vivent incapables d'être utiles à la société ; parce , enfin , que le goût de libertinage qu'ils ont contracté en empêche plusieurs de se marier. Mais quoique ces inconveniens soient réels & très connus , cependant , comme le nombre de ceux qui peuvent sortir de cette façon est borné , qu'il est même peu considerable , relativement au nombre des habitans que le país devroit avoir , que cette expatriation a peut-être été nécessaire dans un temps , & pourroit le redevenir si les autres causes de dépeuplement finissoient , c'est peut-être la moins fâcheuse , & la dernière qui demandera quelque considération.



L'expatriation commerçante , que je crois plus nombreuse , a ses inconvénients particuliers , qui ne sont pas moindres ; & malheureusement c'est une épidémie dont les ravages vont en croissant , par une raison simple ; c'est que le succès d'un seul en détermine cent à aller courir les mêmes hazards , & que peut-être quatre vingt dix - huit échoueront.

L'on est frappé du bien , l'on ignore le mal. Je suppose qu'il soit parti , il y a dix ans , cent personnes pour aller ce qu'on appelle *chercher fortune* ; au bout de six mois ils étoient tous oubliés , excepté de leurs parents : qu'il en soit revenu un , cette année , avec quelques biens au-dessus de sa pacotille , tout le pays en est instruit , & s'en occupe ; une foule de jeunes gens sont seduits & partent , parceque personne ne pense , que , des cent quatre vingt dix-neuf , qui étoient partis avec lui , la moitié a péri , une partie est misérable , & le reste est de retour , sans avoir gagné autre chose que l'incapacité de s'occuper utilement dans son pays & dans sa première vocation. Le petit nombre qui réussit est publié ; la foule qui échoue reste dans un profond oubli. Le mal est très grand &



& très réel. Quel pourroit en être le remede ? Il suffiroit peut-être de faire connoître le danger, & le moyen est aisé : il n'y auroit qu'à tenir annuellement, un registre exact de ceux qui sortent, & au bout de six, huit, dix ans, en publier la liste avec le succès de leurs voyages. Je suis trompé, ou, au bout d'un certain nombre d'années, l'on ne verroit pas autant de gens quitter leur lieu natal, dans lequel ils peuvent vivre heureux en travaillant, pour aller dans les païs étrangers, chercher des établissemens, dont les listes que je propose leur démontreroient l'incertitude. L'on ne partiroit qu'avec des avantages presque sûrs ; il sortiroit beaucoup moins de gens ; trouvant moins de concurrens, ils feroient mieux leurs affaires ; trouvant moins de leurs compatriotes hors de chez eux, ils y reviendroient plus souvent ; par là même il resteroit plus d'habitans au païs, il en rentreroit davantage, & ils rapporteroient plus d'argent. Le païs feroit plus peuplé, plus riche & plus heureux ; parceque le bonheur d'un peuple, qui vit sur un sol fertile, dépend beaucoup de la population, & un peu des richesses pecuniaires.



## 6 INTRODUCTION.

Non seulement l'on fort beaucoup du pays, & par là même il y a moins de gens pour le peupler ; mais ceux qui y restent, peuplent, à nombre égal, moins qu'autrefois ; ou, ce qui revient au même, parmi le même nombre de personnes, il y a moins de mariages ; & le même nombre de mariages fournit moins de baptêmes. Je n'entre point dans le détail des preuves ; il ne faut que regarder autour de soi pour en être convaincu. Quelles en sont les causes ? Il y en a deux principales ; le luxe & la débauche, qui nuisent à la population par plusieurs endroits.

Le luxe oblige le riche, qui veut figurer, & l'homme à revenus médiocres, mais son égal au moins à tout autre égard, & qui veut l'imiter, à craindre une famille nombreuse, dont l'éducation consumeroit des revenus consacrés aux dépenses d'apparat ; & d'ailleurs s'il falloit partager son bien entre plusieurs enfans, ils en auroient tous très peu, & feroient hors d'état de soutenir le train des peres. Quand le mérite est apprécié par la dépense extérieure, l'on doit nécessairement tâcher de se mettre, & de laisser ses enfans, dans une situation  
propre



propre à soutenir cette dépense. De là peu de mariages quand on n'est pas riche ; peu d'enfans quand on est marié.

Le luxe nuit d'une autre façon. La vie déréglée qu'il a introduit affoiblit la santé , ruine le tempéramment , & la propagation s'en ressent nécessairement. La génération qui passe , compte des familles de plus de vingt enfans ; celle qui vit , ne compte pas vingt germains ; celle qui vient ne connoitra plus les freres.

Un troisieme inconvenient du luxe , c'est que le riche se retire des campagnes pour briller en ville , & qu'il augmente son domestique ; mais cette augmentation des domestiques est préjudiciable à la population : premierement , n'étant pas , à l'ordinaire , occupés suffisamment , ils prennent le goût de la vie oisive , & ils deviennent incapables de reprendre le labour de la campagne pour lequel ils étoient nés ; étant privés de cette ressource , ils ne se marient pas ou se marient trop tard ; il naît moins de citoyens.

L'oisiveté les affoiblit par elle même , & les conduit à la débauche , qui les affoiblit encore davantage ; ils n'auront



## 8 INTRODUCTION.

jamais que peu d'enfans mal-sains , qui ne feront point en état de fournir des bras aux terres.

Ceux qui se conduisent le plus sagement , qui conservent des mœurs , qui font quelques épargnes , accoutumés à la vie de la ville , & craignant la peine de celle des champs , dont ils ignorent d'ailleurs la conduite , veulent devenir des petits marchands , & c'est une perte pour le peuplement ; parcequ'un nombre de laboureurs crée plus d'enfans , qu'un nombre égal de citadins , & que , sur un nombre donné , il meurt plus d'enfans à la ville qu'à la campagne.

Les mêmes maux ont lieu pour les domestiques du sexe. Après dix ou douze ans de service , les servantes de la ville ne peuvent pas redevenir de bonnes campagnardes ; & celles qui embrassent cet état , succombent bientôt à ce travail pour lequel elles ne sont plus faites. Si l'on revoit une femme mariée à la campagne , un an après quelle a quitté la ville , il est aisé de remarquer combien ce genre de vie l'a vieillie ; souvent la première couche , dans laquelle elles n'ont pas tous les soins que leur délicatesse exigeroit , est l'écueil de leur santé ; elles restent dans un état de langueur,



gueur, de foiblesse, de dépérissement ; elles n'ont plus d'enfans ; elles deviennent & elles rendent leurs maris des membres inutiles à l'augmentation du peuple.

Les avortemens, les enfans dépaïsés après une grossesse cachée, l'impossibilité de trouver des époux, sont souvent les effets de leur libertinage.

Il est à craindre que ces maux n'aillent en croissant depuis que, manque de sujets, ou par des vues d'économie, on commence à prendre pour domestiques, des enfans dont les mœurs & le tempéramment ne sont point formés, & se ruinent d'un pas égal par le séjour de la ville, la fainéantise, le mauvais exemple & les mauvaises compagnies.

Il resteroit sans doute bien des choses à dire sur ces importans objets ; mais outre que je ne veux point trop allonger cet ouvrage, & que beaucoup d'autres occupations ne me laissent point de tems pour tout ce qui n'est pas Médecine, je craindrois de sortir de mon sujet. Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent en fait partie ; puisqu'en donnant au peuple des avis sur sa santé, il falloit indiquer les causes qui la corrom-



pent ; mais ce que je pourrois dire de plus paroîtroit peut-être étranger.

Je n'ajoute qu'un mot. Ne pourroit-on pas , pour remédier à des maux qu'il est impossible de prévenir , choisir quelque canton du païs , dans lequel on chercheroit , par des récompenses , 1°. à arrêter tous ses habitans ; 2°. à les encourager , par d'autres récompenses , à une population plus abondante. Ils n'en fortiroient point , ainsi ils n'iroient pas s'exposer à tous les maux dont j'ai parlé ; on ne s'y marieroit point à des étrangers qui pourroient y apporter le defordre , ainsi vraisemblablement ce quartier , au bout d'un certain temps , feroit trop peuplé & pourroit fournir des colonies pour les autres.

Je passe enfin à la troisieme cause de dépopulation ; c'est la façon dont le peuple est conduit dans les campagnes quand il est malade. J'en ai été pénétré de douleur plusieurs fois. J'ai été témoin , que des maladies qui auroient été très légères , devenoient mortelles par le traitement ; & je suis convaincu , que cette cause fait seule autant de ravages que les précédentes ; elle mérite bien , par là même , toute l'attention des Médecins , dont la



la vocation est de travailler à la conservation de l'humanité. Pendant que nous donnons nos soins à sa partie la plus brillante dans les villes, sa moitié la plus utile, perit misérablement, dans les campagnes, ou par des maux particuliers, ou par des épidémies générales, qui, depuis quelques années paroissent dans différents villages, & y font des ravages considérables. Cette reflexion affligeante m'a déterminé à donner ce petit ouvrage, qui est uniquement destiné pour ceux, que leur éloignement des Médecins met dans le cas d'être privés de leurs secours. Je ne détaillerai point ici mon plan, qui est fort simple; je me contente de dire, que j'ai donné tous mes soins à le rendre le plus utile qu'il m'a été possible; & j'ose espérer, que, si je n'ai pas montré tout le bien qu'on peut faire, au moins j'ai fait connoître les traitemens pernicious qu'il faut éviter.

Je suis intimement convaincu qu'on peut faire mieux que moi; mais ceux qui seroient en état ne l'entreprennent pas; j'ai plus de courage, & j'espère que les gens qui pensent me sauront quelque gré d'avoir donné un ouvrage, dont la composition est rebutante par sa



facilité même , par les détails minutieux qu'il exige , par la nécessité de ne dire que les choses les plus connues , & par l'impossibilité d'y traiter aucune matière à fonds , ou d'y développer aucune vue nouvelle & utile ; c'est le travail d'un Pasteur , qui écrirait un catéchisme pour de petits enfans.

Je n'ignore pas cependant , que l'on a déjà quelques ouvrages destinés pour les malades de la campagne qui sont privés de secours ; mais les uns , quoique faits dans un bon but , produisent un mauvais effet ; de cette espece sont tous les recueils de remèdes sans description de maladie , & par là même sans aucune règle sûre pour l'application ; tel par exemple que le fameux recueil de Madame FOUQUET , & quelques autres dans le même goût. Les autres se rapprochent du plan du mien ; mais plusieurs ont embrassé trop de maladies , & par là même sont devenus trop volumineux ; d'autres ont été trop courts sur chaque article ; d'ailleurs ils n'ont point insisté assez sur les signes des maladies , leurs causes , le régime général , les mauvais traitemens ; leurs recettes ne sont point généralement aussi simples & aussi aisées



à préparer qu'elles doivent l'être ; enfin ils paroissent la plupart s'être ennuyés de cet ouvrage vraiment triste , & l'avoir expédié trop promptement. Il n'y en a que deux , que je dois nommer avec respect , & qui , s'étant proposés un plan fort semblable au mien , l'ont rempli avec une supériorité qui mérite toute la reconnoissance du public. L'un est M. R O S E N premier Médecin du Royaume de Suede , qui , depuis quelques années , s'est servi de son credit pour faire le plus grand bien aux peuples. Il a fait retrancher dans les almanachs , ces contes ridicules , ces aventures extraordinaires , ces pernicioeux conseils d'astrologie , qui , en Suede comme ici , ne servent qu'à entretenir l'ignorance , la crédulité , la superstition , & les préjugés les plus faux sur la santé , les maladies & les remedes ; & il a pris la peine de composer sur les maladies populaires des traités simples , qu'il a substitué à ces tas de sottises : mais ces petits ouvrages , qui paroissent annuellement dans chaque almanach , n'ont point encore été traduits du Suedois , & par là même , je n'ai pu en tirer aucun parti. L'autre est M. le Baron de S W I E T E N , premier Médecin



decin de leurs Majestés Impériales , qui a bien voulu se donner les soins de faire , il y a deux ans , pour les armées , ce que je fais aujourd'hui pour les campagnes de ce païs. Quoique mon ouvrage fut en grande partie composé quand le sien m'est parvenu , j'en ai pris differents morceaux ; & si nos vues eussent été précisément les mêmes , j'aurois cru rendre un plus grand service en cherchant à répandre son livre , qu'en en publiant un nouveau ; mais comme il n'a rien dit sur plusieurs articles , que je traite fort au long , qu'il a traité de plusieurs maladies qui n'entrent pas dans mon plan , qu'il ne dit rien de quelques autres dont je suis obligé de traiter , nos deux ouvrages , sans parler de la supériorité du sien , sont très differens relativement aux fonds des matieres. Dans les maladies que nous examinons l'un & l'autre , je me fais un honneur d'être presque toujours dans ses principes.

Cet ouvrage n'est point fait pour les vrais Médecins ; mais peut-être , outre mes amis , quelques uns le liront. Je leur demande une grace , c'est de vouloir bien entrer dans l'esprit de l'Auteur , & ne point le juger comme Médecin d'après  
ce



ce livre : je les avertis même ici , qu'ils feront mieux d'en quitter la lecture , qui ne doit rien leur apprendre. Ceux qui lisent pour critiquer trouveront un plus vaste champ dans les autres brochures que j'ai publiées. Il n'est pas juste qu'un ouvrage qui n'a de but que l'utilité de mes compatriotes , me procure du désagrément , & l'on doit être exempt de la critique , quand on a eu le courage d'entreprendre un travail qui ne peut mériter aucun éloge.

Après ces généralités , je dois entrer dans quelques détails sur les moyens qui me paroissent les plus propres à faciliter les bons effets que j'espère de mes soins. Je donnerai ensuite l'explication de quelques termes dont j'ai été obligé de me servir , & qui ne sont peut-être pas généralement connus.

Le titre *d'Avis au peuple* , n'est point l'effet d'une illusion , qui me persuade , que ce livre va devenir une pièce de ménage dans la maison de chaque payfan. Les dix-neuf vingtièmes ne sauront sans doute jamais qu'il existe , plusieurs ne sauroient pas le lire , un plus grand nombre , quelque simple qu'il soit , ne le comprendroit pas ; mais je le destine aux personnes intelligentes & charitables , qui  
vivent



vivent dans les campagnes , & qui , par une espèce de vocation de la Providence sont appellées à aider de leurs conseils tout le peuple qui les environne.

L'on sent aisément que j'ai en vue premièrement Messieurs les Pasteurs : il n'y a point de village , de hameau , de maison foraine dans tout le païs , qui n'ait droit à la bënëficence d'un d'entr'eux ; & je fais qu'il en est un grand nombre , qui , touchés du triste sort de leurs ouailles malades , & effrayés des horreurs de leur situation , desirent , tous les jours , d'être à même de pouvoir leur donner des soins pour le corps , dans le temps même qu'ils les disposent à se préparer à la mort , ou à tirer parti de la maladie pour vivre dans la suite plus saintement. Je me feliciterai si ces Ecclésiastiques respectables trouvent ici quelques secours , qui puissent leur aider à satisfaire leurs intentions bienfaisantes. Le respect & l'amour de leurs troupeaux , leur vocation à de fréquentes visites dans les maisons , le devoir qui leur est imposé de détruire les préjugés facheux & la superstition , leur charité , leurs lumieres , la facilité que leurs connoissances physiques leur donnent à saisir toutes les vérités



rités de ce petit ouvrage , font autant de raisons qui me persuadent , qu'ils auront toute l'influence possible , sur la reforme qu'il est à souhaiter de faire dans la Médecine du peuple.

J'ose en second lieu compter sur les Seigneurs de place , dont les conseils , extrêmement respectés par leurs paroissiens , sont si propres à décréditer une mauvaise méthode , & à en accréditer une nouvelle , dont ils feroient aisément tous les avantages. Les fréquents exemples que j'ai vû de la facilité avec laquelle ils entroient dans le plan d'une cure , l'empressement qu'ils ont à faire soulager les malades de leurs villages , la générosité avec laquelle ils pourvoient à leurs besoins , me font espérer , en jugeant de ceux que je ne connois point par ceux que je connois , qu'ils feroient avec joye un nouveau moyen de faire du bien dans leur voisinage. La vraie charité sent , que , manque de lumières , elle peut nuire , & cette crainte la tient en suspens ; mais elle fait avidement toutes les lueurs qui peuvent la diriger.

En troisieme lieu , les personnes riches ou au moins aisées , que leur goût ,  
leurs



leurs emplois , ou la nature de leurs fonds fixent à la campagne où elles se rejouissent en faisant du bien , feront charmées d'avoir quelques directions dans l'emploi de leurs soins charitables.

Dans tous les villages où il y a quelques membres des trois classes que je viens d'indiquer , ils sont presque toujours informés des maladies du lieu , parce qu'on s'adresse à eux pour du bouillon , de la thériaque , du vin , des biscuits , en un mot pour tout ce qu'on croit besoins de malades. A l'aide de quelques questions aux assistans , ou d'une visite au malade , ils jugeront au moins du genre de la maladie , & par une sage direction , il préviendront une foule de malheurs. Ils donneront du nitre au lieu de thériaque , de l'orge ou du petit lait au lieu de bouillon ; ils ordonneront des lavemens ou des bains de pied , au lieu de vin , & des grus à l'eau au lieu de biscuits. L'on ne croira qu'au bout de quelques années le bien qui peut résulter de ces attentions si aisées & souvent répétées. L'on aura d'abord un peu de peine à changer une vieille habitude ; mais quand elle sera détruite , la bonne s'enracinera tout aussi forte-



fortement , & j'espere que personne ne fera d'efforts pour la détruire.

Il est inutile de dire que je fonde plus d'espérance encore sur les soins des Dames , que sur ceux de leurs époux , de leurs peres , ou de leurs freres. Une charité plus active , une patience plus soutenue , une vie moins ambulante , une sagacité que j'ai admiré chez plusieurs à la ville & à la campagne , & qui fait qu'elles observent avec une exactitude , & qu'elles démêlent les causes cachées des symptomes avec une facilité qui feroit honneur aux meilleurs praticiens , enfin un don marqué pour s'attirer la confiance du malade , sont autant de caracteres , qui établissent leur vocation ; & il y en a un grand nombre , qui la remplissent avec un zele digne des plus grands éloges , & qui devroit servir de modele.

Les Regens doivent encore être tous supposés avoir un degré d'intelligence suffisant pour tirer parti de cet ouvrage ; & je suis persuadé qu'ils pourroient faire un très grand bien. Je voudrois que , non seulement ils cherchassent à connoître la maladie , c'est la seule chose un peu difficile , & je crois l'avoir aplanié autant qu'on le peut ; mais encore qu'ils



qu'ils apprissent à appliquer les remèdes. Plusieurs rasant; j'en ai vû qui faignoient, & qui donnoient des lavemens avec beaucoup d'adresse; tous apprendroient aisément à le faire, & il ne feroit peut-être pas hors de place, d'introduire l'usage d'exiger, dans leurs examens, qu'ils fussent saigner. Ces talens, celui de juger du degré de la fièvre, d'appliquer les vésicatoires & de les panser, feroient du plus grand usage dans les lieux où ils demeurent. Leurs écoles, souvent peu nombreuses, ne les occupent qu'un petit nombre d'heures par jour; la plupart n'ont point de domaines à cultiver; quel meilleur usage pourroient-ils faire de leur loisir, que de l'employer au soulagement des malades? Leurs opérations pourroient être taxées à un prix assez modique, pour n'incommoder personne; & ce petit revenant bon rendroit leur situation encore plus douce; outre que cette distraction les préserveroit d'être entraînés quelquefois, par facilité & par desœuvrement, à prendre le goût de la boisson. Il y auroit encore un avantage à les accoutumer à cette espece de pratique; c'est que, soignant les malades, & ayant l'habi-



l'habitude d'écrire , ils feroient à même , dans les cas graves , de consulter ceux dont on croiroit avoir besoin.

Je ne doute point que parmi les laboureurs même , il ne s'en trouve plusieurs , tels que j'en connois , qui , remplis de sens , de jugement , & de bonne volonté , liront avec plaisir ce livre , en faifiront la doctrine & la repandront avec empressement.

Enfin , j'espere que plusieurs Chirurgiens , répandus dans les campagnes , & qui exercent la Médecine dans leur voisinage , voudront bien le lire , entreront dans les principes que j'y établis , & en adopteront les conseils , quoiqu'un peu differens , peut-être , de ceux qu'ils ont suivi jusqu'à présent. Ils sentiront qu'on peut apprendre à tout âge , & de tout le monde ; & ils ne se feront pas de peine de reformer quelques unes de leurs idées , dans une science qui proprement n'est pas la leur , & à l'étude de laquelle ils ne se sont jamais livrés , sur celles d'un homme qui s'en est uniquement occupé , & qui a eu plusieurs secours qui leur manquent.

Les sages femmes pourront aussi rendre leurs soins plus efficaces , dès qu'elles voudront



voudront bien s'éclairer. Il feroit à souhaiter que généralement elles le fussent davantage, sur l'art même qu'elles exercent ; les exemples de malheurs qu'on auroit évité avec plus d'habileté, sont assez fréquens pour faire desirer qu'on pût les prévenir ; & cela ne feroit pas impossible : rien ne l'est, quand ceux à qui la volonté appartient veulent fortement ; mais il faudroit qu'ils fussent instruits du mal, qui est très pressant.

J'ai donné les recettes des remèdes les plus simples, & j'ai indiqué la façon de les préparer avec assez de détail, pour espérer que personne ne sera embarrassé à cet égard. Mais qu'on ne croie point que cette simplicité nuit à l'utilité, & qu'ils sont moins efficaces : je déclare que ce sont les mêmes dont je me fers dans la ville, pour les malades les plus opulens. Cette simplicité est fondée en nature : le mélange d'un grand nombre de drogues est ridicule. Si elles ont les mêmes vertus, pourquoi les mêler ? Il vaut bien mieux se borner à celle qui est la plus efficace. Si elles ont des vertus différentes, l'effet de l'une détruit l'effet de l'autre, & le remède devient inutile.

Je



Je n'ai donné aucun conseil dont l'exécution ne fut aisée & très praticable. L'on trouvera cependant, que quelques uns sont peu faits pour la généralité du peuple, & je n'en disconviens pas; mais je les ai mis, parceque je n'ai point perdu de vue les personnes, qui, sans être peuple, vivent à la campagne, & qui ne peuvent pas toujours se procurer un Médecin, aussitôt, aussi souvent, ou aussi long temps qu'elles le voudroient.

Un grand nombre des remedes se tire uniquement de la campagne, & peut s'y préparer; il y en a cependant qui doivent se prendre chez les Apoticaire. J'ai marqué les prix auxquels je suis persuadé que tous les Apoticaire du pais les donneront au payfan peu riche; & en les marquant, je ne l'ai point fait pour éviter qu'on ne les lui fit payer trop cher; je n'avois point cette crainte; mais pour que, voyant la modicité du prix, il ne craignit point d'aller à l'emplette. Il aura presque toujours la dose de remede nécessaire à chaque maladie, pour moins d'argent qu'il n'en mettoit à acheter de la viande, du vin, des biscuits & d'autres choses  
qui



qui le tuoient. Si le prix des remèdes, tout modique qu'il est, excédoit ses facultés, sans doute les bourses des communes & des pauvres y suppléeroient. Enfin il y a dans le pays un très grand nombre de maisons de Seigneurs, de Ministres, de particuliers qui font annuellement une certaine dépense charitable en remèdes ; sans l'augmenter, je ne leur demanderai que d'en changer l'objet, & de vouloir bien distribuer les remèdes indiqués ici, au lieu de ceux qu'ils distribuient auparavant.

L'on objectera encore, que la plupart des campagnes sont très éloignées des villes, & que le payfan n'est pas à portée, par là même, de se procurer d'abord ce dont il a besoin. Je réponds, qu'il y a effectivement plusieurs villages très éloignés des villes où il y a des Apoticaire ; mais si l'on excepte certains endroits des montagnes, il y en a peu qui soient à plus de trois ou quatre lieues de quelque petite ville, où il se trouve toujours quelque Chirurgien, ou quelque Marchand qui vend des drogues. Ce n'a peut-être pas été, jusques à présent, celles que j'indique ; mais ils s'en fourniront dès qu'ils pourront  
en



en espérer le débit ; & ce fera pour eux une nouvelle branche de commerce. J'ai eu soin d'indiquer le temps que chaque remède pouvoit se garder sans risque. Il y en a d'un usage très fréquent, dont les Regens pourroient eux mêmes avoir une certaine provision. Je suppose aussi, s'ils veulent bien entrer dans mes vues, qu'ils seront munis des instrumens nécessaires aux soins qu'ils rendront. S'il s'en trouve pour qui des lancettes, un instrument propre à ventouser, une feringue, ( qui peut-être remplacée par des vessies, ) fussent une emplette trop considérable, les Communes pourroient la faire, & les instrumens passeroient de Regens en Regens. Il ne faut pas espérer que tous puissent ou veuillent apprendre à en faire usage ; mais un seul peut suffire aux besoins de quelques villages voisins, sans que ses devoirs en souffrent.

L'exemple journalier de gens qui viennent me consulter de dehors, sans pouvoir répondre aux questions que je leur fais, & les plaintes de plusieurs Médecins à cet égard, m'ont engagé à donner le dernier chapitre. Je finirai celui-ci par quelques remarques, propres à fa-



ciliter l'intelligence de quelques termes, qu'il a fallu employer dans l'ouvrage.

Le poulx bat ordinairement chez une personne bien portante, depuis l'âge de dix-huit ou vingt ans jusques à soixante-dix, entre soixante & septante fois par minutes : il se rallentit un peu, quelques fois, chez les vieillards ; & chez les enfans il bat plus vite : jusques à trois ou quatre ans, cette difference va au moins à un tiers ; elle diminue ensuite peu à peu.

Une personne intelligente, qui aura touché souvent son poulx, & celui des autres, jugera assez exactement du degré de fièvre d'un malade. Si le poulx n'est qu'un tiers plus vite, elle n'est pas extrêmement forte ; elle est forte quand cette augmentation est d'une moitié ; très dangereuse, l'on peut presque dire mortelle, quand on est parvenu au point d'avoir deux battemens au lieu d'un. Il ne faut pas juger du poulx seulement par la vitesse ; mais encore par la force ou la foiblesse, la dureté ou la molesse, la regularité ou l'irregularité.

Il n'y a pas besoin de définir le poulx fort & le poulx foible : le fort est presque

que



que toujours d'un bon augure; & s'il l'est trop, on peut l'affoiblir; le foible est souvent facheux.

Si le poulx, en frappant le doigt, fait sentir un coup sec, comme si l'artere étoit de bois ou de quelque métal, on l'appelle dur; l'opposé s'appelle mol; le dernier vaut généralement mieux.

Si le poulx est fort & mol, encore qu'il soit vite, on doit conserver beaucoup d'espérances. S'il est fort & dur, cela indique ordinairement une inflammation, & demande la saignée & le régime rafraichissant. S'il est petit, vite & dur, le danger est très grand.

L'on appelle poulx régulier, celui dont tous les battemens sont à des distances égales, dont il ne manque point de battemens, ( s'il en manque il est intermittent, ) & dont tous les battemens se ressemblent, de façon qu'il n'y en a pas alternativement un fort, & un foible.

Tant que le poulx est bon, que la respiration n'est pas embarrassée, que le cerveau ne paroît pas fortement attaqué, que le malade prend les remèdes, qu'ils produisent l'effet qu'on en attend, qu'il conserve des forces, qu'il sent son



état , l'on doit esperer de le guérir. Quand tous , ou le plus grand nombre de ces caractères manquent , il est dans un préssant danger.

Il est souvent question , dans cet ouvrage , de la transpiration arrêtée. L'on appelle transpiration , cette humeur qui sort continuellement par les pores de la peau , & qui , quoiqu'elle soit peu visible , est cependant très considerable , puisque , si une personne bien portante a mangé ou bû huit livres dans un jour , il n'en sort pas quatre par les felles ou par les urines , & que le reste se dissipe par la transpiration insensible. L'on sent aisément , que si une telle évacuation vient à s'arrêter , & si cette humeur , qui devoit sortir par la peau , se jette sur quelque partie intérieure , il peut en resulter des maux facheux. C'est une des causes les plus frequentes des maladies.

Je n'ajoute qu'un mot ; toutes ces directions sont destinées uniquement pour ceux qui ne peuvent point avoir de Médecin. Je suis bien éloigné de croire , qu'elles puissent en tenir lieu , même dans les maladies que j'ai traité le plus au long ; & , au moment où il arrive , elles



elles doivent être mises de côté. La confiance doit être nulle ou entière ; elle fonde les succès : c'est au Médecin à juger du mal , & à choisir les remèdes ; & l'on doit sentir le peu de convenance qu'il y a , à lui proposer d'en employer quelques autres , préféralement à ceux qu'il conseille , uniquement parce qu'ils ont réussi chez un autre malade , dans un cas qu'on croit à peu près semblable : c'est proposer à un cordonnier de faire un soulier pour un pied , sur le modèle d'un autre , plutôt que sur la mesure qu'il a pris.







## CHAPITRE I.

§. 1. **L**es causes les plus fréquentes des maladies parmi les gens de la campagne font 1°. l'excès du travail pendant long temps. Quelques fois ils tombent tout d'un coup dans l'épuisement, & dans un état de langueur, dont ils se guerissent rarement; plus souvent ils sont attaqués de quelque maladie inflammatoire, comme esquinancie, pleuresie, inflammation de poitrine.

Il y a deux moyens de prévenir ces maux; l'un, c'est d'éviter la cause qui les produit; mais souvent il est impossible; l'autre, c'est, lorsqu'on est obligé à ces excès, de les temperer par un grand usage de quelque boisson rafraichissante, & surtout par du petit lait, ou du lait de beure (de la battue), ou par de l'eau, dans chaque pot de laquelle on met un verre de vinaigre:



gre : cette boisson , salutaire & agréable , rafraichit & soutient les forces. Je traiterai , plus bas , des maladies inflammatoires. L'épuisement , quoiqu'il ait des symptomes fort differens de ces maladies , s'en rapproche , par sa cause , qui est un dessechement général. J'en ai vû guérir par l'usage du petit lait , ensuite des bains tiedes , & enfin du lait de vache. Dans ce cas , les remedes chauds , & les nourritures succulentes tuent.

§. 2. Il y a une autre espece d'épuisement , qu'on peut appeller épuisement vrai , qui est produit par la grande pauvreté , le manque de nourriture suffisante , les mauvais aliments , la mauvaise boisson , l'excès du travail ; c'est dans ce cas où il convient de donner de bonnes soupes & un peu de vin ; mais ce cas est très rare dans ce país ; je le crois frequent dans quelques autres , & surtout dans plusieurs Provinces de France.

§. 3. Une seconde cause très ordinaire de maladies , c'est de se reposer dans un endroit froid , ayant extrêmement chaud : l'on arrête , tout à coup , la transpiration ; & cette humeur , se rejetant sur quelque partie



intérieure , occasionne plusieurs maladies très violentes ; surtout des esquinancies , des inflammations de poitrine , des pleuresies & des coliques inflammatoires. L'on est toujours maître de prévenir le mal en évitant la cause , qui est une de celles qui tuent le plus de gens ; mais quand il est fait , dès qu'on commence à sentir les premiers symptômes de maladie , ce qui n'arrive quelquefois qu'au bout de plusieurs jours , il faut , sur le champ , se faire saigner , mettre les jambes dans de l'eau médiocrement chaude , & boire abondamment de l'infusion tiède N°. 1. Ces secours préviennent souvent la maladie , qui devient au contraire plus fâcheuse , si l'on cherche à se faire suer par des choses chaudes.

§. 4. Une troisième cause , c'est l'eau froide , qu'on boit quand on a fort chaud : cette cause agit comme la précédente ; mais ses suites fâcheuses sont ordinairement plus promptes & plus violentes. J'en ai vû les plus terribles exemples ; des esquinancies , des inflammations de poitrine les plus fortes , des coliques , des inflammations du foye , & de toutes les parties contenues



tenuës dans le ventre, avec un gonflement prodigieux, des vomiffemens, des fupreffions d'urine & des angoiffes inexprimables. Les meilleurs remèdes font, une ample faignée dès le commencement du mal; une abondance d'eau tiede, à laquelle on joint une cinquieme partie de lait, ou la tifane N<sup>o</sup>. 2. ou les laits d'amandes N<sup>o</sup>. 4. le tout bû tiede; des fomentations d'eau tiede fur la gorge, la poitrine, le ventre; des lavemens d'eau tiede & d'un peu de lait. Dans ce cas, & dans le précédent, un demi bain tiede, après la faignée, a quelques fois foulagé très promptement.

Il eft bien étonnant, que les laboureurs fe livrent fi fouvent à cette mauvaife coutume, dont ils connoiffent le danger, même pour leurs bêtes. Il n'y en a point, qui n'empêche les chevaux de boire quand ils ont chaud, furtout s'ils doivent fe reposer: il fait que, s'il les laiffait boire, peut-être ils en creveroient; mais il ne craint point de s'exposer au même danger. Ce n'est pas, au refte, le feul exemple, dans lequel il paroiffe faire plus de cas de la fanté de fes bêtes que de la fienne.



§. 5. Une quatrieme cause , qui influë sur tout le monde , mais plus cependant sur le laboureur , c'est l'inconstance des temps. Nous passons tout à coup , quelques fois plusieurs fois par jour , du chaud au froid , & du froid au chaud , d'une façon plus marquée & plus prompte , que dans le plus grand nombre des autres païs. C'est là ce qui rend les maladies catharales & rhumatismales si fréquentes. La grande précaution qu'on doit avoir , c'est d'être ordinairement un peu plus vêtu que la saison ne l'exige ; de prendre les habits d'hyver de bonne heure en automne , & de ne pas se presser de les quitter au printems. Les ouvriers prudents , qui se deshabillent pendant le temps du travail , ont soin de remettre leurs habits le soir en se retirant. Ceux qui , par négligence , se contentent de les remporter perchés sur leurs outils , s'en trouvent quelques fois très mal. Il y a quelques endroits , mais en très petit nombre , où l'air est mal sain , plus par sa nature que par ses variations , comme à *Villeneuve* , à *Noville* surtout , & dans quelques autres villages situés dans les marais qui



qui bordent le rhône : ces païs sont sujets à ces fievres d'accès, dont je dirai un mot ailleurs.

§. 6. Ces variations promptes amènent souvent des ondées de pluie, & même de pluie froide, au milieu du jour le plus chaud ; & l'ouvrier, baigné dans une sueur chaude, est tout à coup trempé dans l'eau fraîche ; ce qui occasionne les mêmes maux, que le passage prompt du chaud au froid, & exige les mêmes remèdes. Si le soleil, ou un air chaud, revient d'abord, il n'y a pas un grand mal ; si le froid dure, souvent plusieurs en sont incommodés.

Un voyageur est quelques fois mouillé en route, sans pouvoir l'empêcher ; le mal n'est pas fort grand, moyennant, qu'en arrivant, il quitte ses habits ; mais j'ai vu des pleuresies mortelles, pour avoir négligé cette précaution. Quand on a eu le corps ou les jambes mouillés, il n'y a rien de plus utile, que de se laver avec de l'eau tiède. Quand il n'y a eu que les jambes mouillées, un bain tiède de jambes est très utile. J'ai guéri radicalement des personnes sujettes à avoir



des coliques violentes, toutes les fois qu'elles avoient eu les pieds mouillés, en leur donnant ce conseil. Le bain est encore plus efficace, si l'on fait fondre dans l'eau un peu de savon.

§. 7. La cinquieme cause à laquelle on ne pense gueres, & qui produit en effet des accidens moins violens, mais qui nuit cependant très réellement, c'est l'usage ordinaire, dans presque tous les villages, d'avoir les courtines précisément dessous les fenêtres : il s'en exhale continuellement des vapeurs corrompues, qui, à la longue, ne peuvent que nuire & contribuer à produire des maladies putrides. Ceux qui sont accoutumés à cette odeur, ne s'en apperçoivent plus ; mais la cause n'en agit pas moins ; & ceux qui n'y sont pas accoutumés, jugent de toute la force de l'impression.

§. 8. Il y a des villages dans lesquels, après que les courtines sont enlevées, on conserve des mares dans la même place. L'effet en est encore plus dangereux ; parce que cette eau pourrie, qui croupit pendant toutes les chaleurs, laisse exhaler ses vapeurs avec plus de facilité, & plus abondamment



damment que les courtines. Etant allé à *Pully le grand* en 1759. à l'occasion d'une fièvre putride épidémique, qui y faisoit des ravages, je sentoís, en traversant le village, l'infection de ces mares, & je ne pus pas douter qu'elles ne fussent la principale cause de cette maladie, & d'une semblable, qui y avoit regné cinq ans auparavant. Le village est d'ailleurs dans une exposition saine. Il seroit à souhaiter qu'on prévint ces accidens en renonçant aux mares.

§. 9. L'on peut joindre à cette cause, le peu de soin que le payfan a d'aérer sa chambre. L'on fait qu'un air trop renfermé; occasionne les fièvres malignes les plus fâcheuses; & le payfan ne respire jamais chez lui, qu'un air de cette espèce. Il y a de très petites chambres, qui renferment jour & nuit, le pere, la mere, sept ou huit enfans & quelques animaux, qui ne s'ouvrent jamais pendant six mois de l'année, & très rarement pendant les six autres. J'ai trouvé l'air si mauvais, dans plusieurs de ces chambres, que je suis persuadé, que si ceux qui les habitent n'alloient pas souvent au grand



grand air, ils periroient tous en peu de temps. Il est aisé de prévenir les maux que cette cause produit, en ouvrant journellement les fenêtres. Cette précaution, si simple, auroit les plus heureux effets.

§. 10. Je mets, pour sixieme cause, l'ivrognerie, qui ne produit pas des épidémies, mais qui tuë en détail, dans tous les temps, & partout. Les misérables, qui s'y livrent, sont sujets à de fréquentes inflammations de poitrine, & pleuresies, qui souvent les emportent à la fleur de l'âge : s'ils rechapent quelques fois de ces maladies violentes, ils tombent, long temps avant l'âge de la vieillesse, dans toutes ses infirmités, & surtout dans l'asthme, qui les conduit à l'hydropisie de poitrine. Leurs corps, usés par les excès, ne repondent point à l'action des remèdes, & les maladies de langueur, qui dependent de cette cause, sont presque toujours incurables. Heureusement la société ne perd rien, en perdant ces sujets qui la deshonnorent, & dont l'ame abrutie, est, en quelque façon, morte long - temps avant leur corps.



§. 11. Les alimens font auffi souvent une cause de maladie pour le peuple : cela arrive , 1°. quand les grains , mal mûrs , ou mals recueillis , dans les étés facheux , ont acquis une mauvaife qualité : heureusement cela est rare , & l'on peut diminuer le danger de leur usage par quelques précautions , telles que celles de laver & de fecher exactement la graine , de mêler un peu de vin à la pâte en la paitriffant , de la laisser lever un peu plus longtems , & de cuire davantage le pain. 2°. Les graines les plus belles & les mieux recueillies , s'alterent très souvent dans la maison du payfan , ou parce qu'il ne se donne pas les soins qu'il devroit se donner , ou parce qu'il n'a pas d'endroit propre à les conferver , même d'un été à l'autre. Il m'est très souvent arrivé , en entrant dans quelqu'une de ces maisons , d'être frappé d'une odeur de graine gâtée. Il y a des moyens aisés & connus , de parer à cela avec un peu de soin ; mais je n'entrerai là - dessus dans aucun détail ; il fuffit de faire sentir , que la graine étant notre principale nourriture , la fanté souffre nécessairement , quand elle n'est pas bonne.

3°. Avec



30. Avec de la bonne graine, on fait souvent du mauvais pain, en ne le laissant pas assez lever, en le cuisant trop peu, & en le gardant trop long temps. Tous ces défauts ont des suites facheuses, pour tous ceux qui en mangent, mais d'une façon plus marquée chez les enfans & les valetudinaires.

Les tartes ou gateaux, sont un abus du pain, qui dans quelques villages, est porté à un point très nuisible. C'est une pâte presque toujours mal, & souvent point levée, mal cuite, grasse, & chargée de choses ou grasses, ou aigres, qui en font un des aliments les plus indigestes que l'on ait inventé. Ce sont les femmes & les enfans qui en font le plus d'usage & auxquels ils conviennent le moins; les petits enfans surtout, qui vivent quelques fois plusieurs jours de suite de ces tartes, sont hors d'état, la plus part, d'en faire parfaitement la digestion; ils contractent un principe d'obstructions dans les viscères du bas ventre, & d'épaississement glaireux dans toute la masse des humeurs, qui les jette dans plusieurs maladies de langueur, fièvre lente, étisie, nouëure, humeurs froides, foiblesse

se



se pour le reste de leurs jours &c. Il n'y a peut-être rien de plus mal-sain qu'une pâte mal levée, mal cuite, grasse, & rendue aigre par l'addition des fruits. En envisageant les tartes du côté de l'œconomie, on trouveroit qu'elles dérangent aussi le payfan à cet égard.

Il y a quelques autres causes des maladies tirées des alimens, mais moins facheuses ou moins générales, & dans le détail desquelles il est impossible d'entrer. Je finirai par cette remarque générale; c'est que l'attention que le payfan a de manger lentement, & de mâcher avec beaucoup de soin, diminue infiniment les dangers d'un mauvais régime; & je suis convaincu, que c'est une des plus grandes causes de la santé dont il jouit. Il faut y ajouter l'exercice qu'il prend, le long séjour qu'il fait au grand air, où il passe les trois quarts de sa vie, &, ce qui est aussi un avantage très considérable, l'heureuse habitude de se coucher de très bonne heure, & de se lever de grand matin. Il seroit à souhaiter, qu'à tous ces égards, & peut être à bien d'autres, les



les gens de la campagne servissent de modele à ceux des villes.

§. 12. L'on ne doit point omettre, dans le dénombrement des causes des maladies du peuple, la construction de ses maisons, dont un grand nombre sont, ou appuyées contre un terrain élevé, ou un peu creusées en terre. L'une ou l'autre de ces situations les rend humides; ceux qui les habitent en sont incommodés, & s'ils ont quelques provisions, elles se gâtent & deviennent une nouvelle source de maladies. Le manoeuvre robuste ne sent pas d'abord les influences de cette habitation marécageuse; mais elles agissent à la longue, & j'en ai vû surtout les mauvais effets les plus sensibles sur les femmes en couche, les enfans, & les convalescents. Il seroit fort aisé de remédier à cet inconvenient, en élevant le sol de la maison de quelques pouces au dessus du niveau, par une couche de sable, de petits cailloux, de brique pilée, de charbon, ou d'autres choses semblables; & en évitant de bâtir contre un terrain plus élevé. Cet objet mériteroit peut-être l'attention de la police; & j'exhorte fortement tous ceux qui bâ-



bâtissent à prendre les précautions nécessaires à cet égard. Une autre attention, qui conteroit encore moins, c'est de tourner les maisons au midi oriental; c'est l'exposition, toutes choses d'ailleurs égales, la plus salutaire & la plus avantageuse; cependant je l'ai vûe très souvent négligée, sans qu'on pût assigner la moindre raison, pour ne l'avoir pas choisie.

Ces conseils paroîtront peu importans aux trois quarts du public. J'avertis qu'ils le sont plus qu'on ne pense; & tant de causes contribuent à détruire les hommes, qu'il ne faut négliger aucun des moyens qui peuvent contribuer à leur conservation.

§. 13. Le payfan boit dans ce païs 1°. de l'eau pure, 2°. du vin, 3°. du vin fait avec des poires sauvages, ou quelques fois avec des pommes, & 4°. ce qu'il appelle de la piquette, c'est à dire une eau qui a fermenté avec le marc. L'eau est la boisson générale; il ne boit presque du vin que quand il est employé par le riche, ou par débauche. Les vins de fruits & les piquettes ne sont pas en usage dans tous les quartiers, l'on



## 44 CAUSES DES MALADIES.

On n'en fait pas toutes les années, elles ne se conservent que quelques mois.

Nos eaux sont généralement assez bonnes ; ainsi nous avons peu besoin de secours pour les purifier, & ils sont généralement connus dans le pays où ils sont nécessaires. Les artifices dangereux pour bonifier les mauvais vins ne sont pas encore assez répandus dans ce pays pour que j'en traite ici, & comme les autres ne sont pas nuisibles en eux mêmes, ils font du mal par la quantité, plus que par la qualité. L'usage des vins de fruits & des piquettes est peu considérable, & je n'en ai pas remarqué des mauvais effets ; ainsi les boissons ne peuvent être regardées comme causes des maladies dans ce pays, qu'autant qu'on en abuse. Il n'en est pas de même dans plusieurs autres pays. C'est aux Médecins qui les habitent à indiquer à leurs compatriotes, les préservatifs & les remèdes nécessaires.



---

## CHAPITRE II.

*Causes qui augmentent les maladies du peuple. Attentions générales.*

§. 14. **L**Es causes, que j'ai détaillées dans le premier chapitre, produisent les maladies; & le mauvais régime, que le peuple observe quand il en est attaqué, les rend beaucoup plus fâcheuses, & beaucoup plus souvent mortelles.

Il est imbû d'un préjugé, qui coute toutes les années la vie, dans ce païs seul, à quelques centaines de personnes; c'est que toutes les maladies se guerissent par la sueur, & que, pour procurer la sueur, il faut prendre beaucoup de choses chaudes, & se tenir fort au chaud. C'est une double erreur funeste à la population de l'état; & l'on ne peut trop inculquer aux gens de la campagne, qu'en cherchant à se faire suer au commencement de la maladie, ils se tuent. J'ai vu des cas dans lesquels  
les



les soins qu'on s'étoit donné pour forcer cette sueur, avoient procuré la mort du malade, aussi évidemment, que si on lui avoit cassé la tête d'un coup de pistolet. La sueur enmène ce qu'il y a de plus liquide dans le sang ; elle le laisse plus sec, plus épais, plus enflammé ; & comme dans toutes les maladies aiguës, excepté un très petit nombre, qui sont très rares, il est déjà trop épais, elle augmente évidemment le mal. Bien loin d'ôter l'eau du sang, l'on doit chercher à lui en donner. Il n'y a point de payfan qui ne dise, quand il a une pleuresie, ou une inflammation de poitrine, que son sang est trop épais, & qu'il ne peut pas circuler. En le voyant dans le vase il le trouve *noir, sec, brulé*, ce sont ses termes ; comment le sens commun, ne lui dit-il pas, que, bien loin de faire sortir l'eau d'un tel sang par les sueurs, il faut y en ajouter ?

§. 15. Mais quand il feroit aussi vrai, qu'il l'est peu, que la sueur est utile au commencement des maladies, les moyens qu'on employe pour la procurer, n'en feroient pas moins mortels. Le premier, c'est d'étouffer le  
malade



malade par la chaleur de l'air & des couvertures. L'on redouble de soins , pour empêcher qu'il n'entre de l'air frais dans la chambre , ou par là même , il est bientôt extrêmement corrompu ; & l'on procure une telle chaleur , par le poids des couvertures , que ces deux causes seules , sont capables de produire , dans un homme sain , la fièvre la plus ardente , & une inflammation de poitrine. Plus d'une fois je me suis senti saisi d'une difficulté de respirer , en entrant dans ces chambres , que je dissipois , en faisant ouvrir toutes les fenêtres. Les gens instruits devroient se faire un plaisir de faire comprendre au peuple , dans les fréquentes occasions qui s'en présentent , que l'air nous étant plus nécessaire , que l'eau ne l'est au poisson , dès qu'il cesse d'être pur , notre santé souffre nécessairement ; & rien ne le corrompt plus promptement , que les vapeurs qui sortent du corps de plusieurs personnes , renfermées dans une petite chambre qu'on n'aire point. Il n'y a qu'à vouloir ouvrir les yeux , pour sentir le danger de cette conduite. Si l'on donne de l'air frais à ces pauvres malades , & qu'on



qu'on les découvre, on voit sur le champ la fièvre, l'oppression, l'angoisse, les reveries diminuer.

§. 16. Le second moyen qu'on emploie pour faire fuir les malades, c'est de ne leur donner que des choses chaudes, & surtout de la theriaque, du vin, du faltranc, dont la plupart des herbes ou fleurs sont dangereuses dès qu'il y a de la fièvre, & du safran, qui est encore plus dangereux. Dans toutes les maladies fiévreuses, il faut rafraichir & tenir le ventre ouvert; tous ces remèdes échaufent & resserrent; l'on peut juger quel mauvais effet ils produisent! Un homme bien portant, tomberoit infailliblement dans une fièvre inflammatoire, s'il prenoit la quantité de vin, de theriaque, de faltranc, que le payfan prend quelquesfois, lorsqu'il est déjà attaqué d'une de ces maladies. Comment pourroit-il n'en pas mourir? Aussi il en meurt, & quelques fois avec une promptitude étonnante. J'en ai cité de terribles exemples, il y a quelques années, dans un autre ouvrage; ils sont journaliers, & malheureusement, chacun peut en voir autour de soi.



§. 17. L'on me dira peut-être, que souvent les maladies se guérissent par la sueur, & que l'expérience doit guider. Je réponds, que la sueur guérit, il est vrai, quelques maladies dès le commencement, comme ces points qu'on appelle fausses pleuresies, quelques autres douleurs de rhumatisme, quelques fluxions; mais c'est seulement quand ces maladies dépendent uniquement d'une transpiration arrêtée, que la douleur se déclare tout de suite, & que, sur le champ, avant que la fièvre ait épaissi & enflammé les humeurs, ou qu'il se soit formé quelque engorgement, on donne quelques boissons chaudes, comme du faltranc & du miel, qui, en rétablissant la transpiration, enlèvent la cause du mal. Alors même, il faut éviter de produire un trop grand mouvement dans le sang, qui empêcheroit plus qu'il n'aideroit la sueur; & la fleur de sureau me paroît préférable au faltranc. La sueur est aussi utile dans les maladies, quand, à force de boire, on en a détruit les causes: elle sert alors à entraîner avec elle, une partie des humeurs malades, après que les plus grossières ont passé par les felles, & par



les urines, & à évacuer cette quantité d'eau qu'on avoit été obligé de mettre dans le sang, & qui y est devenue superflue. Il est, à cette époque, extrêmement important, de ne pas l'empêcher volontairement ou par imprudence; il y auroit souvent autant de danger à le faire, qu'il y en a à vouloir faire suer dans les commencemens; & cette sueur, si on l'arrête, se rejetant sur quelque partie intérieure, produit souvent une nouvelle maladie, plus dangereuse que la première. Il faut donc être aussi attentif à ne pas arrêter imprudemment la sueur, qui vient naturellement à la fin des maladies, qu'à ne pas l'exciter au commencement; celle là est presque toujours utile, celle-ci presque toujours dangereuse. D'ailleurs, si elle étoit nécessaire, on s'y prendroit très mal pour la faire venir; puisqu'en échauffant si fort les malades, on allume une fièvre prodigieuse, on les met en feu, & la peau reste extrêmement sèche. L'eau tiède est le meilleur des sudorifiques.

Si les malades suent abondamment pendant un ou deux jours, ce qui leur procure un soulagement de quelques heures.



heures , bientôt ces fièvres finissent , sans que la réiteration des mêmes remèdes puisse les rappeler. On double les doses , on augmente l'inflammation , le malade meurt dans des angoisses horribles , & avec une inflammation générale. L'on attribue sa mort à ce qu'il n'a pas assez sué , pendant qu'elle dépend réellement de ce qu'il a trop sué au commencement , & de ce qu'il a pris des remèdes sudorifiques & du vin. Il y a longtems qu'un habile Médecin Suisse a averti ses compatriotes , que le vin leur étoit mortel dans les fièvres ; je le reitere , mais je crains fort , que ce ne soit avec aussi peu de succès.

Le payfan , qui naturellement n'aime pas le vin rouge , le boit en maladie par préférence , & c'est un grand mal , parceque le vin rouge empêche les selles plus que le vin blanc , n'aide pas autant les urines , & augmente la force des vaisseaux & l'épaississement du sang , qui sont déjà trop considérables.

§. 18. L'on augmente encore tous leurs maux , par les alimens qu'on leur donne. La maladie affoiblit nécessairement , & la folle crainte , que le ma-



lade ne meure de foiblesse, porte à lui donner des alimens, qui, en augmentant sa maladie, le tuent par la fièvre. Cette crainte est absolument chimérique; jamais la foiblesse n'a tué aucun fièvreux. Ils peuvent être plusieurs semaines à l'eau, & sont bien plus forts, au bout de ce terme, que si on les avoit nourris, parceque, bien loin de les fortifier, la nourriture augmente la maladie, & par là même le malade est plus foible.

§. 19. Dès qu'il y a de la fièvre, l'estomac ne digere plus; tout ce qu'on avale se corrompt, & devient une source de pourriture, qui n'ajoute rien aux forces du malade, mais qui augmente beaucoup celles de la maladie; ainsi, tout ce qu'on prend devient un vrai poison, qui détruit les forces; mille exemples le prouvent. On voit ces pauvres malheureux, qu'on oblige à prendre de la nourriture, perdre leurs forces & tomber dans l'angoisse, & dans les reveries, à mesure qu'ils avalent.

§. 20. On leur fait du mal, non seulement par la quantité de la nourriture, mais aussi par sa qualité. On leur fait avaler des bouillons de viande  
les



les plus forts , des œufs , des biscuits , de la viande s'il leur reste la force & le courage de la mâcher ; il faut absolument qu'ils succombent sous le poids de toutes ces vilenies. Si l'on donne à un homme sain de la viande corrompue , des œufs pourris , du bouillon gâté , il est attaqué par des accidens violens , comme s'il avoit pris du poison , & c'en est réellement ; il a des vomissemens , des angoisses , une diarrhée horrible , de la fièvre , du délire , des taches petechiales , qu'on appelle ici le pourpre. Quand on donne ces alimens bien conditionnés , à un fevreux , la chaleur , & les matieres corrompues qui sont déjà dans son estomac , les ont bientôt pourris , & , au bout de quelques heures , ils produisent tous les effets dont je viens de parler. Qu'on juge s'ils peuvent convenir.

§. 21. C'est une vérité établie par le plus grand Médecin , il y a plus de deux mille ans , & constatée par ses successeurs , que tant qu'un malade a de mauvais levains dans l'estomac , plus on lui donne d'alimens , plus on l'affoiblit. Ces alimens , gâtés par les matieres infectes qu'ils trouvent , sont in-



capables de nourrir , & deviennent un nouveau germe de maladie. Ceux qui savent observer , remarquent constamment , que quand un fievreux a pris ce qu'on appelle un bon bouillon , il a plus de fièvre , & il est par là même plus foible. Donner un bouillon à la viande bien frais , à un homme qui a beaucoup de fièvre , ou de matieres corrompues dans l'estomac , c'est précisément lui rendre le même service , que si on lui donnoit deux ou trois heures plus tard un bouillon pourri.

§. 22. Je dois le dire , ce préjugé mortel , qu'il faut soutenir les malades par de la nourriture , est encore trop répandu parmi les personnes mêmes , que leurs talens & leur education devroient soustraire à des erreurs aussi grossieres que celle là. Il feroit bien heureux pour le genre humain , & le terme de ses jours feroit en général bien plus long , si l'on pouvoit lui persuader cette vérité , si bien démontrée en médecine , c'est que les seules choses qui puissent fortifier un malade , sont celles qui peuvent affoiblir la maladie ; mais l'opiniatreté est inconcevable à cet égard ; elle est un second fleau attaché



taché à la maladie, & plus fâcheux qu'elle. De vingt malades qui périssent dans les campagnes, il y en a souvent plus des deux tiers, qui auroient guéri, si, mis simplement dans un endroit, où ils fussent à l'abri des injures de l'air, ils eussent eu de l'eau fraîche en abondance; mais les soins mal entendus dont je viens de parler, n'en laissent échapper aucun.

§. 23. Ce qu'il y a de plus horrible, dans cet acharnement à échauffer, dessécher, & nourrir les malades, c'est qu'il est totalement opposé à ce que la nature indique. Le feu & l'ardeur, dont ils se plaignent, la sécheresse de la peau, des levres, de la langue, de la gorge, la rougeur des urines, l'ardeur qu'ils ont pour les choses rafraichissantes, le plaisir, le bien que leur fait l'air frais, sont des signes qui nous crient à haute voix, que nous devons les rafraichir par toute sorte de moyens. Leur langue sale, qui prouve que l'estomac est dans le même état, leur dégoût, leurs envies de vomir, leur horreur pour les alimens & surtout pour la viande, la puanteur de leur haleine, celle des vents qu'ils rendent,



par dessus & par dessous, souvent celle de leurs felles, prouvent que tout leur interieur est plein de matieres corrompues, qui corrompront tous les alimens qu'on y mettra, & que, tout ce qu'il y a à faire, c'est de délayer ces matieres par des torrens de boissons rafraichissantes, qui les disposent à être évacuées aisement. Je le redis, & je souhaite qu'on y fasse attention, tant qu'on a un goût d'amertume, ou de pourriture, qu'on a du dégoût, ou que l'haleine est mauvaise, qu'on a de la chaleur, & de la fièvre, que les felles sont puantes, & les urines rouges, ou peu abondantes, la viande, le bouillon à la viande, les œufs, tout ce dans quoi l'une ou l'autre de ces choses entrent, la thériaque, le vin, toutes les choses chaudes, sont des vrais poisons.

§. 24. Je paroitrai peut-être outré au public, & à quelques Médecins; mais les Médecins éclairés, les vrais Médecins, ceux qui observent les effets de chaque chose, trouveront au contraire, que, bien loin d'outrer, j'expose foiblement leur sentiment, qui est celui de tous les bons Médecins, depuis plus



plus de deux mille ans ; celui que la raison approuve , & que l'expérience confirme tous les jours. Les erreurs que je viens de combattre coutent des millions d'hommes à l'Europe.

§. 25. Il ne faut pas omettre que , lors même que le malade a le bonheur de ne pas mourir , malgré tout ce qu'on a fait pour cela , le mal n'est pas fini , & les effets des alimens , & des remèdes échaufans , font de lui laisser le germe de quelque maladie de langueur , qui , se fortifiant peu à peu , éclate au bout de quelque tems , & lui fait acheter la mort qu'il desire , par de longues souffrances.

§. 26. Je dois encore montrer le danger d'une autre pratique ; c'est de purger un malade , ou de lui donner l'émetique dès les commencemens de la maladie. L'on fait par-là des maux infinis. Il y a des cas , dans lesquels les évacuans au commencement du mal , conviennent & sont nécessaires , ces cas seront indiqués dans d'autres chapitres ; mais tant qu'on ne les connoit pas , il faut établir , comme une règle générale , que ces remèdes sont nuisibles , à cette époque ; ce qui est vrai

C 5

le



le plus souvent , & toujours , quand les maladies sont inflammatoires.

§. 27. L'on espere , par leur secours , d'enlever les embarras de l'estomac , la cause des envies de vomir , de la mauvaise bouche , de la soif , du malaise , & de diminuer le levain de la fièvre ; mais on se trompe le plus souvent , parceque les causes de ces accidens ne sont point ordinairement de nature à ceder à ces évacuations. La ténacité des ordures , qui sont sur la langue , doit nous faire juger de celles qui tapissent l'estomac , & les intestins. L'on a beau la laver , la gargariser , la racle , tout est inutile ; ce n'est qu'après avoir fait boire le malade pendant plusieurs jours , & avoir diminué la chaleur , la fièvre & la viscosité des humeurs , qu'on peut enlever ce sediment , qui se détache même peu à peu de lui même , le mauvais goût se dissipe , la langue redevient belle , la soif cesse. L'histoire de l'estomac est la même que celle de la langue ; aucun secours ne peut le nettoier dans les commencemens ; mais en donnant beaucoup de remedes delayans & rafraichissans , il se nettoie lui même , & les envies



envies de vomir, les rapports; l'inquiétude passent naturellement & sans purgatifs.

§. 28. Non seulement on ne fait point de bien, par ces remèdes, mais on fait un mal très considérable, en appliquant des remèdes acres & irritans, qui augmentent la douleur & l'inflammation qui attirent les humeurs sur ces parties, où il y en déjà de trop, qui n'évacuent point la cause de la maladie, parce qu'elle n'est pas prête à être évacuée, qu'elle n'est pas meure; mais qui évacuent ce qu'il y a de plus liquide dans le sang, qui par là même, reste plus épais; qui évacuent la partie utile, & laissent la nuisible.

§. 29. L'émetique sur-tout, donné dans une maladie inflammatoire, & même inconsidérément dans toutes les maladies aiguës, avant que d'avoir diminué les humeurs par la saignée, & les avoir délayées par d'abondantes boissons, produit les plus grands maux, des inflammations de l'estomac, des poulmons, du foye; des suffocations, des phrenesies. Les purgatifs occasionnent quelques fois une inflammation générale des boyaux, qui conduit à la mort.



Il n'y a point de ces cas dont l'étourderie, l'imprudence & l'ignorance ne m'ayent fait voir quelques exemples. L'effet de ces remèdes, dans ces circonstances, est le même que celui du sel & du poivre, qu'on mettroit sur une langue sèche, enflammée & sale, pour l'humecter & la nettoyer.

§. 30. Il n'y a personne, qui, avec du bon sens, ne soit en état de sentir la vérité de tout ce que j'ai dit dans ce chapitre; & il y auroit de la prudence, pour ceux même qui ne sentiroient pas la solidité de ces avis, à ne pas les braver, & les heurter trop hardiment. Il s'agit d'un objet important; &, dans une matière qui leur est étrangère, ils doivent, sans doute, quelque déférence aux avis des gens qui en ont fait l'étude de toute leur vie. Ce n'est pas moi que je veux qu'on écoute, ce sont les plus grands Médecins, dont je ne suis dans ce cas que le foible organe. Quel intérêt avons nous tous à défendre aux malades, de manger, de s'étouffer, & de boire des choses chaudes, qui enflamment leur fièvre? Quel avantage peut-il nous revenir, de nous opposer au fatal torrent, qui les entraîne?



traîne ? Quelle raison peut persuader, que des milliers de gens, pleins de génie, de savoir, d'expérience, qui passent leur vie au milieu des malades, uniquement occupés à les soigner, & à observer tout ce qui leur arrive, se font illusion & se trompent sur l'effet des alimens, du régime, des remèdes ? Peut-il entrer dans des têtes sensées, qu'une garde, qui conseille un bouillon, un œuf, un biscuit, mérite plus de confiance, qu'un Médecin qui les défend ? Il n'y a rien de plus désagréable pour celui-ci, que d'être obligé de disputer continuellement pour ces misères, & de craindre toujours, que des soins mortellement officieux, ne détruisent, par des alimens, qui augmentent toutes les causes du mal, l'effet de tous les remèdes qu'il emploie pour les combattre, & n'enveniment la playe à mesure qu'il la panse. Plus on aime un malade, plus on veut le faire manger, c'est l'assassiner par tendresse.



---

## CHAPITRE III.

*Ce qu'il faut faire dans les commencemens des maladies. Diettes des maladies aiguës.*

§. 31. **J**'Ai fait voir les dangers du regime & des principaux remedes, qu'on employe généralement parmi le peuple. Je dois indiquer, actuellement, ce qu'on peut faire, sans aucun risque, dans les commencemens des maladies aiguës quelconques, & le regime général qui convient à toutes. Ceux qui auront envie de tirer quelque fruit de ce traité, doivent faire attention à ce chapitre; parceque, dans le reste de l'ouvrage, pour éviter les repetitions, je ne parlerai du regime, que quand la maladie en exigera un différent de celui que je détaillerai actuellement; & quand je dirai, *qu'il faut mettre un malade au regime*, cela signifiera, qu'il faut le traiter de la façon prescrite dans ce chapitre; & l'on fera tout ce que je vais indiquer relativement à l'air, aux alimens, à la boisson,



son aux lavemens , excepté quand je prescrirai expressement autre chose , comme d'autres tisanes , ou d'autres lavemens.

§. 32. La plupart des maladies , ( j'entens toujours aiguës ou fievreuses ) s'annoncent souvent , quelques semaines , ordinairement quelques jours à l'avance , par quelques dérangemens dans la santé ; comme un léger engourdissement , un peu moins d'agilité , moins d'appetit un peu de pesanteur d'estomac , plus de facilité à se fatiguer , quelques embarras de tête , un sommeil plus pesant , mais moins tranquille & qui ne repare pas les forces comme auparavant , moins de gayeté , quelquefois un peu d'embarras dans la poitrine , un pouls moins regulier , une disposition au froid , plus de facilité à sûer , quelques fois la cessation des sûeurs ordinaires. L'on peut , à cette époque , prevenir , ou au moins diminuer considerablement les maux les plus facheux , par des attentions aisées , que je reduis à quatre.

1°. Renoncer à tout travail violent , mais continuer cependant un exercice très doux.



2°. Se reduire à très peu ou à point d'alimens solides , renoncer surtout entierement à la viande , au bouillon , aux œufs & au vin.

3°. Boire abondamment , c'est à dire , au moins un pot & demi , ou deux pots par jour , par petits verres , de demi heure en demi heure , de la tisane (N°. 1. ou 2.) & même d'eau tie-de , sur chaque pot de laquelle on mettroit un demi verre de vinaigre. Il n'y a personne à qui ce dernier secours puisse manquer. Si l'on n'avoit pas du vinaigre , on boiroit l'eau tie-de pure , & l'on mettroit sur chaque pot quinze ou vingt grains de sel de cuisine. Ceux qui auroient du miel , feroient très bien d'en mettre deux ou trois cuillerées dans l'eau. L'on pourroit aussi employer avec succès , une infusion de fleur de sureau ou de tilleul. Le petit lait , bien clair , peut également servir.

4°. Prendre des lavemens d'eau tie-de ou celui qui est indiqué (N°. 5.) En suivant cette methode , on a souvent coupé racine aux maladies les plus graves ; & lorsqu'on ne peut pas les empêcher de paroître , au moins on les rend plus douces ,



douces , & l'on en diminuë beaucoup le danger.

§. 33. Malheureusement l'on suit une méthode toute contraire. Dès qu'on sent ces dérangemens , l'on se borne à ne manger que de la viande , des œufs , du bouillon ; l'on renonce aux jardins & aux fruits , qui seroient si utiles , & l'on boit , pour se fortifier l'estomac & chasser les vents , du vin ou quelques liqueurs , qui ne fortifient que la fièvre , & ne chassent que les restes de la santé. L'on empêche par là toutes les évacuations , l'on ne détrempe point les matieres , qui occasionnent la maladie , on ne les rend point propres à être évacuées ; au contraire , elles deviennent plus acres & plus difficiles à être emmenées , au lieu que la quantité d'une boisson délayante & rafraichissante , détrempe & détache toutes les matieres étrangères , elle éclaircit le sang , & , au bout de quelques jours , tout ce qu'il y avoit de nuisible s'évacuë par les felles , par les urines , ou par les sueurs.

§. 34. Quand la maladie a fait de plus grands progrès , & que le malade est



est déjà faisi par ce froid , plus ou moins violent , qui précède presque toutes les maladies , & qui est ordinairement accompagné d'un accablement total , & de douleurs dans tout l'extérieur du corps , il faut , ou le mettre au lit , s'il ne peut pas rester debout , ou qu'il se tienne tranquillement assis un peu plus couvert que de coutume , & qu'il boive tous les quarts d'heures un petit verre chaud de la boisson ( N°. 1 ou 2. ) ou , si elle manque , de quelqu'une de celles dont j'ai parlé §. 32.

§. 35. Les malades veulent qu'on les couvre beaucoup pendant le froid , mais il faut être extrêmement attentif à les découvrir , dès qu'il diminue , afin que , quand la chaleur commence , ils n'aient rien de plus que leurs couvertures ordinaires ; il seroit même à souhaiter qu'ils eussent moins. Les païsans couchent sur une coëtre , & sous un duvet , qui est ordinairement d'un poids immense , & la chaleur que donne la plume est très facheuse pour les fievreux ; cependant comme ils y sont accoutumés , on peut tolerer cette coutume , pendant une partie de l'année ; mais , pendant les chaleurs , ou toutes les fois que



que la fièvre est extrêmement forte , ils doivent coucher sur la paille , ils en feront infiniment mieux , & rejeter le duvet , pour ne se couvrir que de draps , ou quelque autre chose moins dangereuse que la plume. L'on ne peut croire , que quand , comme moi , l'on en a été témoin , combien l'on soulage le malade , en lui ôtant son duvet. Le mal prend sur le champ une nouvelle face.

§. 36. Dès que la chaleur est venue , & que la fièvre est bien déclarée , l'on doit pourvoir au régime du malade.

1. Il faut avoir soin que l'air de la chambre ne s'échauffe pas trop , qu'il y ait le moins de monde , & qu'on y fasse moins de bruit possible , que personne ne parle au malade sans nécessité. Il n'y a rien qui augmente plus la fièvre , & fasse plus rêver , que trop de personnes dans la chambre & surtout auprès du lit ; elles gâtent l'air , elles en empêchent le renouvellement , & la variété des objets occupe le cerveau. Il faut , quand le malade a été à selle , ou qu'il a uriné , emporter ces excréments le plutôt possible. Il faut  
nécessai-



nécessairement ouvrir les fenêtres soir & matin , au moins un quart d'heure chaque fois , & ouvrir en même temps une porte , afin que l'air se renouvelle. Mais , comme il ne faut pas qu'il y ait un courant d'air sur le malade , on tirera dans le même temps , les rideaux de son lit , & s'il n'en avoit point , on en fait dans le moment , en mettant autour de lui des chaïses , avec quelques habits , qui le garantissent. Si la saison est extrêmement rigoureuse , il suffit d'ouvrir quelques minutes chaque fois ; en été il faut qu'il y ait au moins une fenêtre ouverte jour & nuit. Il est aussi très utile de bruler un peu de vinaigre , sur une pele rouge ; cette fumée corrige la putridité de l'air. Dans les grandes chaleurs , quand l'air de la chambre est brulant , & que le malade en est fort incommodé , on peut arroser , de temps en temps , le plancher , & mettre dans la chambre quelques grosses branches de saule ou de fresne , qui trempent dans des feuilles d'eau.

§. 37. 2°. Par rapport à la nourriture du malade , il ne prendra rien du tout de solide ; mais on peut lui préparer , par tout & en tout temps , la  
nour-



nourriture suivante , qui est une des plus saines , & , sans contredit , la plus simple. Prenez une demi livre de pain , la grosseur d'une noisette de beurre , ou même point , & un pot d'eau ; faites cuire le tout jusqu'à ce que le pain soit presque entierement défait ; on le passe , & l'on en donne une demi quartete au malade de trois en trois , ou de quatre en quatre heures , & même plus rarement , si la fièvre étoit extrêmement forte. Ceux qui ont des grus , de l'orge , des pois , de l'abermel , du ris , peuvent en prendre , cuits de la même façon , avec quelques grains de sel.

§. 38. L'on peut aussi leur permettre , au lieu de ces especes de soupes , des fruits d'été crus , & en hiver , des pommes cuites , ou des prunes & des cerises seches & cuites. Les gens instruits ne seront pas surpris de voir ordonner les fruits dans les maladies aiguës , ils en voyent le succès tous les jours ; ce conseil ne revoltera que ceux qui sont encore trop imbus des anciens préjugés ; mais , en réfléchissant , ils sentiront que ces fruits , qui désalterent , rafraichissent , abbattent la fièvre , corrigent



rigent la bile corrompue & échauffée ;  
entretiennent la liberté du ventre , &  
font couler les urines , font l'aliment le  
plus convenable pour les fievreux. Aussi  
ils les desirent ardemment , & j'en ai  
vu plusieurs , qui ne s'étoient guéris ,  
qu'en mangeant en cachette une grande  
quantité de ces fruits qu'ils desiroient  
avec passion , & qu'on leur refusoit.  
Ceux qui ne sentiront pas ces raisons ,  
peuvent au moins hazarder un essai sur  
ma parole ; leur propre expérience les  
convaincra bientôt de l'utilité de cette  
espece d'aliment. L'on peut donc har-  
diment donner , dans toutes les fievres  
continuës , des cerises , des griottes , des  
fraises , des raisins de mars , des fram-  
boises , des mûres , mais il faut que tous  
ces fruits soient très mûrs. Les pom-  
mes , les poires , les prunes font moins  
fondantes , moins remplies de jus , &  
conviennent moins. Il y a cependant  
quelques especes de poires , extrême-  
ment aqueuses , telles que le doyené , les  
differentes especes de beurré , le St. Ger-  
main , la virgouleuse , le sucré vert , la  
royale d'été qu'on peut employer ; on  
peut aussi prendre un peu de jus de  
prunes bien meures avec de l'eau. J'ai  
vu



vũ cette derniere boisson defalterer un malade, mieux qu'aucune autre. L'attention qu'on doit avoir, c'est de n'en pas prendre de grosses quantités à la fois, sans quoi l'estomac seroit surchargé, & le malade souffriroit; mais si l'on en prend souvent & peu, il n'y a rien de plus salutaire. Ceux que leur situation met à même d'avoir des oranges douces ou des citrons peuvent également en manger les cœurs avec succès; il faut rejeter l'écorce, qui échaufe.

§. 39. 3°. L'on doit faire usage d'une boisson qui defaltere, abbatte la fièvre, delaye, relache & aide les évacuations par les felles, les urines & la transpiration. Toutes celles dont j'ai parlé dans les chapitres précédents, réunissent toutes ces qualités. L'on peut aussi mettre un verre, ou un verre & demi, du jus des fruits dont je viens de parler, dans un pot d'eau.

§. 40. Les malades doivent boire au moins deux ou trois pots par jour; souvent & peu à la fois, c'est à dire un verre tous les quarts d'heures. Il faut que la boisson ait perdu le grand froid.

§. 41.



§. 41. 4°. Si le malade ne va pas tous les jours deux fois du ventre, si les urines ne sont pas abondantes, ou si elles sont rouges, si le malade reve, si la fièvre est forte, les maux de tête & de reins considérables, le ventre en-doulouré, les envies de vomir fréquentes, il faut donner un lavement, (N°. 5.) au moins une fois par jour. Le peuple n'aime pas ce remède; il n'y en a cependant point de plus utile dans les maladies fiévreuses, surtout dans les cas que je viens d'indiquer; & un lavement soulage ordinairement plus que si on buvoit quatre ou cinq fois la même quantité de liquide. L'usage des lavemens, dans les différentes maladies, sera déterminé en parlant de chacune; mais il ne faut jamais les donner quand le malade a une fièvre qui le soulage.

§. 42. 5°. Tant que le malade en aura la force, il faut qu'il se tienne tous les jours hors du lit une heure, & plus s'il le peut; mais au moins une demi-heure. Cela diminue la fièvre, le mal de tête, & les reveries. Il faut éviter de lever le malade, pendant qu'il auroit une fièvre de nature à le soulager; mais



mais ces sîeurs ne viennent jamais que sur la fin des maladies , & après que le malade a eu beaucoup d'autres évacuations.

§. 43. 6°. On lui raccommode son lit tous les jours , pendant qu'il sera levé , & l'on changera les linges , tant du lit , que du malade , tous les deux jours si on le peut. Un préjugé pernicieux établit une pratique contraire , qui est très dangereuse. On craint de sortir le malade du lit , on le laisse dans des linges pourris , chargés de corruption , & qui , par là , non seulement entretiennent la maladie , mais peuvent même lui donner un caractère de malignité. Je le réitere , rien n'entretient la fièvre , & les reveries , comme de ne point sortir du lit , & de ne point changer de linge ; & j'ai fait cesser , par ce double moyen , sans aucun autre secours , des reveries qui duroient depuis douze jours sans interruption. L'on dit que le malade est trop foible , mais c'est une mauvaise raison ; il faut qu'un malade soit presque mourant , pour ne pas soutenir cette opération , qui , lors même qu'elle l'éprouve pour le moment , augmente ses forces ,

D

ces ,



ces , & diminue ses maux d'abord après. Un avantage que les malades retirent du séjour hors du lit , c'est que les urines coulent plus abondamment & avec facilité. L'on en voit quelques fois qui n'urinent point du tout , si on ne les sort pas du lit.

Il y a un très grand nombre de maladies aiguës , que ce seul regime guerit radicalement , & il les adoucit toutes. Si on ne l'employe pas , les remedes font le plus souvent inutiles. Il feroit à souhaiter , que le peuple scût , que l'on ne peut pas brusquer les maladies , qu'elles doivent avoir un certain cours , & que l'usage des remedes violens , qu'il aime à employer , peut bien les abreger , en le tuant , mais ne guerit jamais plus vite , & , au contraire , rend la maladie plus facheuse , plus longue , plus opiniatre , & laisse souvent des suites qui le font languir toute sa vie.

§. 44. Ce n'est pas assez de bien conduire la maladie , il faut encore soigner la convalescence , qui est toujours un état de foiblesse , & par là même de langueur. Le même préjugé , qui tuë les malades , en les forçant à man-



manger , pendant que la maladie est dans sa force , s'étend sur la convalescence , & la rend fâcheuse & longue , ou produit des rechûtes quelques fois mortelles , souvent des maux chroniques. A mesure que la fièvre diminue , on peut insensiblement augmenter la quantité de la nourriture ; mais tant qu'il en reste , il convient de s'en tenir aux alimens que j'ai indiqués. Dès qu'elle est finie , on peut passer à des alimens différens , & prendre un peu de viande blanche , moyenant qu'elle soit tendre , du poisson , un peu de bouillon , quelques œufs , du vin trempé. Ces alimens qui sont utiles , & servent à réparer les forces , quand on en use modérément , retardent la guérison , dès qu'on en prend un peu trop ; parce que l'estomac , étant extrêmement affoibli par la maladie , & par les remèdes , n'est capable que d'une très petite digestion ; & , si on lui donne au delà de ses forces , tout ce qu'on prend ne se digere point , mais se corrompt. Il survient de fréquens retours de fièvre , un abattement continu , des maux de tête , un assoupissement sans pouvoir dormir , des douleurs &



des chaleurs dans les bras & dans les jambes , de l'inquiétude , de la mauvaise humeur , des vomissemens , des diarrhées , des obstructions , quelques fois une fièvre lente , & des dépôts de pus.

L'on prévient tous ces maux en se contentant de très peu d'alimens ; & , si l'on veut fortifier un convalescent , il faut le tenir à une diette legere. Ce n'est pas ce qu'on avale qui nourrit , ce n'est que ce que l'on digere. Le convalescent , qui avale peu , le digere , & se fortifie ; celui qui avale beaucoup , ne le digere pas , & , bien loin d'être nourri & fortifié , il perit peu à peu.

§. 45. L'on peut réduire au petit nombre de regles suivantes , ce qu'il y a de plus essentiel à observer pour terminer parfaitement les maladies aiguës , & empêcher qu'elles ne laissent quelques vices dans la santé.

1°. Que les convalescents , comme les malades , prennent très peu à la fois , & frequemment.

2°. Qu'ils ne prennent jamais qu'une sorte d'aliment dans un repas , & qu'ils n'en changent pas trop souvent.

3. Qu'ils



3°. Qu'ils machent , avec beaucoup de foin , tout ce qu'ils prennent de solide.

4°. Qu'ils diminuent la quantité de la boisson. La meilleure , pour le général , est de l'eau , avec un quart ou un tiers de vin blanc.

Une trop grande quantité de boisson , à cette époque , empêche l'estomac de reprendre ses forces , nuit à la digestion , entretient la foiblesse , augmente le panchant à l'enflure des jambes , quelquefois même occasionne une fièvre lente , & jette le malade dans une langueur.

5°. Qu'ils se promènent le plus souvent qu'ils pourront à pied , en voiture , en char , à cheval. Ce dernier exercice est le plus salutaire de tous , & les trois quarts des laboureurs , qui sont à même , dans ce país , de se procurer cet avantage , sans qu'il leur en coûte rien , ont grand tort de le négliger. Ceux qui voudront en faire usage , doivent monter avant leur plus grand repas , qui doit être celui du milieu du jour , & jamais après. L'exercice pris avant le repas fortifie les organes de la digestion , qui ensuite se



fait mieux ; si on le prend après , il la trouble.

6°. Comme ordinairement ils sont moins bien le soir , il faut qu'à ces heures ils prennent très peu d'alimens ; leur sommeil en fera plus tranquille , & les reparera mieux.

7°. Ils ne doivent rester au lit que sept ou huit heures.

8°. L'enflure des jambes , qui survient presque à tous , n'est pas dangereuse , & se dissipe d'elle-même , quand ils sont sobres , & qu'ils prennent du mouvement.

9°. Il n'est pas nécessaire qu'ils aillent tous les jours du ventre ; mais il ne faut pas qu'ils soient resserrés plus de deux ou trois jours ; & si cela arrivoit , il faudroit leur donner un lavement le troisieme jour , & même plutôt , si l'on voyoit que la constipation leur occasionât de la chaleur , des gonflemens , de l'inquiétude , des maux de tête.

10°. S'il leur reste beaucoup de foiblesse , si l'estomac est dérangé , s'ils ont de tems en tems un peu de fièvre , ils prendront trois prises par jour du remede No. 14 , qui rétablit les digestions ,



tions , rappelle les forces , & chasse la fièvre.

II°. Il ne faut pas qu'ils reprennent trop tôt leur travail. Cette mauvaise coutume empêche journellement plusieurs payfans de se remettre jamais parfaitement bien , & de reprendre leurs premières forces. Pour n'avoir pas scû se reposer pendant quelques jours , ils ne redeviendront jamais aussi robustes ouvriers qu'ils l'étoient auparavant ; & ce travail précoce , leur fera perdre dans la suite , chaque semaine de leur vie , plus de tems qu'ils n'en ont gagné une seule fois. Je vois tous les jours des laboureurs , des vigneron , des manoeuvres languissans ; presque tous datent le commencement de leurs langueurs depuis quelque maladie aiguë , qui , par le manque de menagement dans la convalescence , n'a pas été bien guérie. Un repos de sept ou huit jours de plus , leur auroit épargné toutes ces infirmités ; mais c'est ce qu'on a peine à leur faire comprendre. Le peuple , dans ce cas , & dans beaucoup d'autres , ne fait calculer que pour le jour , & n'étend point ses vues au lendemain ; il ne fait faire aucun sacrifice à l'avenir ; il en



faut cependant pour se le rendre favorable.

---

## CHAPITRE IV.

### *Inflammation de Poitrine.*

§. 46. **L'**Inflammation de poitrine ; ou Peripneumonie , ou Fluxion de poitrine , est une inflammation du poulmon , & plus ordinairement d'un seul de ses côtés. Les signes qui la font connoître sont , un frisson plus ou moins long , pendant lequel le malade est quelques fois fort inquiet & angoissé , symptome essentiel , & qui m'a servi plus d'une fois à distinguer cette maladie , à coup sûr , dès son premier moment ; la chaleur qui suit le frisson , & qui , pendant quelques heures , est souvent mêlée de retours de froid ; le pouls est vite , assez fort , mediocrement plein , dur , & réglé , quand le mal n'est pas violent ; petit , mol , irregulier quand la maladie est très grave ; un sentiment legerement douloureux dans l'un des côtés de la  
poi-



poitrine ; quelquesfois , une espece de  
 ferrement sur le cœur ; d'autres fois ,  
 des douleurs dans tout le corps , sur-  
 tout le long des reins ; de l'oppression ,  
 au moins le plus souvent , car quelques  
 fois il y en a peu ; la nécessité d'être  
 presque toujours couché sur le dos , ne  
 pouvant l'être que très rarement sur les  
 côtés ; une toux , quelquesfois seche ,  
 & alors elle est plus douloureuse , d'au-  
 tres fois accompagnée de crachats plus  
 ou moins pleins de sang , souvent de  
 sang pur ; une douleur ou au moins  
 une pesanteur de tête ; souvent des re-  
 veries , presque toujours le visage rou-  
 ge ; d'autres fois de la pâleur & un air  
 étonné dès le commencement , ce qui  
 est d'un facheux présage ; les levres ,  
 la langue , le palais , la peau seches ;  
 l'haleine chaude , les urines peu abon-  
 dantes , & rouges dans les commence-  
 mens ; plus abondantes , moins rouges ,  
 & déposant beaucoup de sediment dans  
 la suite ; fréquemment de l'alteration ;  
 quelquesfois des envies de vomir , dans  
 le commencement , qui , en imposant à  
 gens peu instruits , ont souvent porté  
 à donner un émetique , qui est mortel ,



surtout à cette époque ; une chaleur universelle ; un redoublement presque tous les soirs pendant lequel la toux est plus aigre , & les crachats moins abondans. Les meilleurs crachats sont ceux qui ne sont ni trop liquides ni trop durs , mais d'une consistance mediocre , ressemblans à ce qu'on crache sur la fin d'un rhume , mais plus jaunes , & mêlés d'un peu de sang , qui diminue peu à peu , & disparoit ordinairement avant le septieme jour. Quelques fois l'inflammation monte le long de la trachée artère , & occasionne au malade une suffocation & un sentiment douloureux , quand il avale , qui lui persuade qu'il a un mal de gorge.

§. 47. Quand le mal est très violent , ou quand il le devient , le malade ne peut respirer qu'assis ; le pouls devient très petit & très vite ; le visage devient livide , la langue noire , les yeux s'égarent , le malade a une angoisse inexprimable , il s'agite continuellement dans son lit ; quelques fois un bras est dans une espece de paralysie ; les reveries ne le quittent point , il ne peut ni veiller ni dormir ; la peau de la poitrine & du col se couvrent quel-



quesfois , surtout quand l'air est étouffé & le mal extrême & violent , de taches livides , plus ou moins considerables , qu'on doit appeller taches petechiales , & qu'on appelle mal à propos dans ce país le pourpre ; les forces s'épuisent , la difficulté de respirer augmente d'un moment à l'autre ; le malade tombe dans une léthargie , & meurt bientôt , d'une mort affreuse , & assez commune dans les campagnes par l'effet des remedes échaufans , qu'on employe dans ce cas. L'on a vû l'usage de ces remedes augmenter la maladie à un tel point , que le cœur se fendoit , comme l'ouverture du cadavre l'a prouvé.

§. 48. Si la maladie attaque tout à coup & avec violence , si le froid dure plusieurs heures , & s'il est suivi d'une chaleur brulante , si le cerveau s'embarasse dès le commencement , si le malade a une petite diarrhée avec tenesme , s'il craint le lit , s'il sue trop , on s'il a la peau extrêmement aride , si son caractere paroît changé , s'il a beaucoup de peine à cracher , la maladie est très dangereuse.

§. 49. Il faut d'abord mettre le malade au regime , & avoir soin qu'il ne



boive jamais trop froid. Sa boisson doit être la tisane d'orge N°. 2, ou le lait d'amandes N°. 4. ou celle N°. 7. Les jus d'herbes, qui entrent dans cette dernière, font un excellent remède dans ce cas, parcequ'ils fondent puissamment ce sang épais, qui forme l'inflammation.

Pendant que la fièvre est extrêmement violente, que le malade ne crache pas suffisamment, qu'il reve, qu'il a très mal à la tête, ou qu'il crache le sang pur, il faut donner le lavement N°. 5. trois fois, ou au moins deux fois dans vingt-quatre heures. Mais le remède principal c'est la saignée. Dès-que le froid a fini, il faut tirer tout à la fois douze onces de sang, & même, si le malade est jeune & robuste, quatorze ou seize. Cette forte saignée soulage plus, que si l'on en tiroit vingt-quatre onces en trois fois.

§. 50. Quand la maladie est telle qu'elle est décrite (§. 46,) cette saignée soulage considérablement le malade, pendant quelques heures; mais le mal revient; & pour prévenir celà, il faut, à moins que tout n'aille extrêmement bien, réitérer la saignée au bout de qua-

tre



tre heures , & tirer encore douze onces de fang. Souvent cela fuffit. Mais fi au bout de huit ou dix heures , la maladie paroiffoit fe ranimer , il faudroit réiterer une troifieme , & même une quatrieme fois. Mais en employant les autres fecours néceffaires , j'ai rarement eu befoin de cette quatrieme faignée , & fréquemment je m'en tiens au deux premieres.

S'il y a plusieurs jours que la maladie dure , quand on commence à la traiter , & fi la fièvre eft encore forte , la refpiration difficile , fi le malade ne crache pas , ou s'il crache trop de fang , il faut , fans s'embaraffer du jour , faire une faignée , fut ce le dixieme.

§. 51. Le fang , dans cette maladie , & dans toutes les autres maladies inflammatoires , eft extrêmement épais ; & , prefque d'abord qu'on la tiré , il fe forme deffus , cette peau blanche , coriace , que chacun connoit , & qu'on appelle *croute pleuritique*. L'on regarde comme un bien , lorsque , dans chaque faignée , elle devient moins dure & moins épaffe que dans les précédentes ; ce qui eft généralement vrai , fi en même temps le malade fe trouve mieux ;  
mais



mais si l'on ne faisoit attention qu'au sang seul , on se tromperoit souvent. Il arrive même , que dans l'inflammation de poitrine la plus violente , cette croute ne se forme point ; ce qu'on regarde comme un signe très dangereux. Il y a d'ailleurs , à cet égard , plusieurs biffareries , qui dépendent des plus petites circonstances ; ainsi il ne faut point se fonder uniquement sur cette croute , pour régler les saignées ; & , en général , il ne faut pas trop croire que l'état du sang dans la poëlette puisse nous faire juger avec certitude de son véritable état dans le corps.

§. 52. Quand le malade est dans l'état décrit ( §. 47. ) non seulement la saignée ne le soulage point ; mais quelques fois même elle nuit , par le prompt affoiblissement dans lequel elle le jette. En général , dans ce cas , tous les remèdes sont inutiles ; & c'est toujours une très mauvaise marque , dans cette maladie , quand la saignée ne soulage pas , ou quand il y a des circonstances qui obligent à la ménager.

§. 53. L'on mettra tous les jours les jambes , une demie heure , dans un bain d'eau tiède , en envelopant exactement



tement le malade , afin que le froid n'arrête pas la transpiration que le bain favorise.

§. 54. De deux en deux heures , il prendra une tasse de la potion N°. 8. qui facilite toutes les évacuations , & principalement les crachats.

§. 55. Quand l'oppression est considerable , & la toux sèche , l'on fait respirer au malade la vapeur de l'eau bouillante , dans laquelle on a mis un peu de vinaigre. Pour cela on s'y prend de deux façons ; ou en mettant sous le visage du malade , qui doit être assis , un vase rempli de cette eau chaude , & en envelopant la tête du malade , & le vase avec un linge qui retient la vapeur ; ou en lui tenant devant la bouche , une éponge trempée dans cette même liqueur bouillante. La seconde méthode est moins efficace , mais elle fatigue moins le malade. Quand le mal est très pressant , on employe , au lieu d'eau , le vinaigre pur ; & souvent cette vapeur a sauvé des malades , qui paroissent au bord du tombeau ; mais il faut qu'elle soit continuée pendant plusieurs heures.



§. 56. L'on applique aussi avec succès, sur la gorge & sur la poitrine, les remèdes N°. 9.

§. 57. Quand la fièvre est extrêmement forte, il faut donner, toutes les heures, une cuillerée de la potion N°. 10 ; mais sans que cela fasse rien diminuer de la quantité des autres boissons, qu'on peut prendre immédiatement après, ou auxquelles on peut la mêler.

§. 58. Tant que le mal empire, ou reste dans le même état, il faut continuer les mêmes secours ; mais si le troisième (ce qui est rare,) le quatrième, le cinquième jour, le mal prend une tournure plus favorable, si les redoublemens sont moins violens, la toux moins forte, les crachats moins sanglans, la respiration plus aisée, la tête plus dégagée, la langue un peu moins sèche, les urines moins rouges, & plus abondantes, il suffit alors de se tenir au régime, & de prendre un lavement tous les soirs. Souvent le redoublement du quatrième jour est le plus fort.

§. 59. La maladie acheve de se dissiper par les crachats, & souvent par les urines, qui, le septième, ou le neuvième,



vienne, ou le onzieme jour, quelques fois dans les jours intermediaires, commencent à déposer un sediment d'un blanc roux très abondant, quelques fois un vrai pus. Ensuite il survient des sueurs, qui alors sont favorables autant qu'elles étoient nuisibles au commencement.

§. 60. Quelques heures avant que les évacuations dont je parle paroissent, il survient quelques fois differens accidens très effrayans, comme de l'angoisse, des palpitations, de l'irregularité dans le pouls, plus d'oppression, des mouvemens convulsifs, ( c'est ce qu'on appelle l'état critique ); mais ils ne sont pas dangereux, moyennant qu'on ne fasse point de mal. Ces accidens dépendent de l'humeur purulente, qui se déplace, circule dans les humeurs, & irrite différentes parties, jusques à ce que l'évacuation ait commencé; alors tous les accidens finissent, &, ordinairement, le sommeil revient. Mais je ne puis trop insister sur la nécessité de la prudence dans ces circonstances. Quelquefois c'est la foiblesse, d'autres fois les convulsions, ou quelqu'autre accident, qui effrayent. Si l'on fait, comme



me il arrive tous les jours , la sottise d'ordonner des remèdes particuliers pour ces accidens , comme des cordiaux spiritueux , de la theriaque , des confécions , du castor , de la ruë , l'on trouble la nature dans ses opérations , la crise ne se fait point , la matiere qui devoit s'évacuer , ou par les felles , ou par les urines , ou par la sueur , ne s'évacue point , mais elle se dépose sur quelque partie interne ou externe. Si c'est sur une partie interne , le malade meurt d'abord , ou il se forme une nouvelle maladie plus fâcheuse , & moins guerissable que la première. Si c'est sur l'exterieur du corps , le malheur est moins grand , & il faut , dès qu'on s'en aperçoit , mettre sur cette partie des cataplasmes emolliens , qui l'amènent à maturité , & l'ouvrir dès qu'on le peut.

§. 61. Pour prevenir ces accidens , il faut , quand les symptomes effrayans dont j'ai parlé surviennent , ne rien changer du tout au traitement , excepté qu'on doit donner le lavement emollient N°. 5 , & appliquer , de deux en deux heures , une flanelle trempée dans l'eau tiède , qui couvre tout le ventre , & fasse presque tout le tour du corps ,  
derriere



derriere les reins. L'on peut aussi augmenter un peu la quantité de la boisson, & diminuer celle de la nourriture pendant tout le temps que cet état violent dure.

§. 62. Je n'ai point parlé d'émétiques, ni de purgatifs, parcequ'ils sont tout à fait contraires dans cette maladie. Les anodins, ou remèdes propres à faire dormir, sont aussi généralement mauvais; il y a quelques cas cependant, dans lesquels ils peuvent être utiles; mais ces cas sont si difficiles à connoître, qu'on ne doit jamais se permettre ces remèdes, quand on n'a pas un Médecin. J'ai vû plusieurs malades, qu'ils ont jeté, pris mal à propos, dans une étyisie incurable. Lorsque tout est bien allé, ordinairement le malade est très bien le quatorzième jour, & alors, on peut, s'il a appetit, le mettre au regime des convalescens. S'il a encore du dégoût, la bouche mauvaise, la tête pesante, on doit le purger avec la potion N<sup>o</sup>. II.

§. 63. Il survient quelques fois des saignemens de nez, même après plusieurs saignées, qui sont très favorables, & soulagent ordinairement beaucoup



coup plus que les saignées. On doit s'attendre à ces saignemens, lorsqu'après les saignées, le malade est mieux à plusieurs égards, & qu'il lui reste cependant encore un grand mal de tête, avec les yeux vifs & le nez rouge. Il ne faut rien faire pour les arrêter, ce qui feroit très dangereux ; ils s'arrêtent d'eux mêmes. D'autres fois, mais plus rarement, la maladie se dissipe par une diarrhée, légèrement douloureuse, de matieres bilieuses.

§. 64. Si les crachats se suppriment tout à coup, sans qu'il survienne aucune autre évacuation, l'oppression & l'angoisse reviennent d'abord, & le danger est pressant. Si la maladie n'est pas fort avancée, si le malade est robuste, s'il n'a pas été beaucoup saigné, s'il y avoit encore du sang dans les crachats, si le poulx est fort ou dur, il faut sur le champ saigner au bras, faire respirer continuellement la vapeur d'eau chaude & de vinaigre, & faire boire beaucoup de la tisane N<sup>o</sup>. 2, plus chaude qu'à l'ordinaire. Si les circonstances sont opposées, au lieu de la saignée, il faut appliquer deux vésicatoires



ficatoires aux jambes , & faire boire beaucoup de la tisane No. 12.

Les causes qui produisent le plus souvent cette suppression des crachats , sont 1°. un refroidissement subit ; 2°. l'air trop chaud ; 3°. les remèdes trop chauds ; 4°. les sueurs trop abondantes ; 5°. un purgatif pris mal à propos ; 6°. quelque passion trop vive.

§. 65. Quand on n'a pas saigné suffisamment , ou assez - tôt , quelques fois même , comme je l'ai vu , quand on a si fort affoibli le malade , par trop de saignées , que les évacuations par les selles , les urines , les crachats , la transpiration ne se font pas bien faites ; quand ces évacuations ont été dérangées par quelques autres causes , ou que la maladie n'a pas été bien traitée , les vaisseaux enflammés ne se débarrassent pas de l'humeur qui les engorge ; mais il arrive , dans le poulmon , ce que chacun voit arriver tous les jours sur la peau. Si une tumeur inflammatoire ne se résout pas , si elle ne se dissipe pas insensiblement , elle devient abcès. Il en est de même du poulmon ; si l'inflammation ne se dissipe pas , elle se change en abcès , qu'on appelle *vomique* ;  
&



& cet abcès, comme ceux qu'on voit à l'extérieur, reste souvent enfermé long-tems dans son sac, sans que ce sac se creve & que le pus s'épanche.

§. 66. Si l'inflammation n'étoit pas extrêmement profonde dans le poulmon, & qu'elle s'étendit jusques à sa surface, c'est à dire, près des côtes, le sac creve à l'extérieur du poulmon, & le pus se répand dans la cavité de la poitrine entre le poulmon, les côtes & le diaphragme, (c'est cette membrane qui sépare la poitrine du ventre.) Quand l'inflammation est plus profonde, alors l'abcès se creve dans l'intérieur même du poulmon. Si l'ouverture est petite, de façon qu'il ne puisse sortir que peu de pus à la fois, si la quantité totale du pus n'est pas considérable, si le malade est encore fort, il crache ce pus & se trouve soulagé. Mais si la vomique est considérable, ou si l'ouverture est grande, & qu'il se répande une grande quantité de pus à la fois, ou si le malade est très foible, il meurt dans le moment où la vomique s'ouvre, & cela quelques fois lorsqu'on s'y attend le moins. J'ai vû un malade mourir, en portant une cuillerée de soupe  
à



à sa bouche, un autre en se mouchant. Il n'y avoit aucun symptome, qui pût faire croire leur mort plus prochaine dans ce moment que quelques heures auparavant. Le pus sort ordinairement par la bouche, après la mort, & les cadavres sont très promptement corrompus.

§. 67. L'on appelle *vomique couverte*, celle qui n'a pas percé, *ouverte* celle qui est rompue. Il est important de traiter exactement cette matiere, parceque ces vomiques tuent beaucoup de gens dans les campagnes, sans qu'on soupçonne même de quoi ils meurent. J'en ai eu un exemple, il n'y a que quelques jours, chez un Regent ou Maître d'école de village. Il avoit une vomique couverte, très considerable dans le poulmon gauche, qui étoit la suite d'une inflammation de poitrine mal conduite dans les commencemens. Il me parut qu'il ne pouvoit pas vivre vingt & quatre heures; & il mourut en effet dans la nuit, après des angoisses inexprimables. J'ai lieu de croire qu'il mourut quand la vomique creva; il sortit beaucoup de pus de sa bouche après sa mort.



§. 68. L'on ne peut ni voir , ni toucher , ce qu'il y a dans la poitrine ; c'est ce qui fait que souvent l'on n'a pas connu les vomiques. Les signes suivans font présumer qu'elles se forment. Les évacuations , qui sont nécessaires pour la guerison , n'ont pas eu lieu dans les quatorze premiers jours. Au bout de ces quatorze jours , le malade n'est pas guéri , ni même considérablement foulagé ; mais , au contraire , la fièvre continuë d'être assez forte , avec un poulx toujours vite , ordinairement mol & foible , quelquesfois cependant assez dur , souvent ondoyant ; la respiration est encore gênée , avec de petits frissons de temps en temps , un redoublement de fièvre le soir , les jouës rouges , les levres sèches , de l'altération.

L'augmentation de ces mêmes symptômes , annonce que le pus est tout formé ; la toux , alors , devient plus continuë , elle redouble au moindre mouvement , où dès que le malade a pris quelque nourriture ; il ne peut se coucher que du côté malade , souvent il ne peut point se coucher du tout , mais il est obligé d'être tout le jour assis , quelques



ques fois même , sans ofer s'appuyer sur les reins , crainte d'augmenter la toux & l'oppression ; il ne peut point dormir ; il a une fièvre continuë , & souvent des intermittences dans le poulx.

Non seulement la fièvre augmente tous les soirs , mais la plus petite dose d'alimens , le plus léger mouvement , un peu de toux , une legere agitation de l'ame , un peu de chaleur dans la chambre , un bouillon un peu trop fort ou un peu trop salé , augmentent dans le moment la vitesse du poulx. Le malade est inquiet , il a des momens d'angoisse terribles , accompagnés & suivis de sueurs sur la poitrine , & surtout au visage. Il sue pendant la nuit ; ses urines sont rougeâtres , quelquefois écumeuses , d'autres fois huileuses. Il lui monte tout à coup des feux au visage ; presque tous ont , ordinairement , un goût horrible dans la bouche ; les uns , de vieux fromage , les autres , d'œufs pourris , de troisiemes , de viande corrompue ; ils maigrissent considérablement. Il y en a que rien ne desaltere ; ils ont la bouche & la langue seches , la voix faible & rauque , les yeux caves , souvent quelque chose d'un peu égaré dans la  
E vûe ;



vûë ; ils ont un dégoût général , & s'ils desirent certains alimens , avant que de les voir , ils les rebutent dès qu'on les leur offre ; les forces se perdent.

Outre ces symptomes , l'on remarque quelques fois , sur la poitrine , du côté malade , une très legere enflure , & un changement de couleur presqu'insensible. Si la vomique est placée tout à fait au bas du poulmon , dans la partie intérieure , c'est-à-dire , près du milieu de la poitrine , on peut sentir , dans quelques sujets , du gonflement , en pressant le creux de l'estomac , surtout lorsque le malade touffe. Enfin , suivant les observations d'un Médecin Allemand , si l'on frappe avec la main sur la poitrine , couverte d'une simple chemise , elle rend , dans l'endroit qui est sur la vomique , un son sourd , comme si l'on frappoit sur un morceau de chair ; au lieu qu'en frappant sur l'autre côté , elle rend un son sonore , comme si l'on frappoit sur une caisse. Mais je doute encore que cette observation soit généralement vraie , & il seroit bien dangereux de décider qu'il n'y a point d'abcès dans une poitrine , parce qu'elle ne rend pas un son sourd.



§. 69. Quand une vomique est formée, tant qu'elle ne se vuide pas, tous les accidens que j'ai détaillé augmentent, & la vomique s'étend; tout le côté du poulmon malade devient quelques fois un sac de pus; le côté sain est comprimé; le malade meurt suffoqué, après des angoisses terribles, avec le poulmon plein de pus, sans en avoir jamais craché.

Il est important, pour éviter ces malheurs, de procurer la rupture de la vomique, dès que l'on est sûr qu'elle existe; &, comme il vaut mieux qu'elle se rompe dans le poulmon, parce qu'alors on peut la cracher, que dans la cavité de la poitrine, par les raisons que je détaillerai plus bas, il faut faire en sorte, que cette rupture se fasse intérieurement.

§. 70. Les moyens les plus efficaces pour celà, sont 1°. de faire respirer continuellement au malade la vapeur d'eau chaude. 2°. Quand on a, par ce moyen, ramolli la partie du sac de l'abcès, où l'on souhaite que la rupture se fasse, on donne au malade une grande quantité de liquide, & d'un liquide fort émollient, comme



tifanne d'orge, lait d'amandes, bouillon de veau, eau & lait. Par là on tient l'estomac toujours plein, & la résistance au poulmon étant considérable de ce côté, les matieres se portent naturellement du côté de la trachée artere, ou conduit de l'air, parce qu'elles y trouvent moins de résistance. D'ailleurs, cette pleinitude de l'estomac contribue à exciter de la toux; ce qui est un bien. 3°. On cherche à faire tousser le malade, en lui faisant flairer du vinaigre chaud, ou en injectant, dans la gorge, au moyen d'une petite seringue, telle que les enfans en font partout avec du sureau, un peu d'eau ou de vinaigre. 4°. On le fait crier, lire, rire; tous ces moyens contribuent à faire rompre l'abcès, aussi bien que le suivant. 5°. On lui fait prendre, de deux en deux heures, une cueillerée à soupe de la potion N°. 8. 6°. On le met dans une voiture ou dans un char, mais après avoir eu le soin de lui faire prendre beaucoup des boissons que je viens d'indiquer. Les secousses procurent, quelques fois tout à coup, cette rupture.



§. 71. J'ai vû , il y a quelques années , une fervante de campagne , qui , après une inflammation de poitrine , restoit languissante , sans qu'on soupçonnât son mal ; s'étant mise sur un char , qui alloit chercher du foin , la roue heurta violemment contre un arbre ; elle évanouit , & , au même instant , rendit beaucoup de pus. Elle continuoit à en cracher ; c'est alors que je fus instruit de son mal , & de ce qui lui étoit arrivé ; elle guerit très bien.

Un officier de ce país , servant en Piémont , languissoit depuis quelques mois , & venoit chez lui pour essayer de se remettre , sans l'esperer beaucoup. En entrant au país , par la route du St. Bernard , étant obligé de faire quelques pas à pied , il fit une chute , resta évanoui pendant plus d'un quart d'heure , rendit une grande quantité de pus , & se trouva dans le moment même extrêmement soulagé. Je lui ordonnai un regime , & des remedes ; il se rétablit parfaitement , & dût peut-être la vie à cet accident.

Plusieurs malades ont un évanouissement au moment où la vomique s'ouvre. On peut leur faire flairer un peu



de vinaigre ; ce léger secours suffit si cette ouverture n'a pas les caractères qui la rendent mortelle, & dans ce cas tout est inutile.

§. 72. Si le malade n'étoit pas trop affoibli avant la rupture de l'abcès, si le pus est blanc, bien conditionné, si la fièvre diminue, si l'angoisse, l'oppression, les sueurs finissent, si la toux est moins violente, si le malade a plus d'aisance dans sa situation, s'il recouvre le sommeil, & l'appetit, si ses forces reviennent, si la quantité des crachats diminue journellement par degrés, si les urines redeviennent meilleures ; l'on doit espérer, qu'en employant les secours que je vais prescrire, le malade se guerira radicalement.

§. 73. Mais au contraire, quand les forces étoient épuisées avant la rupture, que la matière est trop claire, brune, verte, jaune, sanglante, puante ; que le pouls reste vite & foible ; que l'appetit, les forces, le sommeil, ne reviennent pas ; l'on ne peut point espérer de guérison, & les meilleurs remèdes sont inutiles. L'on doit cependant les tenter.



§. 74. Ces remèdes sont les suivants : 1<sup>o</sup>. L'on prend , de quatre en quatre heures , un peu de creme d'orge , ou de ris. 2<sup>o</sup>. Si la matiere paroît épaisse , gluante , qu'elle ait de la peine à se détacher , il faut donner , de deux en deux heures , une cuillerée à soupe de la potion N<sup>o</sup>. 8 , & boire entre deux , de demi heure en demi heure , une tasse de la boisson N<sup>o</sup>. 13. 3<sup>o</sup>. Quand la matiere n'a pas besoin de ces remèdes pour être évacuée , on ne les emploie pas , mais on continue la même nourriture , qu'on mêle avec parties égales de lait , ou à laquelle , ce qui est beaucoup plus efficace , on substitue la même quantité de lait , fraîchement tiré d'une bonne vache , qui , dans ce cas , fait la seule nourriture du malade. 4<sup>o</sup>. On donne , quatre fois par jour , de deux en deux heures , en commençant de bon matin , une prise de la poudre N<sup>o</sup>. 14. delayée dans un peu d'eau , ou réduite en bol avec un peu de sirop , ou de miel. La boisson ordinaire est un lait d'amandes , ou une tisane d'orge , ou de l'eau avec un quart de lait. 5<sup>o</sup>. Il faut se promener tous les jours à cheval , en voiture , en char ,



suivant que les forces & les circonstances le permettent. Mais de tous ces exercices, celui du trot du cheval, est sans comparaison le plus utile, & le plus à la portée de tout le monde, moyennant que le mal ne soit pas trop avancé, car alors tout exercice un peu violent pourroit faire du mal.

§. 75. Le peuple peu instruit, ne regarde comme remède, que ce qu'on avale; il a peu de foi au régime, & aux autres secours diététiques, & il regardera l'exercice du cheval comme inutile. C'est une erreur dangereuse, dont je voudrois le desabuser. Ce secours est le plus efficace de tous; celui sans lequel on ne doit point espérer de guerir de ce mal, quand il est grave; celui qui peut presque le guerir seul, moyennant qu'on ne prenne point d'alimens contraires; enfin on l'a regardé, avec raison, comme le vrai spécifique de cette maladie.

§. 76. Les influences de l'air sont plus considérables dans cette maladie que dans aucune autre; ainsi l'on doit chercher à le rendre bon dans la chambre du malade. Pour celà, il faut  
l'aérer



l'aërer très souvent, la parfumer de tems en tems, mais très legerement, avec un peu de vinaigre, & y mettre dans la saison, le plus d'herbes, de fleurs, de fruits qu'il sera possible. Si l'on a le malheur d'être dans un air mal sain, il y a peu d'espoir de guerir, à moins qu'on n'en change.

§. 77. Il y a des malades qui se font gueris de ces maladies, les uns en ne prenant quoi que ce soit, que du petit lait de beure (de la battuë); les autres, des melons & des concombres; de troisièmes, des fruits d'été de toute espece. Mais je conseille de s'en tenir à la methode que je viens d'indiquer, comme la plus sûre.

§. 78. Il suffit que le malade aille à la selle, de deux, ou même de trois jours l'un; ainsi il ne faut pas prodiguer les lavemens; ils pourroient occasionner une diarrhée, qui seroit très à craindre.

§. 79. Quand le pus diminue, & que le malade se trouve mieux à tous égards, c'est une preuve que la playe se nettoye & se cicatrise peu à peu. Si la suppuration continue à être abondante, si le pus paroît moins beau,



si la fièvre revient tous les soirs, il est à craindre que la playe, au lieu de se cicatrifer, ne degénere en ulcère ; ce qui est très fâcheux. Le malade tombe alors dans l'etysie confirmée, & meurt au bout de quelques mois.

§. 80. Je ne connois point de meilleur remède, dans ce cas, que la continuation des mêmes, & surtout le mouvement modéré du cheval. On peut, dans quelques cas, employer les parfums d'eau chaude, avec les herbes vulnéraires, & un peu d'huile de Therebentine N°. 15. Je les ai vû réussir ; mais le plus sûr est de consulter un Médecin, qui examine s'il n'y a point quelque complication, qui met obstacle à la guérison.

Si la toux empêche le malade de dormir, on peut lui donner le soir deux ou trois cuillerées à soupe du remède N°. 16. dans un verre de lait d'amandes ou de tisane d'orge.

§. 81. Les mêmes causes, qui suppriment tout à coup les crachats dans l'inflammation de poitrine, peuvent aussi arrêter l'expectoration commencée d'une vomique ; & alors le malade tombe dans l'oppression, l'angoisse, la fièvre,



fièvre, la foiblesse. Il faut remédier, sur le champ, à cet état, par les parfums d'eau chaude; une cuillerée de la potion N°. 8. toutes les heures; une grande quantité de tisane N°. 12. & de l'exercice. Dès que l'expectoration revient, la fièvre & les autres accidens cessent. J'ai vû cette suppression, chez des sujets robustes, occasionner promptement une inflammation autour de la vomique, qui m'obligeoit à faire une saignée, après laquelle le crachement reparoit d'abord.

§. 82. Il arrive souvent, que la vomique se nettoye entierement, les crachats tarissent presque tout-à-fait, le malade est bien, il se croit guéri; mais bientôt le malaise, l'oppression, la toux, la fièvre recommencent, parce que la vomique se remplit de nouveau; elle se vuide, le malade crache pendant quelques jours, & se remet. Au bout de quelque temps, la même scene reparoit, & cette alternative de bien & de mal dure souvent pendant des mois & des années. Ce cas a lieu, quand la vomique se nettoye peu à peu, & que ses parois se rapprochent sans se cicatrifer; alors il suit, insensiblement, une nou-



velle matiere. Pendant quelques jours le malade n'en est point incommodé; mais dès qu'il y en a une certaine quantité, il est mal, jusques à ce que l'évacuation soit faite. L'on voit des gens, avec ce mal, jouir en apparence d'une assez bonne santé. On peut le regarder comme une espece de caustic interieur, qui se nettoye de lui-même, de temps en temps, chez les uns souvent, chez les autres rarement, & avec lequel on peut vivre assez longtems. Quand il a duré un certain temps, il est incurable. Dans les commencemens, il cede au lait, à l'exercice du cheval, & à l'usage du remede N°. 14.

§. 83. L'on sera surpris que je ne parle point, dans le traitement d'un abcès au poulmon, & de l'etyfie qui en est la suite, des remedes qu'on appelle *balsamiques*, qu'on employe si frequemment, surtout la therebentine, le baume du Perou, celui de la Mecque, l'encens, le mastic, la mirrhe, le storax, le baume de souffre. J'en dirai un mot ici, parce qu'il est autant de mon objet de détruire les préjugés favorables aux mauvais remedes, que d'accréditer les bons



bons, c'est que je n'ai point employé ces remèdes, parce que je suis convaincu, que les effets en sont généralement fâcheux dans ce cas; que je vois, tous les jours, qu'ils font un mal très réel, qu'ils retardent la guérison, & que, souvent, ils rendent mortelle une maladie très guérissable. Ils ne se digèrent point, ils obstruent les petits vaisseaux du poulmon, qu'il faudroit desobstruer, ils occasionnent évidemment, à moins que la dose ne soit extrêmement petite, de la chaleur & de l'oppression. J'ai vu plusieurs fois, aussi clairement qu'il étoit possible, que des pilules, dans lesquelles entroient la mirrhe, la therebentine, & le beaume de Perou, occasionnoient, au bout d'une heure, de l'agitation dans le poulx, de la rougeur, de l'alteration, & de l'oppression. Enfin, l'on pourroit démontrer à toute personne non prévenue, que ces remèdes sont réellement nuisibles dans ce cas; & je souhaite ardemment, qu'on se desabuse sur leur compte, & qu'ils perdent cette réputation qu'ils ont malheureusement usurpée.

Je fais qu'un grand nombre de très habiles gens les employent journellement  
dans



dans ces maladies ; mais ils les quitteront, dès qu'ils se donneront la peine d'observer leurs effets, indépendamment de ceux des autres remèdes auxquels ils les mêlent, & qui en corrigent le danger. J'ai vû un malade qu'un Chirurgien étranger, qui demeuroit à Orbe, avoit voulu guerir d'une étyfie, en lui faisant prendre du lard fondu, qui avoit empiré le mal. Ce conseil paroît absurde, & il l'est ; cependant les balsamiques, qu'on ordonne, ne se digerent peut-être gueres mieux que le lard. La poudre N°. 14, tient tout ce que les balsamiques promettent ; elle n'a aucun de leurs inconveniens, & elle a toutes les qualités qu'on leur suppose ; mais il ne faut pas la donner dans le temps qu'il y a encore de l'inflammation, ou qu'elle survient de nouveau ; & il ne faut mêler aucun autre aliment au lait.

Ce fameux remède, nommé *l'anti-étique*, n'a point non plus, dans ces cas, les vertus qu'on lui suppose. Je m'en fers très souvent, dans quelques toux opiniâtres des enfans, avec le lait, & alors il est très utile. Mais j'en ai rarement vû des effets sensibles chez les gran-



grandes personnes ; & , dans ces cas , je craindrois qu'il ne fit du mal.

§. 48. Si , au lieu de crever intérieurement , la vomique creve extérieurement , le pus s'épanche dans la poitrine. L'on connoit que celà est arrivé , par le sentiment du malade , qui apperçoit un mouvement singulier , accompagné assez ordinairement d'une défaillance ; l'oppression & l'angoisse finissent sur le champ , la fièvre diminue , la toux continuë cependant ordinairement , mais moins violente & sans aucune expectoration. L'amandement ne dure pas longtemps ; parce que le pus , augmentant tous les jours , & devenant plus acre , le poulmon se trouve gêné , irrité , rongé. La difficulté de respirer , la fièvre , la chaleur , la soif , l'insomnie , le dégoût , la maigreur , reviennent avec plusieurs accidens , qu'il est inutile de détailler ici , & sur tout de fréquentes foibleffes. Le malade doit être au regime , qui retarde le progrès du mal aussi longtemps qu'il est possible ; mais il n'y a point de remede , que d'ouvrir la poitrine entre deux côtes , pour évacuer , par ce moyen , ce pus , & arrêter les defordres qu'il occasionne.

C'est



C'est ce qu'on appelle l'operation de l'Empyene. Je n'en parlerai pas, parce qu'elle ne doit être faite que par d'habiles gens, & ce n'est pas pour eux que j'écris. J'avertis seulement, qu'elle est moins douloureuse qu'effrayante, & que, si l'on attend trop longtems à la faire, elle devient inutile, & le malade meurt misérablement.

§. 85. L'on voit tous les jours, que les inflammations extérieures se gangrenent. La même chose arrive au poulmon, quand la fièvre est excessive, l'inflammation naturellement très violente, ou qu'on l'augmente par des remedes chauds. Une angoisse insoutenable, une très grande foiblesse, des défaillances fréquentes, le froid des extrémités, une eau livide & puante, qui sort au lieu des crachats, quelques fois des plaques noirâtres sur la poitrine, font connoître ce triste état. J'ai vû, dans un cas de cette espece, chez un homme, qui avoit été attaqué de cette maladie, après une marche forcée à pied, & à qui l'on avoit donné un vin avec des aromates pour le faire sûer, l'haléine si horriblement puante, que sa femme eut plusieurs foibleses en le servant.



vant. Je ne trouvais plus quand je le vis de poulx ni de raison, & je ne lui ordonnai rien ; il mourut une heure après, au commencement du troisieme jour.

§. 86. L'inflammation peut aussi se durcir, & il se forme alors ce qu'on appelle un scirre ; c'est une tumeur fort dure, qui ne fait pas de douleur. On connoit que cela arrive, quand la maladie ne se termine d'aucune des façons dont j'ai parlé ; que cependant la fièvre, & les autres accidens se dissipent, mais que la respiration reste toujours un peu gênée, que le malade conserve un sentiment incommode, dans un des côtés de la poitrine, & qu'il a de temps en temps, une toux sèche, qui augmente après l'exercice, & après le repas. Ce mal ne se guerit que bien rarement ; mais on voit des gens, qui en sont atteints, & qui vivent longues années, sans de grands maux. Ils doivent éviter toutes les occasions d'échauffement, qui pourroient aisément procurer, autour de cette tumeur, une nouvelle inflammation dont les suites seroient très dangereuses.

§. 87.



§. 87. Les remèdes les plus propres à détruire ce mal , & dont j'ai vû quelques bons effets , font le petit lait N°. 17, & les pilules N°. 18. L'on prend vingt pilules , & un demi pot du petit lait tous les matins , pendant longtems , & l'on respire , de temps en temps , la vapeur de l'eau chaude.

§. 88. Le poulmon , dans l'état naturel de parfaite fanté , touche la membrane qui tapisse l'intérieur de la poitrine , mais ne lui est pas attaché. Il arrive souvent après l'inflammation de poitrine , la pleuresie , & dans d'autres cas , que ces deux parties se colent l'une à l'autre , & ne se détachent jamais ; mais c'est à peine un mal ; on l'ignore même ordinairement , parceque la fanté n'en est point dérangée , & l'on ne fait jamais rien pour y remédier. J'ai vû cependant quelques cas , dans lesquels cette adhérence nuisoit évidemment.



## CHAPITRE V.

*De la Pleuresie.*

§. 89. **L**A pleuresie , qu'on reconnoit principalement à ces quatre caracteres , une forte fièvre , de la peine à respirer , de la toux , & une vive douleur dans l'enceinte de la poitrine , la pleuresie , dis - je , n'est point une maladie differente de la peripneumonie , dont je viens de parler ; ainsi je n'ai presque rien à en dire de particulier.

§. 90. La cause en est , tout comme de cette premiere maladie , une inflammation du poulmon ; mais une inflammation peut-être plus exterieure. La seule difference considerable dans les symptomes , c'est que la pleuresie est accompagnée d'une douleur très vive , qu'on sent sous les côtes , & qu'on appelle ordinairement *point*. Cette douleur se fait sentir indifferemment sur toutes les parties de la poitrine , mais plus ordinairement sur les côtés sous les



les mamelles, & peut-être plus souvent du côté droit. La douleur redouble quand on touffe, & quand on inspire, c'est à dire, quand on tire l'air; & la crainte de l'augmenter fait que quelques malades, s'empêchant machinalement, autant qu'ils peuvent, de touffer, & de respirer, empirent leur état, en arrêtant le sang dans le poulmon, qui, bientôt, en est rempli; l'inflammation de ce viscere devient générale; le sang se porte à la tête, le visage devient livide, le malade suffoque & tombe dans l'état décrit §. 47.

Quelques fois la douleur est si violente, que, si la toux est forte en même temps, & que les malades ne puissent pas l'arrêter, ils prennent des convulsions, comme je l'ai vû plusieurs fois, mais presque toujours chez des femmes, qui sont d'ailleurs beaucoup moins sujettes que les hommes à cette maladie, & à tous les maux inflammatoires. Je dois avertir ici, que si elles en sont attaquées dans le temps de leurs règles, cela ne doit ni empêcher les saignées réitérées, ni rien changer du tout au traitement.

L'on



L'on voit par là , que la pleuresie n'est qu'une inflammation du poulmon , accompagnée d'une vive douleur.

§. 91. Je fais que , quelquesfois , l'inflammation du poulmon se communique à cette membrane , qui tapisse intérieurement la poitrine , & qu'on appelle la pleure , & de-là aux muscles , ou chairs qui sont sur les côtes ; mais cela n'est pas ordinaire.

§. 92. Le printemps est la saison qui produit le plus de pleuresies ; elles sont ordinairement rares en été , mais cette année ( 1762. ) il y en a eu plusieurs pendant le temps des plus grandes chaleurs , qui ont été excessives. Le mal commence par un frisson ordinairement très fort , suivi de chaleur , de toux , d'oppression , quelques fois d'un sentiment de resserrement dans toute la poitrine , de mal de tête , de rougeur de joues , d'envie de vomir. Le point ne se fait pas toujours sentir d'abord ; souvent ce n'est qu'après plusieurs heures , quelques fois le second , & même le troisième jour. Le malade sent quelques fois deux points ; mais il est rare qu'ils soient également forts , & le plus léger disparoit bientôt ; d'autres fois le point



point change de place , ce qui est un bien , si le premier se dissipe parfaitement , un mal , s'ils subsistent tous deux. Le poulx est ordinairement très dur dans cette maladie ; mais dans le cas facheux des §. 47. & 90 , il devient mol & petit. Il paroît souvent , dès les commencemens , des crachats tels que dans l'inflammation de poitrine , d'autres fois il n'en vient point du tout ; c'est ce qu'on appelle pleuresie seche , qui n'est pas rare. Quelques fois le malade touffe peu , ou point. Il se couche souvent plus aisement sur le côté malade que sur le sain. La marche de la maladie est la même que dans la maladie précédente ; comment feroit-elle différente ? Et les moyens de guerison les mêmes. Il survient souvent des saignemens de nez très considerables , & qui soulagent beaucoup ; mais il en survient , quelques fois , d'une espece de sang corrompu , quand le malade est très mal , qui annoncent la mort.

§. 93. Cette maladie est frequemment produite par la boisson froide quand on a chaud ; & alors elle est quelques fois si violente , qu'on l'a vû tuer le malade en trois heures. Un jeune homme mou-



mourut au pied de la fontaine même où il s'étoit défaltered. Il n'est pas rare que les pleuresies tuent en trois jours.

Le point disparoit quelques fois, & le malade se plaint moins; mais en même tems son visage change, & devient pâle & triste, ses yeux se troublent, le pouls s'affoiblit; c'est un transport de l'humeur au cerveau; ce cas est presque toujours mortel.

Il n'y a point de maladie dans laquelle les symptomes critiques soient plus violens & plus marqués que dans celle-ci. Il est bon d'en être averti, pour ne pas trop s'effrayer; la guerison survient souvent, au moment où l'on attendoit la mort.

§. 94. Cette maladie est une des plus fréquentes, & des plus meurtrières, tant par elle-même, que, dans nos campagnes, par le mauvais traitement. Le préjugé qui veut que toutes les maladies se guerissent par les fûeurs, regle tout le traitement de la pleuresie, &, dès qu'un malade a un point, sur le champ on met en œuvre tous les remedes chauds. Cette funeste erreur tuë plus de gens que la poudre à canon; & elle est d'autant plus fâcheuse,



cheuse , que la maladie est plus violente , & qu'ordinairement , il n'y a pas un moment à perdre ; tout dépend des premières heures.

§. 95. Le traitement est précisément le même , à tous égards , que celui de la peripneumonie ; parce , je le répète , que c'est la même maladie ; ainsi les saignées , les boissons emollientes & délayantes , les vapeurs , les lavemens , la potion ( N<sup>o</sup>. 8. ) les cataplasmes émolliens , sont les vrais remèdes ; peut-être sont ils encore plus efficaces dans ce cas , & l'on doit en appliquer continuellement sur le point.

La première saignée , surtout si elle est considérable , diminue presque toujours le point , & souvent le dissipe entièrement ; mais il revient ordinairement au bout de quelques heures , ou dans le même endroit , ou quelques fois ailleurs ; changement qui est assez favorable , surtout si la douleur , qui se faisoit d'abord sentir sous la mammelle , se jette aux épaules , au dos , à l'omoplate , à la nuque.

Quand la douleur ne diminue point , ou ne diminue que peu , ou , si après  
avoir



avoir diminué , elle revient aussi violente que la première , sur tout si elle revient dans le même endroit , & si la violence des autres symptomes continue , il faut reïterer la saignée ; mais si la diminution du point se soutient , s'il ne revient que foiblement , de tems en tems , ou dans les parties dont je viens de parler , si la fréquence , ou la dureté du poulx & tous les autres symptomes ont diminué , on peut quelques fois s'en passer. Il est cependant plus prudent , dans un sujet fort & robuste , de la faire ; elle ne peut point faire de mal , & on court , quelques fois , de grands risques en l'omettant. Dans les cas graves , on la reïtere fréquemment , à moins qu'on ne trouve quelque obstacle dans la constitution du malade , ou dans son âge , ou dans quelques autres circonstances.

Si dès le commencement , le poulx n'est que peu fréquent & peu dur , s'il n'est pas fort , si le mal de tête & le point sont supportables , si la toux n'est pas trop violente , s'il n'y a pas de l'oppression , & si le malade crache , on peut se passer de la saignée.

L'usage des autres remèdes est pré-



cifement le même que dans le chapitre précédent, qu'il faut consulter depuis §. 53. jusques à §. 66.

§. 96. Quand le mal n'est pas fort grave, j'ai guéri, souvent en peu de jours, par une seule saignée, & une grande quantité de thé de fleurs de sureau, auquel on ajoutoit du miel. C'est dans des cas de cette espece, qu'on a vû reussir quelques fois le faltranc à l'eau, avec du miel & même de l'huile; mais la boisson que j'indique est fort à preferer. Celui qu'on fait avec parties égales d'eau & de vin, & auquel on ajoute beaucoup de theriaque, tue toutes les années plusieurs payfans.

§. 97. Dans les pleuresies seches, dans lesquelles le point, la fièvre, le mal de tête sont très forts, le poulx très dur, très plein, avec une secheresse prodigieuse de la peau, & de la langue, il faut faire les saignées très près les unes des autres. Elles emportent souvent la maladie sans aucune autre évacuation.

§. 98. La pleuresie se termine, tout comme l'infanimation plus profonde, par quelque évacuation, par  
un



un abcès, par la gangrene, ou par un endurcissement, & elle laisse très fréquemment des adherences.

La gangrene se manifeste quelques fois dès le troisieme jour, sans avoir été precedée par de grandes douleurs. Le cadavre, dans ce cas, noircit souvent beaucoup, sur tout dans le voisinage du mal; & le peuple superstitieux, attribué la maladie à quelque cause surnaturelle, ou en tire quelque presage facheux pour les restans. Ce cas est un effet tout naturel, tout simple, & ne peut pas être autrement; le traitement chaud en est la cause la plus ordinaire; je l'ai vû chez un homme, à la fleur de l'âge, qui avoit pris de la theriaque avec de l'eau de cerise, & du saltranc au vin.

§. 99. Il se forme des vomiques, mais leur situation leur donne plus de facilité à s'ouvrir en dehors, &, de là resulte plus souvent l'empyeme, §. 84. Pour prevenir cet accident, „ il est très „ bien de placer, dès le commence- „ ment de la maladie, à l'endroit le „ plus douloureux, un petit emplâtre, „ qui tienne exactement, parce que si la



„ pleureſie degenerate en abcès, l'amas  
 „ de pus ſe fera de ce côté là.

„ Lors donc que l'on connoitra qu'il  
 „ ſe forme un abcès, ( voyés §. 68. )  
 „ on rongera par un caſtique leger,  
 „ l'endroit qu'on aura marqué, & dès  
 „ qu'il ſera ouvert, on aura ſoin d'y  
 „ entretenir la ſuppuration. On peut  
 „ alors avoir un eſpoir fondé, que l'a-  
 „ mas de pus prendra ſon cours, par  
 „ cet endroit, où il trouvera moins  
 „ de reſiſtance, & qu'il fortira; car  
 „ l'amas de matiere s'arrête ſouvent  
 „ entre la pleure, & les parties qui y  
 „ ſont adherentes.

Ce conſeil eſt d'un très grand Mé-  
 decin, mais je dois avertir qu'il y a  
 un grand nombre de cas dans leſquels  
 il ne peut pas être utile, & il ne  
 doit être employé que par des gens  
 très éclairés.

Il n'y a à dire, du durciſſement &  
 de l'adherence, que ce que j'en ai dit  
 §. 86. & 87.

§. 100. L'on remarque que quel-  
 ques perſonnes, qui ont eu une atta-  
 que de cette maladie, ont ſouvent  
 des rechûtes, ſur-tout les yvrognes.  
 J'en ai vû un qui comptoit ſes pleu-  
 reſies par douzaines. Quelques fai-  
 gnées,



gnées , de tems en tems , pourroient prevenir ces retours frequens , qui , joints à l'ivrognerie , les rendent languissans & stupides à la fleur de l'âge. Ils tombent dans une espece d'astme , & de là dans l'hydropisie ; triste fin , digne de leur vie. Ceux qui peuvent s'astreindre à quelques soins , peuvent aussi les prevenir sans saignées , par un regime rafraichissant , en se privant de tems en tems de viande & de vin , en buvant du petit lait , ou d'une des boissens N°. 1. 2. 4. & en prenant quelques bains de pied tièdes , sur tout dans les saisons dans lesquelles ces maux ont accoutumé de revenir.

§. 101. Il y a deux remèdes très usités , dans cette maladie , parmi le payfan , & vantés même , par quelques Medecins , le sang de bouquetin , & la fuye dans un œuf. Je ne nie point , que bien des gens n'aient été gueris après l'usage de ces remèdes ; mais il n'en est pas moins vrai , que l'un & l'autre , aussi bien que l'œuf dans lequel on prend la fuye , sont dangereux ; ainsi il est prudent de ne jamais les employer , puisqu'il y



a beaucoup de probabilité , qu'ils feront un peu de mal , & une certitude , qu'ils ne peuvent point faire de bien. Le *genipi* , ou l'abfinthe des Alpes , s'est auffi acquis beaucoup de reputation , & a occasionné beaucoup de difputes , entre des Miniftres très zélés , & un Medecin très éclairé. Il eft aifé d'en déterminer l'ufage. Le *genipi* , eft puiffamment amer , il échauffe & fait fuer. L'on ne doit donc jamais l'employer dans une pleurefie , tant que les vaiffeaux font pleins , le poulx dur , la fièvre forte , le fang enflammé. Dans tous ces cas il augmenteroit le mal ; mais , fur la fin de la maladie , quand les vaiffeaux font desemplis , le fang delayé , la fièvre diminuée , alors on peut s'en fervir , en fe fouvenant toujours qu'il eft chaud , & qu'il faut l'employer fobrement.

---

## CHAPITRE VI.

### *Des maux de gorge.*

§. 102. **L**A gorge eft fujette à plufieurs maladies. L'une des plus  
plus



plus frequentes , & des plus dangereuses , c'est l'inflammation , qu'on appelle ordinairement Esquinancie , & qui est une maladie du même genre que l'inflammation de poitrine , mais dans une partie differente , ce qui fait que les symptomes sont fort differens. Ils varient même suivant les differentes parties de la gorge qui sont enflammées.

§. 103. Les symptomes généraux de l'inflammation de la gorge sont , le frisson , la chaleur , la fièvre , le mal de tête , les urines rouges , la difficulté , & quelques fois l'impossibilité d'avaler quoique ce soit. Mais si les parties les plus voisines de la glotte , c'est à dire de l'entrée du canal de la respiration , sont attaquées , il est , de plus , très difficile de respirer , le malade sent de l'angoisse , des suffocations , le mal gagne quelques fois la glotte , la trachée artère , le poulmon , & la maladie est promptement mortelle.

L'inflammation des autres parties est moins dangereuse , & elle l'est d'autant moins , que le mal est plus extérieur. Quand l'inflammation est générale , & qu'elle occupe toutes ces par-



ties , & , de plus , les amigdales , la luet-  
te , la base de la langue , c'est une des  
maladies les plus dangereuses , & les  
plus horribles. Le visage est enflé &  
enflammé , tout l'intérieur de la gor-  
ge l'est également , le malade n'avale  
quoique ce soit , il respire avec une  
peine & une angoisse , qui , jointes à  
l'engorgement du cerveau , le jettent  
dans une espece de delire furieux ; la  
langue enfle & sort de la bouche , les  
narines sont dilatées pour respirer ; tout  
le col , jusques au-dessus de la poitrine ,  
est excessivement gonfle ; le poulx est  
très frequent , très foible , & sou-  
vent intermittent ; le malade n'a point  
de forces , & meurt ordinairement le  
second ou le troisieme jour. Heureu-  
sement cette espece , que j'ai vû sou-  
vent en Languedoc , est très rare dans  
ce pais , où le mal est moins violent ,  
& où je n'ai vû mourir de cette ma-  
ladie , que par le mauvais traitement ,  
ou quelques circonstances accidentel-  
les , étrangères à la maladie. Sur le  
grand nombre de malades que j'ai traité ,  
je n'en ai perdu qu'un , dont je parlerai  
plus bas.

§. 104. Quelques fois le mal quit-  
te



te les parties intérieures , & se jette à l'extérieur ; la peau du col & de la poitrine rougit & devient douloureuse , & le malade se trouve mieux.

D'autres fois le mal quitte la gorge , mais c'est pour se porter au cerveau , ou sur le poulmon. L'un & l'autre de ces deux derniers cas sont mortels , quand on n'a pas sur le champ de très bons secours , qui sont même très souvent inutiles.

§. 105. L'espece la plus fréquente est celle qui n'attaque que les amigdales & la luette. Le mal commence ordinairement par une des amigdales , qui devient grosse , rouge , douloureuse , & ne permet d'avaler qu'avec une très grande peine. Quelquefois le mal se borne à un seul côté ; mais plus ordinairement , il passe à la luette , & de là , à l'autre amigdale. Si le mal n'est pas grave , la première est ordinairement mieux , quand la seconde est attaquée. Lorsqu'elles le sont toutes deux ensemble , la douleur & le malaise sont très considérables ; le malade ne peut avaler qu'avec la plus grande peine ; & la sensibilité est si grande , que j'ai vu des femmes avoir des convulsions , toutes les fois qu'elles faisoient effort



pour avaler leur salive, ou quelque autre liquide. L'on est même quelques fois plusieurs heures sans pouvoir rien prendre; tout le dessus de la bouche, le fonds du palais, un peu la base de la langue sont légèrement rouges.

Plusieurs malades avalent le liquide plus difficilement que le solide, parce que le liquide a besoin de plus d'action de la part des muscles pour être dirigé. La salive s'avale encore plus péniblement que les autres liquides, parce qu'elle est un peu visqueuse, & coule moins aisément. Cette difficulté à l'avaler, jointe à la quantité qu'il s'en forme, produit ce crachement presque continuel, qui incommode d'autant plus quelques malades, que l'intérieur des joues, toute la langue, & les lèvres s'écorchent souvent. Cela les empêche aussi de dormir, mais ce n'est pas un mal; le sommeil est peu utile dans les maladies fiévreuses, & j'ai vu souvent que ceux qui avoient cru leur gorge presque entièrement guérie le soir, y avoient très mal après quelques heures de sommeil.

La fièvre, dans cette espèce, est quelques fois très forte, & le frisson dure



re souvent plusieurs heures ; il est suivi d'une chaleur considerable , & d'un violent mal de tête , accompagné quelques fois d'assoupissement. Il y a ordinairement assez de fièvre le soir , mais quelques fois très peu , & même point le matin.

Un léger commencement de mal de gorge precede souvent le frisson , mais , plus ordinairement , il ne se manifeste qu'après , en même tems que la chaleur.

Le col est quelques fois un peu enflé , & plusieurs malades se plaignent d'une douleur assez vive dans l'oreille , du côté le plus malade ; j'ai rarement vu qu'on en eût dans les deux.

§. 106. Ou l'inflammation se dissipe peu à peu , ou il se forme un abcès dans la partie qui étoit la plus attaquée. Il n'est jamais arrivé , au moins je l'ignore , que cette espece bien conduite , se terminât par la gangrène , ou par le durcissement ; mais j'ai été témoin , que l'un & l'autre arrivent , quand on veut forcer les fûeurs , dans le commencement , par des remèdes chauds.



Il est aussi très rare qu'il se fasse ces transports facheux sur le poulmon, comme dans l'espece des §. 103. & 104. Il est vrai qu'il n'arrive pas fréquemment non plus, que le mal se jette au-dehors, comme dans la même espece.

§. 107. Le traitement de l'esquinancie, est, aussi bien que celui de toutes les autres maladies inflammatoires, le même que celui de l'inflammation de poitrine.

L'on met d'abord au regime, &, dans l'espece decrite (§. 103.) il faut faire quatre ou cinq saignées dans peu d'heures, & quelques fois on est obligé d'y revenir. Quand elle est au degré le plus considerable, tous les remedes sont le plus souvent inutiles, mais il faut les tenter. L'on doit donner, autant qu'il est possible, des boissons (N°. 2. & 4.) Mais comme souvent la quantité qu'ils en peuvent avaler, est très petite, il faut donner des lavemens (N°. 5.) de trois en trois heures, & mettre trois fois par jour, pendant une demie heure, les jambes dans l'eau tiede.

§. 108. Les ventouses scarifiées, appliquées autour du col, après deux ou trois saignées, sont souvent extrêmement utiles.

Dans



Dans des cas presque defesperés , quand le col est extrêmement gonflé , une ou deux incisions profondes , faites avec un rasoir , sur cette enflure extérieure , ont sauvé le malade.

§. 109. Dans l'espece decrite (§. 105.) il faut très souvent en venir à la saignée , & il ne faut jamais l'omettre quand on trouve le poulx dur & plein. Il est très important de la faire d'abord ; c'est le seul moyen de prevenir l'abces , qui se forme avec une grande facilité , si on la differe seulement de quelques heures. Quelques fois il faut la reïterer. Il est rarement necessaire d'en faire trois.

Souvent le mal seroit assez leger pour pouvoir guerir sans saignées , moyenant beaucoup de menagement ; mais ceux qui ne sont ni maitres de leur tems , ni en situation d'être soignés , doivent sans hesiter , faire d'abord une saignée , qui emporte souvent le mal ; sur-tout , si après l'avoir faite , le malade boit beaucoup de la tisanne ( N<sup>o</sup>. 2. )

Il suffit , dans cette espece , de prendre un bain de jambes , & un lavement



nient par jour ; on prend l'un le matin , & l'autre le soir. Outre les remèdes généraux de l'inflammation , on en applique de particuliers sur le mal , dans l'une & l'autre espece. Les meilleurs sont , 1. des cataplasmes emolliens ( N<sup>o</sup>. 9. ) sur tout le col. L'on vante beaucoup celui de nids d'hirondelles , je ne le blâme pas ; mais il est certainement moins efficaces que tous ceux que j'indique.

2. Des gargarismes ( N<sup>o</sup>. 19. ) L'on peut en faire plusieurs , qui ont à peu près les mêmes propriétés , & la même efficacité. Ceux que j'indique , sont ceux qui m'ont le mieux réussi ; & ils sont très simples.

3. La vapeur de l'eau chaude , comme dans le §. 55. L'on doit réitérer la vapeur , cinq ou six fois par jour , avoir toujours un cataplasme , & se gargariser très souvent.

Il y a des personnes , sans parler des enfans , qui ne savent pas se gargariser ; la douleur rend même la chose difficile. Alors , au lieu de gargarismes , on peut injecter la même liqueur ( N<sup>o</sup>. 19 , ) avec une petite seringue. L'injection va bien plus avant que le garga-



gargarisme , & elle fait souvent cracher une quantité considerable de matieres glaireuses , épaissies au fond de la gorge ; ce qui soulage sensiblement le malade. Il faut les réiterer souvent. L'on peu commodement employer , à cet usage , une de ces petites seringues de bureau , que tout les enfans de village savent faire.

§. 110. Quand le mal peut se guérir sans suppuration , la fièvre , le mal de tête , la chaleur dans la gorge , la douleur en avalant , commencent à diminuer dès le quatrieme jour , quelques fois déjà le troisieme , souvent seulement le cinquieme ; & dès lors cette diminution augmente à grand pas , & au bout de deux , trois , ou quatre jours , c'est à dire le sixieme , le septieme , le huitieme , le malade est très bien. Il y en a cependant quelques uns , qui conservent une très legere douleur , seulement d'un côté , encore pendant quatre ou cinq jours , mais sans fièvre & sans malaïse.

§. 111. Quelques fois la fièvre & ses accidens diminuent après la saignée & les autres remedes , sans qu'il survienne d'amandement dans la gorge , ni de



de signes de suppuration. Dans ces cas, il faut insister principalement sur les gargarismes & les vapeurs ; & si l'on peut avoir un Chirurgien un peu adroit, il faut qu'il fasse une scarification sur les amigdales malades. Il en sort une certaine quantité de sang , & ce remède soulage très promptement, presque tous ceux qui l'employent.

§. 112. Si l'inflammation ne se résout pas, mais qu'il se forme un abcès, ce qui arrive presque toujours, si l'on a négligé les commencemens du mal, alors les accidens de la fièvre continuent, quoiqu'un peu moins fortement, après le quatrième jour ; la gorge reste rouge, mais cependant d'un rouge un peu moins vif ; l'on conserve une douleur, mais plus sourde & accompagnée quelques fois de pulsations, d'autres fois il n'y en a point, ce dont il est bon d'être averti ; le poulx devient ordinairement un peu plus mol, & le cinquième ou le sixième jour, quelques fois plutôt, l'abcès est prêt à s'ouvrir ; on le connoit par une petite tumeur blanche & molle, quand on ouvre la bouche, qui paroît ordinairement au centre de l'inflammation. L'abcès se creve de lui-même.



même , ou s'il ne s'ouvre pas , il faut l'ouvrir ; ce qu'on fait en assujettissant fortement une lancette au bout d'un petit baton , & l'envelopant toute , excepté la pointe , de la longueur d'un quart ou d'un tiers de ponce , avec un linge doux , & l'on perce l'abcès avec la pointe de cette lancette. Au moment où l'abcès s'ouvre , la bouche est inondée d'un pus d'un goût & d'une odeur insoutenables. Il faut se gargariser avec le gargarisme deterfif ( N°. 19. ) L'on est quelques fois surpris de la quantité de pus qui sort de l'abcès.

Il ne s'en forme ordinairement qu'un ; j'en ai cependant vu quelques fois deux.

§. 113. Il arrive , & ce cas n'est même pas rare , que le pus ne s'amasse pas précisément dans l'endroit où paroïssoit la forte inflammation , mais dans quelque partie plus cachée ; de façon que la facilité d'avaler revient presque entièrement , la fièvre diminue , le malade dort ; l'on se persuade que l'on est guéri , & qu'il ne reste que les incommodités de la convalescence. Quand on n'est pas Médecin ou Chirurgien , il est aisé de se tromper sur cet état. Voici les signes qui peuvent faire juger qu'il y a



un abcès. Une inquiétude , & un malaise général , une douleur dans toute la bouche , quelques frissons de tems en tems , souvent des chaleurs vives & passageres , un pouls assez mol sans être naturel , un sentiment d'épaisseur & de pesanteur dans la langue , de petits boutons blancs sur les gencives , sur l'intérieur des jouës , sur l'intérieur & l'extérieur des levres , un goût & une odeur desagréables.

§. 114. Dans ces cas , il faut tenir souvent dans la bouche du lait ou de l'eau tiède chauds , recevoir la vapeur d'eau chaude , mettre au tour du col des cataplasmes emolliens ; tous ces secours disposent l'abcès à s'ouvrir. Il faut aussi chercher avec le doigt l'endroit où il est , & alors le Chirurgien peut aisément l'ouvrir. Il m'est arrivé une fois qu'il s'en perça un sous mon doigt , sans que je fisse aucun effort pour cela. On peut injecter de l'eau tiède par la bouche , ou par les narines , un peu fortement ; ce qui occasionne quelques fois une espèce de toux , ou des efforts qui le font ouvrir. J'en ai vu s'ouvrir en riant. L'on ne doit au reste point être inquiet de l'évenement



ment. Je ne fache point d'exemple , qu'on soit mort d'une esquinancie , de cette espece , dès-que la suppuration est formée , ni peut être même , dès-qu'elle a commencé à se former.

§. 115. Les glaires , dont la gorge est remplie , & l'inflammation même de cette partie , qui , en irritant , produit le même effet que quand on porte le doigt , ou quelqu'autre corps , au fond de la gorge , font que quelques malades se plaignent d'envies continuelles de vomir. Il faut être sur ses gardes , & ne pas croire que ce mal de cœur vient d'embarras d'estomac , & exige un émetique. Ce seroit une grande faute souvent , que d'en donner un ; il peut , quand l'inflammation est forte , la rendre mortelle , ou l'on est obligé de faire une saignée pendant qu'il agit , pour diminuer sa violence ; cette imprudence , & ses mauvais effets , laissent souvent le malade , lors même qu'il guérit , dans un état de langueur pendant longtems. Il y a cependant quelques maux de gorge avec fièvre , dans lesquels on peut faire vomir ; mais c'est quand il n'y a point d'inflammation , ou quand on l'a dissipée , & qu'il reste des matieres putri-



putrides dans les premières voyes. J'en parlerai.

§. 116. L'on voit souvent , dans ce pays , une maladie différente des maux de gorge , dont je viens de parler ; mais qui , comme eux , fait qu'on avale difficilement. On l'appelle en françois les *oreillons* , & assez généralement , les *ourles*. C'est un engorgement des glandes , qui servent à fournir la salive , & surtout des deux grosses , qui sont entre l'oreille & la mâchoire , qu'on appelle *parotides* , & des deux qui sont dessous la mâchoire , qu'on appelle *maxillaires* ; elles se gonflent considérablement , & empêchent non seulement d'avaler , mais même d'ouvrir la bouche ; parceque les mouvemens sont très douloureux. Les enfans y sont beaucoup plus exposés que les grandes personnes. Comme ordinairement il n'y a pas de fièvre , il ne faut point de remèdes ; il suffit de tenir les parties malades à l'abri du grand air , d'appliquer dessus , quelque cataplasme , de diminuer beaucoup la quantité de ses alimens , de se priver de viande & de vin , & de faire un usage abondant de quelque liqueur chaude , qui delaye les humeurs



meurs & retablisse la transpiration. Je me guêris de ce mal , l'année 1754. en ne buvant , pendant quatre jours , que du thé de melisse , auquel je joignis un quart de lait , & très peu de pain. Le même regime m'a guéri souvent de legers maux de gorge.

§. 117. Il y a eu ici , au printemps de 1761 une quantité étonnante de maux de gorge , de deux especes. Les uns , étoient des maux de gorge ordinaires , tels que je les ai décrits. Sans avoir rien de particulier, ils ont été fréquens parmi les adultes , & ont très bien guéri , par la méthode que j'ai proposée. Les autres , dont je dirai quelque chose ici , parceque je fais qu'ils ont regné dans quelques villages , & qu'ils y ont fait du ravage , attaquoient aussi les adultes , mais surtout les enfans , depuis l'âge d'un an , même au - dessous , jusques à celui de douze ou treize.

Les premiers symptomes étoient , comme dans les maux ordinaires , le frisson , la chaleur , l'abbattement , le mal de tête , le mal de gorge ; mais ce qui les distinguoit des esquinancies inflammatoires , ce sont les symptomes suivans.

I. Sou-



1. Souvent , les malades avoient de la toux , & un peu d'oppression.

2. Le poulx étoit plus vite , mais moins dur & moins fort , qu'il ne l'est ordinairement dans les maux de gorge.

3. Ils avoient une chaleur acre , sèche , & une grande inquiétude.

4. Ils crachoient moins qu'on ne crache ordinairement dans le mal de gorge , & avoient la langue très sèche.

5. Quoiqu'ils eussent de la peine à avaler , cependant ce n'est pas ce qui les incommodoit le plus , & ils pouvoient boire suffisamment.

6. Le gonflement & la rougeur des amigdales , de la luette , & du fond du palais , n'étant que peu considérables , mais les glandes parotides & maxillaires , & surtout les premières , étant extrêmement gonflées , & enflammées , la douleur , dont ils se plaignoient le plus , étoit cette douleur extérieure.

7. Quand le mal étoit grave tout le col gonfloir , & quelques fois même , les vaisseaux qui rapportent le sang du cerveau étant gênés , les malades avoient de l'assoupissement & du delire.

8. Les



8. Les redoublements de la fièvre étoient assez irreguliers.

9. Les urines n'étoient pas aussi enflammées que dans les autres maux de gorge.

10. La saignée & les autres remedes ne les foulageoient pas aussi promptement, & le mal étoit plus long.

11. Il ne venoit pas à suppuration, comme les autres especes, mais quelques fois les amigdales s'ulceroient.

12. Presque tous les enfans, & un très grand nombre d'adultes pouffoient, ou dès le premier jour, ou seulement les jours suivans, jusques au sixieme, une ébullition, qui, chez quelques uns, ressembloit assez à la rougeole, mais d'une couleur moins vive, & sans aucune élévation. Elle commençoit au visage, en suite, aux bras, & elle passoit aux jambes, aux cuisses, au corps, & se retiroit peu à peu, au bout de deux ou trois jours, dans le même ordre qu'elle avoit observé en pouffant. D'autres, en très petit nombre, ( je n'en ai vû que cinq, ) éprouvoient tous des accidens plus graves avant l'éruption, & pouffoient le vrai pourpre, ou miliaire, blanc.

13. Quand



13. Quand ces ébullitions avoient paru , ils se trouvoient ordinairement mieux. La dernière duroit quatre , cinq , ou six jours , & se terminoit souvent par des fièvres. Ceux qui ne les ont pas eues , & c'est le cas de plusieurs adultes , n'ont pû se guerir que par des fièvres abondantes sur la fin ; car au commencement elles étoient inutiles , & même nuisibles.

14. J'ai vû quelques personnes , chez lesquelles le mal de gorge s'est dissipé entièrement , sans eruptions & sans fièvres ; mais qui restoient dans une inquiétude & dans une angoisse très forte , avec un pouls vite & petit. Je leur ordonnois une boisson sudorifique , & alors l'éruption , ou les fièvres venant , elles se trouvoient bien.

15. Soit que les malades aient eu l'ébullition , ou qu'ils ne l'aient pas eue , tous ont perdu la première peau ou épiderme , par grandes écailles , dans tout le corps ; tant ce venin , qui devoit s'évacuer par la peau , avoit d'acreté.

16. Un grand nombre éprouvoient un changement singulier dans la voix , différent de celui des maux de gorge ordinaires ; l'intérieur des narines étoit extrêmement sec.

17. L'on



17. L'on a eu plus de peine à se remettre qu'après les maux de gorge ordinaires ; & si l'on se négligeoit dans la convalescence , surtout si l'on s'exposoit trop tôt au froid , il survenoit une rechûte , ou differens accidens , tels que de l'opression , un gonflement de ventre , différentes enflûres , de la langueur , du dégoût , des écoulemens derriere les oreilles , de la toux , de l'enrouëure.

18. J'ai été apellé pour des enfans , & même quelques jeunes gens , qui , au bout de quelques semaines , étoient tombés dans une enflûre générale de tout le corps , avec une forte oppression , & une diminution considerable dans les urines , qui étoient rouges & troubles ; ils étoient aussi dans un état singulier d'indifference pour tout. Je les ai tous gueris avec des vesicatoires , & la poudre N<sup>o</sup>. 25. Ce remède commençoit par les faire vomir ; il survenoit ensuite des urines , & surtout des fûeurs abondantes , qui les guerissoient. Deux seuls , d'un mauvais temperamment , & un peu rachitiques ou noués , après avoir été retablis pendant quelques jours , sont retombés , & ont péri.



§. 118. Chez les adultes , j'ai employé la saignée , & les rafraichissans , tant qu'il paroissoit de l'inflammation ; ensuite il falloit évacuer les premières voyes , & après celà faire sûer doucement. Les mêmes poudres N°. 25. ont souvent produit , avec grand succès , l'un & l'autre effet. Dans d'autres cas , j'ai employé l'ypecacuana N°. 35.

Dans quelques sujets , il n'y avoit pas de symptomes inflammatoires , & le mal dépendoit uniquement d'embarras putrides dans les premières voyes ; quelques malades même rendoient des vers ; alors je n'ai point fait de saignées , mais le remede vomitif produisoit , dans le commencement , un excellent effet , & tous les symptomes diminuoient sensiblement ; la sueur survenoit naturellement , & le malade guerissoit au bout de quelques jours.

§. 119. Il y a eu quelques endroits , dans lesquels il n'y avoit aucun caractere d'inflammation , & où il ne falloit point de saignées ; celles qu'on faisoit reussissoient mal.

Je n'ai point fait saigner d'enfans. Les velicatoires , après l'évacuation des premières voyes , & beaucoup de delayans étoient



étoient leurs remèdes. Une simple infusion de sureau & de tilleul, a fait beaucoup de bien à ceux qui en ont bû abondamment.

§. 120. Je fais qu'il est mort, dans quelques villages, un grand nombre de malades, avec une enture de col prodigieuse. Il en est aussi mort quelques-uns en ville; entr'autres une fille de vingt ans, qui n'avoit pris que des sudorifiques chauds, & du vin rouge, & qui mourut dès le quatrième jour, avec des suffocations violentes, & perdant beaucoup de sang par le nez. Du grand nombre que j'ai vû, il n'en est mort que deux. L'un étoit une petite fille de dix mois; elle avoit eu l'ébullition qui rentra tout à coup: ce fut alors qu'on m'appella; mais il s'étoit fait un dépôt sur la poitrine, & rien ne pût la sauver. L'autre étoit un garçon robuste, de dix-sept à dix huit ans, chez lequel la maladie s'annonça d'abord assez violemment. Elle se calma cependant, & la fièvre étant presque entièrement finie, les sueurs, qui commençoient à venir, l'auroient guéri; mais il ne voulut jamais les soutenir, & se mettoit à chaque instant nud. Il se fit tout à coup un dé-



pôt sur le poulmon , qui l'emporta trente heures après. Je n'ai jamais vû mourir avec une peau aussi sèche. Le vomitif chez lui n'avoit fait que peu d'effet , & avoit procuré une diarrhée. Sa mauvaise façon de se conduire paroît avoir été la cause de sa mort. C'est un exemple.

§. 121. Je me suis étendu sur cette maladie , parce qu'il pourroit arriver qu'elle se répandit dans d'autres endroits , où il feroit utile qu'on fût prevenû de ses caracteres , & du traitement , qui a autant de rapport avec celui des fievres putrides , dont je parlerai plus bas , qu'avec celui des maladies inflammatoires , dont j'ai parlé ; puisque chez quelques personnes , le mal de gorge a été évidemment un symptome de fièvre putride , plutôt que la maladie principale (a).

§. 122. Les maux de gorge sont , pour bien des personnes , une maladie habituelle , qui revient toutes les années ,

(a) Je reserve d'autres détails intéressans sur cette maladie , pour la seconde édition de mon traité des fievres ; & l'editeur de Paris a très bien remarqué , qu'elle a beaucoup de rapport avec le mal de gorge gangreneux , qui a été épidémique , depuis vingt ans , dans plusieurs endroits de l'Europe.



nées, & même souvent dans une année ; on les prévient par les mêmes moyens que j'ai indiqué pour prévenir les pleurésies habituelles, §. 100.

---

## CHAPITRE VII.

### *Des Rhumes.*

§. 123. **I**L regne plusieurs préjugés sur les rhumes, qui tous peuvent avoir des conséquences fâcheuses. Le premier, c'est qu'un rhume n'est jamais dangereux ; erreur qui coûte tous les jours la vie à plusieurs personnes. Je m'en suis déjà plaint il y a plusieurs années, & j'ai vu, dès-lors, une foule de nouveaux exemples, qui n'ont que trop justifié mes plaintes.

L'on ne meurt effectivement pas d'un rhume, tant qu'il n'est que rhume ; mais quand on le néglige, il jette dans des maladies de poitrine, qui tuent. *Les rhumes emportent plus de gens que la peste*, répondit un très habile Médecin, qui avoit beaucoup vu, à un



de ses amis , qui lui disoit , je me porte bien , je n'ai qu'un rhume.

Un second préjugé , c'est que les rhumes n'exigent point de remèdes , & que plus on en fait , plus ils durent. Le dernier article peut être vrai , vu la mauvaise façon dont on les traite ; mais le principe est faux. Les rhumes ont leurs remèdes tout comme les autres maux , & se guérissent avec plus ou moins de facilité , suivant qu'ils sont mieux ou moins bien conduits.

§. 124. Une troisième erreur , c'est que , non seulement on ne les regarde pas comme dangereux , mais on les croit même salutaires. Il vaut mieux , sans doute , avoir un rhume , qu'une maladie plus fâcheuse ; mais il vaudroit beaucoup mieux n'en avoir aucune. Tout ce qu'on peut raisonnablement dire , c'est que quand une transpiration arrêtée devient cause de maladie , il est heureux qu'elle produise un rhume , plutôt que quelque maladie très grave , comme il arrive souvent ; mais il seroit à préférer , que ni la cause , ni l'effet , n'eussent existé. Un rhume prouve toujours un dérangement dans les fonctions de notre corps ,  
une



une cause de maladie ; il est une maladie réelle , qui , quand elle est violente , porte une atteinte sensible à toute la machine. Les rhumes affoiblissent considérablement la poitrine , & la santé en est tôt ou tard altérée. Les personnes souvent enrhumées , ne sont jamais robustes , elles tombent souvent dans des maux de langueur , & la facilité à s'enrhumer est une preuve de la facilité avec laquelle la transpiration se déränge , & le poulmon s'engorge , ce qui est toujours dangereux.

§. 125. L'on conviendra de la fausseté de ces préjugés , en examinant la nature des rhumes , qui ne sont autre chose que les maladies que je viens de décrire , dans les trois derniers chapitres ; mais dans un degré fort léger.

Un rhume est véritablement , presque toujours , une maladie inflammatoire , une légère inflammation du poulmon , ou de la gorge , ou d'une membrane qui garnit intérieurement les narines & l'intérieur de quelques cavités , qui se trouvent dans les os de la joue , & du front ; cavités , qui toutes , communiquent avec le nez , de façon que , quand l'inflammation a attaqué une par-



tie de cette membrane, elle se communique aisément aux autres.

§. 126. Il est presque inutile de décrire les symptômes du rhume ; il suffira de faire remarquer 1. que la principale cause des rhumes, est la même que celle qui produit le plus ordinairement les maladies dont j'ai parlé ; c'est-à-dire, la transpiration arrêtée, & un sang un peu enflammé: 2. Que quand ces maladies regnent, il y a en même tems beaucoup de rhumes. 3. Que les symptômes qui annoncent un rhume violent, ressemblent beaucoup à ceux qui précèdent ces maladies. L'on a rarement de gros rhumes sans frisson, & sans fièvre ; quelques fois même elle dure plusieurs jours. L'on touffe, la toux reste sèche pendant quelque tems, ensuite il vient des crachats, qui diminuent la toux & l'oppression, & c'est alors qu'on peut dire que le rhume est mur. L'on a souvent de légers points, mais passagers, & un peu de mal de gorge. Quand les narines sont le siège du mal, ce qu'on appelle fort mal à propos rhume de cerveau, on a souvent un mal de tête très violent, qui dépend quelques fois de l'irritation de la membrane.



brane qui tapisse les cavités de l'os du front , ou *Sinus maxillaires*. L'on ne mouche , dans les commencemens , qu'une eau fort claire , & fort acre ; ensuite , à mesure que l'inflammation diminue , elle s'épaissit , & l'on mouche une matière semblable à celle qu'on crache. L'on perd ordinairement l'odorat , le goût , l'appetit.

§. 127. Les rhumes n'ont point de durée fixe. Ceux de cerveau durent ordinairement très peu de jours ; ceux de poitrine sont plus longs ; il y en a cependant beaucoup qui se dissipent au bout de quatre à cinq jours. S'ils durent trop long-tems , ils nuisent ; 1. parce que la toux violente dérange toute la machine , & sur tout qu'elle porte le sang à la tête. 2. En privant du sommeil , qui est presque toujours diminué par un rhume. 3. En ôtant l'appetit , & en troublant la digestion , ce qui affoiblit nécessairement. 4. En affoiblissant le poulmon même , par les secousses continuelles qu'il reçoit ; de façon que , peu à peu , toutes les humeurs s'y jettant , comme sur la partie la plus foible , il reste une toux continuelle ; il est toujours surchar-

G s

gé



gé d'humeurs , qui , s'y épaississant , gênent la respiration , oppressent & donnent une fièvre lente ; le corps ne se nourrit pas , le malade tombe dans la foiblesse , le déperissement , l'insomnie , l'angoisse , & meurt souvent assez promptement. §. La fièvre , qui accompagne presque toujours les gros rhumes , use le corps.

§. 128. Puis que le rhume est une maladie de la même espece que les esquinancies , les peripneumonies , les inflammations de poitrine , le traitement doit être de la même espece. Si le rhume est fort , il faut faire une saignée au bras , ce qui l'abrège beaucoup ; & elle est nécessaire , toutes les fois que le malade est sanguin , qu'il a une forte toux , & un grand mal de tête. L'on doit faire un usage abondant des boissons N°. 1. 2. 4. Il est utile de prendre tous les soirs , des bains de pied en se couchant. En un mot , si l'on met le malade au régime , on le guerit très promptement.

§. 129. Mais souvent le mal est si léger , qu'on ne croit pas devoir faire un traitement , & , sans remedes , on guerit aisement , en se privant , pendant



dant quelques jours de viande, d'œufs, de bouillon, de vin, de tout ce qui est acre, gras ou pesant; en vivant de pain, de legumes, de fruits, & d'eau; & surtout en soupant peu ou point, & en buvant, si l'on est alteré, une simple tisane d'orge, ou une infusion de sureau, à laquelle on peut joindre un quart ou un tiers de lait. Les bains de pied tièdes, & la poudre N<sup>o</sup>. 20. contribuent à faire dormir. L'on peut aussi, sans danger, prendre quelques tasses de thé de pavot rouge.

§. 130. Quand il n'y a plus de fièvre, de chaleur, ni d'inflammation, que le malade a été à la diète pendant quelques jours, & qu'il s'est bien délayé, si la toux & l'insomnie continuent, on peut donner le soir une pilule de stirax, ou une prise de thériaque, avec un peu de sureau, en sortant d'un bain de pied tiède; alors ces remèdes, en calmant la toux, & en rétablissant la transpiration, guérissent souvent dans une nuit; mais j'en ai vu de mauvais effets, quand on les donnoit trop tôt; & il faut toujours, quand on les prend, n'avoir que très peu soupé, & que le souper soit digéré.



§. 131. Il y a un très grand nombre de remèdes vantés, pour les rhumes, des tisanes de pommes, de reguelisse, de figues, de raisins secs, de bourache, de liere terrestre, de veronique, d'hiolope, d'orties, &c. Je ne veux rien leur ôter de leur prix; elles peuvent toutes avoir été utiles, mais malheureusement, ceux qui en ont vû réussir une dans un cas, la croient la plus excellente de toutes, & c'est là une erreur dangereuse, parceque ce n'est point sur un seul cas qu'on doit décider; c'est à ceux qui en voyent journellement un grand nombre, & qui observent attentivement l'effet des differens remèdes, à juger de ceux qui conviennent le plus généralement, & ce sont ceux que j'ai indiqué. Je fais qu'un thé de quenues de cerises, qui est une boisson assez agréable, a guéri un rhume fort inveteré.

§. 132. Dans les rhumes de cerveau, des parfums d'eau chaude toute simple, ou dans laquelle on a mis des fleurs de sureau, ou quelques autres herbes un peu aromatiques, procurent ordinairement un soulagement très prompt. Ils font aussi du bien dans les rhumes de poitrine. (voyés §. 55.)

L'on



L'on étoit fort dans l'usage , il n'y a pas longtems , d'employer le blanc de baleine ; mais c'est une huile très indigeste ; & les huiles ne conviennent que très rarement dans les rhumes ; d'ailleurs , le blanc de baleine est presque toujours rance ; ainsi il vaut mieux le bannir ; j'en ai vû souvent de mauvais effets ; rarement de bons.

§. 133. Ceux qui ne diminuent point la quantité des alimens , & qui boivent de grandes quantités d'eau chaude , ruinent leur santé. Ils ne font plus de digestion , la toux devient stomachale , sans cesser d'être pectorale , & ils courent risque de tomber dans l'état décrit §. 127. n<sup>o</sup>. 4.

Les eaux de vie brulées , les vins aromatisés , font les plus grands maux dans les commencemens , & l'on feroit mieux de n'en jamais prendre ; si l'on en a vû quelques bons effets , ce n'est que sur la fin , quand la maladie étoit entretenue uniquement par la foiblesse des organes. Dans ce cas , il faut quitter les relachans , prendre tous les jours quelques prises de la poudre N<sup>o</sup>. 14. avec un peu de vin , & si les humeurs paroif-



paroissoient se jeter trop sur le poulmon , appliquer des vésicatoires aux gras des jambes.

§. 134. Les liqueurs conviennent si peu , que souvent une très petite quantité ranime un rhume qui finissoit. Il y a même des personnes qui n'en boivent jamais sans s'enrhumer , & cela n'est point étonnant ; elles occasionnent une très légère inflammation de poitrine , qui est un rhume.

Il ne faut pas , dans cette maladie , s'exposer sans nécessité à un grand froid ; mais il faut également se préserver de trop de chaleur ; ceux qui s'enferment dans des chambres fort chaudes , ne guerissent point ; & comment y guerir ? Ces chambres , indépendamment du danger qu'on court en les quittant , enrhumement , comme les liqueurs , en produisant une légère inflammation de poitrine.

§. 135. Les personnes sujettes aux fréquens rhumes , celles qu'on appelle fluxionnaires , croient devoir se tenir fort au chaud , c'est une erreur , qui acheve de ruiner leur santé. Cette disposition aux rhumes vient de deux causes ; ou de ce que la transpiration se déränge



dérange aisement , ou , quelquefois , de la foiblesse de l'estomac , ou de celle du poulmon , qui demandent des remèdes particuliers. Quand le mal vient de ce que la transpiration se dérrange aisement , plus ils se tiennent au chaud , plus ils se font sûer , & plus le mal augmente. Cet air , continuellement tiède , affoiblit tout le corps , & surtout le poulmon ; les humeurs y trouvant moins de résistance , s'y jettent toujours plus. La peau , sans cesse baignée par une petite sûeur , se relache , s'amollit , devient incapable de faire ses fonctions ; la plus petite cause arrête alors toute transpiration , & il naît une foule de maux de langueurs.

Ces malades redoublent leurs précautions pour se préserver de l'air froid , & tous leurs soins sont autant de moyens efficaces , pour rendre leur santé plus foible ; & cela d'autant plus sûrement , que la crainte de l'air assujétit nécessairement à une vie sédentaire , qui augmente tous leurs maux , auxquels les boissons chaudes , dont ils font usage , mettent le comble. Ils n'ont qu'un moyen de guerir ; c'est de se familiariser avec l'air , de fuir les chambres chaudes,



chaudes , de diminuer , peu à peu , leurs vetemens , de coucher au froid , de ne rien manger & de ne rien boire qui ne soit froid , les boissons même à la glace leur sont salutaires ; de prendre beaucoup d'exercice , & enfin , si le mal est inveteré , de faire usage pendant long-tems , de la poudre N<sup>o</sup>. 14. & des bains froids. Cette methode réussit aussi très bien pour ceux chez qui le mal dépend primitivement d'une foiblesse d'estomac , ou de poulmon ; & , au bout d'un certain tems ces trois causes se réunissent toujours.

Quelques personnes qui étoient sujettes , depuis plusieurs années , à être enrhumées tout l'hyver , & qui pendant cette saison ne fortoient point & buvoient toujours tiède , ont profité l'hyver dernier ( de 1761. & 62. ) des conseils que je donne ici ; elles se sont promenées tous les jours , ont toujours bu froid , & par-là , ont évité entièrement les rhumes & se sont très bien portées.

§. 136. L'on est en usage , plus , il est vrai , à la ville , qu'à la campagne , de tenir souvent à la bouche , différentes tablettes , pâtes &c. Je n'en  
exclus



exclus point l'usage ; mais il n'y a rien d'aussi efficace que le jus de reguelisse , & , moyenant qu'on le prenne à dose suffisante , il procure un vrai soulagement. J'en ai pris moi même une once & demi dans un jour , & j'en ressentis les bons effets , d'une façon marquée.

---

## CHAPITRE VIII.

### *Des maux de dents.*

§. 137. **L**Es maux de dents , qui sont quelquefois si longs & si violens , qu'ils occasionnent des insomnies opiniâtres , beaucoup de fièvre , des reveries , des inflammations , des abcès , des ulcères , des caries , des convulsions , des syncopes , dependent de trois causes principales.

1<sup>o</sup>. De la carie des dents.

2<sup>o</sup>. De l'inflammation du nerf des dents , ou de la membrane qui les enveloppe , ce qui entraîne celle de la gencive.

3<sup>o</sup>. D'une humeur catharale , froide , qui se jette sur ces parties.

§. 138.



§. 138. Dans le premier cas , la carie ayant mis le nerf à nud , l'air , les alimens , les boissons , l'humeur même de la carie , l'irritent , & cette irritation produit des douleurs plus ou moins violentes. Tout ce qui augmente le mouvement , comme l'exercice , la chaleur , les alimens peut produire le même effet.

Quand la dent est extrêmement gâtée , il n'y a point de remède que de l'arracher , sans quoi les douleurs continuent , l'haleine devient puante , la gencive se perd , les autres dents , & souvent même , la mâchoire , se carient ; d'ailleurs elle empêche l'usage des dents voisines , qui se couvrent de tartre & perissent.

Quand le mal est moins considérable , on peut quelquefois en arrêter les progrès , en brulant la dent avec un fer chaud , ou en la plombant , si elle en est susceptible. L'on se sert très souvent de différentes liqueurs & même d'eau forte , & d'esprit de vitriol , mais ces remèdes sont extrêmement dangereux & doivent être bannis. Si l'on craint les opérations , que je viens d'indiquer , on peut employer l'essence de girofles , dans laquelle on trempe un  
coton ,



coton , qu'on applique sur la carie , ce qui soulage souvent pour assez long-tems. L'on employe aussi une teinture d'opium appliquée de la même façon , & l'on peut mêler ces deux remèdes ensemble à doses égales. J'ai réussi , plusieurs fois , avec la liqueur minérale anodine d'H O F F M A N ; elle paroît , pendant quelques instans , augmenter la douleur , mais le soulagement vient ordinairement après qu'on a craché quelques fois. Un gargarisme fait avec l'argentine bouillie dans de l'eau , soulage souvent les douleurs qui viennent de carie ; & plusieurs personnes , dans ce cas , se sont bien trouvées d'en faire un usage habituel ; ce remède ne peut point nuire ; il est même utile pour les gencives. D'autres se soulagent en frottant tout le visage avec du miel.

§. 139. La seconde cause , c'est l'inflammation du nerf dans l'intérieur , ou de la membrane , à l'extérieur de la dent ; on la connoît par le temperament , l'âge , le genre de vie du malade. Ceux qui sont jeunes , sanguins , qui s'échauffent beaucoup , ou par le travail , ou par les alimens , & les boissons , ou par les veilles , ou par



par d'autres excès ; ceux qui étoient accoutumés à quelques hemorrhagies , ou naturelles ou artificielles , & qui ne les ont plus , y font très exposés.

La douleur vient ordinairement promptement , & souvent après quelque cause d'échauffement. Le poulx est fort & plein , le visage assez rouge , la bouche extrêmement chaude ; l'on a souvent beaucoup de fièvre , & un violent mal de tête ; la gencive s'enflamme , se gonfle , & quelquefois il s'y forme un abcès ; d'autres fois il arrive que l'humeur se jette à l'extérieur , la joue enfle & la douleur diminue. Quand la joue enfle , mais sans que la douleur diminue , c'est alors une augmentation , & non pas un changement de mal.

§. 140. Dans cette espece , il faut employer le traitement des maladies inflammatoires , & recourir à la saignée , qui , ordinairement , soulage sur le champ , si on la fait d'assez bonne heure. Après la saignée on se gargarise avec l'eau d'orge , l'eau & le lait ; on applique sur la joue des cataplasmes emolliens. S'il survient un abcès on le fait mourir en tenant , presque continuellement :  
dans



dans la bouche , du lait chaud , ou des figues cuites dans du lait ; & dès qu'il paroît mûr , on le fait ouvrir , ce qui est aisé , & point douloureux. Quelquefois le mal , quoiqu'il dépende de cette cause , n'est pas si violent , mais il dure fort longtems , & revient dès qu'on s'est échauffé , dès qu'on est au lit , dès qu'on prend quelque mets échauffant , quelque liqueur , du vin , du café. Il faut dans ce cas , faire une saignée , sans laquelle les autres remèdes sont inutiles , & prendre quelques fois de suite des bains de pied tièdes , & une prise de la poudre N<sup>o</sup>. 20. La privation totale de vin & celle de viande , surtout le soir , ont guéri plusieurs personnes qui avoient des maux de dents très opiniâtres.

Tous les remèdes chauds , dans cette espèce , sont pernicious ; & souvent l'opium , la thériaque , les pilules de styrax , bien loin de produire l'effet qu'on en attend , ont empiré les douleurs.

§. 141. Quand le mal dépend d'une humeur catharrale froide , qui se jette sur les mêmes parties , il est ordinairement , quoiqu'aussi douloureux , accompagné



compagné de symptomes moins violens. Le poulx n'est ni fort , ni plein , ni fréquent , la bouche est moins chaude ; l'on enfle moins. Dans ces cas , il faut purger avec la poudre N<sup>o</sup>. 21 , ce qui guerit quelquefois radicalement des maux très inveterés. Ensuite on peut faire usage de la tisanne des bois N<sup>o</sup>. 22. Elle a guerit des maux de dents , qui avoient résisté à d'autres cures pendant plusieurs années ; mais elle feroit pernicieuse dans l'autre espece. Les velicatoires à la nuque ou ailleurs , il n'importe pas trop où , ont fait souvent un très bon effet , en détournant l'humeur , & en rétablissant la transpiration. Enfin , l'on peut employer , avec le plus grand succès , dans cette espece , surtout après la purgation , les pilules de styrax , l'opium , la theriaque. Les remedes acres , comme le tabac ficelé , la racine de pirêtre , en faisant saliver , évacuent une partie de l'humeur qui cause la maladie , & diminuent la douleur. La fumée du tabac guerit aussi quelquefois dans cette espece , soit en faisant cracher , soit parce qu'elle a quelque chose d'anodin , qui participe des vertus de l'opium.



§. 142. Comme cette cause est souvent l'effet d'une foiblesse d'estomac, il arrive tous les jours, qu'on voit des personnes, dont le mal augmente à mesure qu'elles prennent des rafraichissans. L'augmentation du mal fait qu'elles doublent la dose du remede, & les douleurs croissent à proportion. Il faut nécessairement quitter cette methode, & employer les remedes stomachiques, & propres à rétablir la transpiration. La poudre N<sup>o</sup>. 14. a produit souvent d'excellens effets, quand je l'ai ordonnée dans ces cas; & elle ne manque jamais d'emporter très promptement les maux de dents, qui reviennent periodiquement à certains jours & à certaines heures. J'ai gueri quelques personnes en leur conseillant l'usage du vin, dont elles ne buvoient point.

§. 143. Outre les maux de dents qui dépendent de trois causes principales, que j'ai indiquées, & qui sont les plus fréquens, il y en a de très longs & de très cruels, qui sont occasionnés par une acreté générale de la masse du sang, & qui ne se guerissent que par les remedes propres à corriger



riger cette acreté. Quand elle est de nature scorbutique , le raifort sauvage ( la poivrée ) , le creffon , le beccabunga ( la fava ) , l'oseille , l'alleluya , la détruisent. Si elle est d'une nature différente , elle demande d'autres remèdes. Mais le plan de cet ouvrage ne permet point d'entrer dans ces détails. Comme le mal est long , il donne le tems d'aller consulter.

La goutte , & le rhumatisme , se jettent quelquefois sur les dents , & occasionnent les douleurs les plus cruelles , qu'il faut traiter comme les maladies dont elles dépendent.

§. 144. L'on comprend , parce qu'on vient de dire , ce que c'est que cette bisarrerie imaginaire , qu'on attribue aux maux de dents , parce qu'un remède qui a foulagé l'un ne foulage pas l'autre. Cela vient de ce que ces remèdes sont toujours ordonnés sans connoissance de cause ; qu'on ne fait point attention à la nature du mal , qu'on traite une douleur de carie , comme une douleur d'inflammation , celle-ci comme une douleur de fluxion froide , & cette dernière , comme une douleur causée



causée par l'acreté scorbutique ; ainsi il n'est point étonnant que l'on échoûe. Les Médecins eux mêmes, ne donnent peut-être pas toujours assez d'attention à la nature du mal ; & lors-qu'ils la connoissent, ils se bornent trop à des remedes foibles & incapables de produire l'effet nécessaire. Si le mal est de nature inflammatoire, rien ne peut guerir que la saignée.

Il en est des maux de dents comme de tous les autres ; ils dependent de plusieurs causes differentes, & si l'on ne combat pas ces causes, par les remedes qui leur conviennent, bien loin de guerir, l'on augmente le mal.

J'ai guerir de violens maux de dents, de la machoire inférieure, en appliquant un emplâtre composé de farine, de blanc d'œuf, d'eau de vie, & de mastic, à l'angle de cette machoire, dans l'endroit où l'on sent battre l'artere. J'ai aussi foulagé des maux de tête extrêmement violens, en appliquant le même emplâtre sur l'artere des temples.



---

---

## CHAPITRE IX.

### *De l'Apoplexie.*

§. 145. **T**Out le monde connoit l'apoplexie , qui est une perte subite de tous les sens , & de tous les mouvemens volontaires , pendant laquelle le poulx se conserve , & la respiration est gênée. Je m'étendrai peu sur cette maladie , qui n'est pas fréquente dans les campagnes , & dont j'ai parlé fort au long dans une lettre à Monsieur de HALLER , qui a paru en 1761.

§. 146. L'on en distingue ordinairement deux especes , l'apoplexie sanguine , & l'apoplexie serense. Elles dépendent , l'une & l'autre , de ce que les vaisseaux du cerveau s'engorgent , & qu'alors ils empêchent les fonctions des nerfs. Toute la difference qu'il y a entre l'une & l'autre , c'est que la premiere a lieu chez les personnes qui sont fortes , robustes , qui ont un vrai sang , pesant , épais , inflammatoire , & qui en ont beau-



beaucoup ; c'est alors une vraie maladie inflammatoire. L'autre attaque les personnes moins robustes, dont le sang est plus aqueux, plutôt visqueux que dense ou épais, dont les vaisseaux sont laches, qui ont beaucoup d'humeurs.

§. 147. Quand la premiere est à son plus haut degré, c'est ce qu'on appelle coup de sang, ou apoplexie foudroyante, qui tue dans la minute, & qui n'est pas susceptible de remedes. Quand le mal est moins violent, & qu'on trouve le malade avec un pouls fort, plein, élevé, le visage rouge, & enflé, le col gonfle, la respiration gênée & bruyante, ne sentant rien, n'ayant d'autre mouvement, que quelques efforts pour vomir, il n'y en a même pas toujours, il faut sur le champ,

1. Découvrir entièrement la tête du malade, lui couvrir très peu le reste du corps, lui procurer un air très frais, & lui desserrer entièrement le col.

2. Le mettre, autant qu'il est possible, la tête haute & les pieds pendans.

3. Lui faire une saignée au bras, de douze à seize onces, par une très grosse ouverture ; la force avec laquelle le sang jaillit doit décider le Chirurgien à



en tirer quelques onces de plus ou de moins. On la reïterera jusques à trois & quatre fois , dans l'espace de trois ou quatre heures , si les circonstances le demandent , ou au bras ou au pied.

4. Donner un lavement avec la décoction des premières herbes émollientes qui se présenteront , quatre ceuillerées d'huile , & une ceuillerée de sel. On le reïterera de trois en trois heures.

5. S'il est possible , on lui fera avaler beaucoup d'eau , sur chaque pot de laquelle on mettra trois dragmes de nitre.

6. Dès que la violence du poulx a diminué , que la respiration est moins embarrassée , & le visage moins enflammé , il faut faire prendre la décoction N<sup>o</sup>. 23. ; ou , si l'on ne pouvoit pas l'avoir à tems , trois quarts d'once , ou une once de crème de tartre , & beaucoup de petit lait ; remède qui m'a très bien réussi , dans un cas , où je n'avois rien d'autre.

7. Eviter toute liqueur spiritueuse , vin , eaux distillées , soit en boisson , en application , ou même en senteur.

8. L'on ne doit toucher , irriter , remuer le malade , que le moins qu'il est possible ;



possible ; en un mot , on doit éviter , tout ce qui peut agiter. Ce conseil est absolument contraire aux usages communs ; mais il est cependant fondé en raison , confirmé par l'expérience , & absolument nécessaire. En effet tout le mal vient de ce que le sang se porte en trop grande quantité , & avec trop de force , au cerveau , qui , étant comprimé , empêche tout mouvement des nerfs. Pour retablir ces mouvemens , il faut donc débarrasser le cerveau , en diminuant la force du sang ; mais les liqueurs , les vins , les esprits , les sels volatils , l'agitation , les frictions l'augmentent , & par-là-même , elles augmentent l'embarras du cerveau , & la maladie ; au lieu que tout ce qui calme la circulation , contribue à rappeler plutôt le sentiment & le mouvement volontaire.

9. On doit lier fortement les cuisses sous le jarret ; par là on empêche le sang de revenir des jambes , & il s'en porte moins à la tête.

Si le malade paroît peu à peu , & à mesure qu'il prend des remèdes , passer dans un état moins violent , l'on peut espérer. Si après les premières évacua-



tions générales, son état empire, il est tout à fait mal.

§. 148. Quand il se guerit, l'usage des sens revient; mais il reste souvent un peu de delire pendant quelque tems, & presque toujours une paralysie sur la langue, un bras, une jambe, & les muscles du même côté du visage. Cette paralysie se guerit quelquefois peu à peu, par des purgations rafraichissantes de tems en tems, & une diette très peu nourissante. Tous les remedes chauds sont extrêmement nuisibles, & peuvent occasionner une nouvelle attaque. L'émetique pourroit être mortel, & l'a été plus d'une fois. L'on doit absolument l'éviter; il ne faut pas même aider, par de l'eau tiede, les efforts que le malade fait pour vomir; ils ne dépendent point des matieres qui sont dans l'estomac, mais de l'embarras du cerveau; & plus ils sont considerables, plus cet embarras augmente, parce que, pendant qu'ils ont lieu, le sang ne peut pas revenir de la tête, & par-là même le cerveau en est surchargé.

§. 149. L'autre espece a les mêmes symptomes; excepté que le poulx n'est



n'est ni si élevé, ni si fort, que le visage est moins rouge, quelquefois même pâle, que la respiration paroît moins gênée, & qu'il y a quelquefois plus de facilité & plus d'abondance dans les vomissemens.

Comme elle attaque des personnes moins sanguines, moins fortes, moins échauffées, la saignée n'est souvent point nécessaire; il n'est au moins presque jamais nécessaire de la réitérer, & si le poulx est peu plein & point dur, elle pourroit être nuisible.

1. Il faut au reste situer le malade comme dans l'autre espece, quoique cela soit un peu moins nécessaire.

2. Lui donner un lavement, mais sans huile, avec le double de sel, & la grosseur d'un petit œuf de savon; ou avec quatre ou cinq tiges de gratiole, ou herbe au pauvre homme; on le réitérera deux fois par jour.

3. On purge avec la poudre N°. 21.

4. L'on peut, pour boisson, donner une forte infusion de melisse.

5. On purge de nouveau le troisieme jour.

6. L'on doit appliquer d'abord, au gras des jambes, des vesicatoires.



7. Si la nature paroît vouloir se dégager par les sueurs, on doit l'aider; & j'ai vû souvent qu'un thé de chardon benit produisoit très bien cet effet. Si l'on prend ce parti, il faut soutenir la sueur, sans bouger s'il est possible, pendant plusieurs jours; il est arrivé alors, qu'au bout de neuf jours, le malade étoit délivré de toute paralysie, qui survient ordinairement après cette apoplexie tout comme après l'autre.

§. 150. Les apoplexies sont sujettes à des rechûtes, & chaque nouvelle attaque est plus dangereuse que la précédente, ainsi il est extrêmement important, de chercher à les prévenir. On prévient l'une & l'autre espece par une diette severe, & en retranchant beaucoup de la quantité ordinaire des alimens; & la précaution la plus essentielle, pour quiconque a eu une attaque, c'est de renoncer au souper. Ceux qui ont eu une attaque de la premiere espece, doivent être encore plus exacts que les autres. Ils doivent se priver de tout ce qui est succulent, aromatique, acre, du vin, des liqueurs, du café. Ils doivent faire un grand usage des jardinages, des fruits, des acides;



acides ; manger peu de viande , & point de celles qu'on appelle noires ; prendre toutes les semaines deux ou trois prises de la poudre N<sup>o</sup>. 24 , le matin à jeun , dans un verre d'eau ; se purger deux ou trois fois par an , avec la potion N<sup>o</sup>. 23 ; prendre journellement de l'exercice ; éviter les chambres trop chaudes , & l'ardeur du soleil ; se coucher de bonne heure , se lever matin , n'être jamais plus de huit heures au lit ; & si l'on remarque qu'il se reforme beaucoup de sang , & qu'il se porte à la tête , il faut sans hésiter , faire une saignée , & se mettre , pendant quelques jours , à une diette totale , sans aucun aliment solide. Les bains chauds sont pernicious dans ces cas. Dans l'autre espèce , au lieu de se purger avec le remède N<sup>o</sup>. 23 , il faut se purger avec le N<sup>o</sup>. 21.

§. 151. Les mêmes secours propres à prévenir une rechûte , peuvent empêcher une première attaque , si on les emploie à tems ; car quoique l'attaque d'apoplexie soit très prompte , cependant la maladie s'annonce plusieurs semaines , quelquefois plusieurs mois , même des années , à l'avance , par des vertiges , des pesanteurs de tête , de



legers embarras de langue , des paralyfies momentanées , tantôt d'une partie , tantôt d'une autre ; quelquefois des dégoûts & des envies de vomir , fans qu'on puiſſe ſoupçonner aucun embarras dans les premières voyes , ou aucune autre cauſe dans l'eſtomac ou dans le voifinage ; un changement , difficile à décrire , dans la phyſionomie ; des douleurs vives & paſſageres près du cœur ; une diminution dans les forces , fans cauſe ſenſible ; & quelques autres ſignes , qui marquent que les humeurs ſe portent trop à la tête , & que les fonctions du cerveau ſont gênées.

Il y a des perſonnes qui ſont ſujettes à des accidents qui dépendent de la même cauſe que l'apoplexie , & qu'on peut regarder comme de très legeres apoplexies , dont on ſoutient pluſieurs attaques , & qui ne derangent que très peu la ſanté. Tout à coup le ſang ſe porte à la tête , le malade eſt étourdi , il perd toutes ſes forces , il a quelquefois des naufées , fans cependant que la connoiſſance , le ſentiment & le mouvement ſe perdent tout à fait. La tranquillité , une ſaignée , des lavemens ,  
diffipent



dissipent l'accès. On en prévient les retours par le régime ordonné §. 150, & surtout par un usage abondant de la poudre N°. 24. A la fin, un de ces accès degénère en apoplexie mortelle ; mais on peut la retarder très longtemps, par un régime exact, & en évitant toutes les passions fortes, & surtout la colère.

## CHAPITRE X.

### *Des coups de Soleil.*

§. 152. **L'**On appelle *coups de Soleil*, les maux qui résultent d'une trop forte action du soleil sur la tête. C'est la même chose que l'*insolation*.

Si l'on fait attention que le bois, la pierre ; les métaux, exposés à l'action du soleil, s'échauffent, même dans les climats tempérés, au point qu'on ne peut pas les toucher sans se brûler, on comprendra tout le danger qu'on court, si la tête est exposée à une telle chaleur. Les vaisseaux se dessèchent, le sang s'épaissit, il se forme une véritable inflammation, qui, quelque-



fois, tue en très peu de tems. C'est un coup de soleil qui tua *Manassés mari de Judith*; car comme il étoit auprès de ceux qui lioient les gerbes aux champs, la chaleur lui donna sur la tête, & il tomba malade, & il se mit au lit, & il mourut. Les signes qui caractérisent un coup de soleil sont, le séjour dans un endroit où il donnoit fortement, un violent mal de tête, avec la peau chaude, & extrêmement sèche, les yeux rouges & secs, ne pouvant ni rester ouverts, ni soutenir la lumière; quelquefois un mouvement continuel dans la paupière; du soulagement par l'application de quelque liqueur fraîche; souvent une impossibilité de dormir; d'autres fois un grand assoupissement, mais accompagné de reveils violens; une fièvre très forte; un abattement & un dégoût total; quelquefois beaucoup d'alteration, d'autres fois point; la peau du visage est souvent brûlée.

§ 153. L'on est exposé aux coups de soleil dans deux saisons de l'année, ou au printems, ou dans les grandes chaleurs; mais ils sont bien differens dans leurs effets. Au printems, les gens de la campagne, les ouvriers y sont



sont peu sujets ; ce sont les gens de la ville , les personnes délicates , qui ont pris peu de mouvement pendant l'hiver , & qui ont acquis beaucoup d'humeurs. Si dans ces circonstances elles vont au soleil , comme il a déjà une certaine force , que par le genre de vie qu'elles ont mené , les humeurs sont déjà fort disposées à se porter à la tête , que la fraîcheur du terrain , surtout quand il a plu , fait qu'on ne se rechauffe pas aussi aisément les pieds , il agit sur leur tête comme un vésicatoire , & il y détermine une plus grande quantité d'humeurs ; ce qui procure de violens maux de tête , accompagnés souvent de lancées vives & fréquentes , & de douleur dans les yeux ; mais ce mal est rarement dangereux. Les gens de la campagne , les personnes de la ville , qui n'ont point discontinué l'exercice pendant l'hiver , ne craignent point ces soleils de printemps. Les coups de soleil en été sont bien plus facheux ; & ils attaquent les ouvriers , ou les voyageurs , qui sont longtems exposés à l'ardeur. C'est alors que le mal est porté à son plus haut degré , & que les malades meurent souvent sur la place.



ce. Dans les pays chauds , cette cause tuë plusieurs personnes dans les ruës , & fait de grands ravages dans les armées en marche , & dans les sieges. L'on en voit de tristes effets , dans les païs tempérés. Après avoir marché tout le jour au soleil , un homme tomba en lethargie , & , au bout de quelques heures , mourut avec des symptomes de rage. J'ai vu un couvreur , un jour très chaud , se plaindre à son camarade , d'un violent mal de tête , qui augmentoit de minute en minute ; au moment où il voulut se retirer , il tomba mort , & fut précipité. Cette cause produit très fréquemment , dans les campagnes , des phrenesies très dangereuses , que le peuple appelle *fièvres chaudes*. L'on en voit plusieurs toutes les années.

§. 154. L'effet du soleil est encore plus dangereux , si l'on y est exposé pendant le sommeil. Deux faucheurs s'endormirent sur un tas de foin , la tête nue ; ayant été reveillés par les autres , ils chancelerent , prononcèrent quelques mots , qui n'avoient point de sens , & moururent. Quand l'effet du vin , & celui du soleil se réunissent ,



nissent , ils tuent très promptement ; & il n'y a pas d'années , qu'on ne trouve morts , dans les chemins , des payfans , qui , étant yvres , vont tomber dans quelques coins , où ils perissent par une apoplexie folaire & vineuse. Ceux qui rechapent , conservent , souvent toute leur vie , des maux de tête , & même quelque léger dérangement dans les idées. J'ai vû , qu'après quelques jours de violens maux de tête , le mal se jettoit sur les paupieres , qui restoient longtems rouges & fort tenduës , sans qu'on pût les ouvrir. L'on a vû des personnes chez lesquelles un coup de soleil occasionnoit un delire continuel sans fièvre , & sans qu'ils se plaignissent d'un mal de tête. Quelquefois la goutte fereine en a été la suite , & il est fort commun de voir des personnes , chez lesquelles un long séjour au soleil laisse une impression dans l'œil , qui leur fait appercevoir differens corps voltigeants en l'air , & qui troublent la vision. J'en ai vû des exemples cet été.

Un homme de quarante deux ans ayant été exposé pendant plusieurs heures à un violent soleil , avec un bonnet



net très mince ; & passé la nuit suivante au grand air , fut attaqué le lendemain d'un très violent mal de tête , avec une fièvre ardente , des envies de vomir , une insomnie cruelle , des angoisses très grandes , avec les yeux rouges & brillants. Malgré les secours les mieux indiqués de plusieurs Medecins , il fut phrenetique dès le cinquieme jour , & mourut le neuvieme.

Il coula du pus de sa bouche , & de la narine & de l'oreille droite , peu d'heures avant sa mort ; & l'on trouva , dans le cadavre , un petit abcès sous le crane , & tout le cerveau , aussi bien que les membranes qui l'enveloppent , entierement corrompus.

§. 155. Chez les enfans fort jeunes , qui ne sont jamais exposés si long-tems à une si violente ardeur , mais sur lesquels une petite cause agit , le mal se manifeste , par un assoupissement profond , qui dure plusieurs jours ; par des reveries continuelles , mêlées de fureur & de frayeur , presque comme quand ils ont eu quelque violente peur ; par des mouvemens convulsifs , par des maux de tête , qui redoublent par accès & leur font pousser



fer de hauts cris ; par des vomissemens continuels. J'ai vû des enfans , qui , après un coup de soleil , ont conservé longtems une petite toux.

§. 156. Les vieillards qui s'exposent souvent imprudemment au soleil , ne savent pas tout le danger qu'ils courent. On a vû un homme , qui , le jour libre d'une fièvre tierce , se tint à dessein fort longtems au soleil , tomber dans une attaque d'apoplexie , qui l'emporta le lendemain. Lors même que le mal n'est pas prompt , cependant cette habitude dispose certainement à l'apoplexie , & aux maux de tête. Un des plus legers effets du soleil sur la tête , c'est de procurer un rhume de cerveau , un mal de gorge , une enrouure , un gonflement des glandes du col , une secheresse dans les yeux , qui se fait quelquefois sentir long-tems.

§. 157. L'effet de la trop violente chaleur du feu est le même que celui du soleil. Un homme s'étant endormi , la tête contre le feu , mourut apoplectique dans ce sommeil.

§. 158. L'action d'un soleil trop fort ne nuit pas seulement lorsqu'elle tombe sur la tête , mais elle nuit aussi  
aux



aux autres parties , & ceux qui y restent exposés , en preservant la tête , effuyent des douleurs violentes , un sentiment de chaleur , & une roideur considerable dans ces parties qui ont été dessechées ; comme aux jambes , aux genoux , aux cuisses , aux reins , aux bras ; quelquefois ils prennent de la fièvre.

§. 159. En examinant un malade d'un coup de soleil , il faut faire attention , s'il n'y a point d'autres causes concourantes. Un voyageur , un manoeuvre , sont souvent autant affectés par la fatigue de la route , ou du travail , que par le soleil.

§. 160. Il est très important de traiter d'abord les coups de soleil. Si on les neglige , ceux mêmes qui auroient été aisés à guerir , deviennent très facheux. On les traite , comme toutes les maladies précédentes , par les saignées , & les rafraichissans de toute espece , en boissons , en bains , en lavemens.

1. Si le mal est pressant , il faut commencer par une très forte saignée , & la réiterer. Il fallut saigner neuf fois LOUIS XIV. pour le sauver en 1658 ,  
après



après un coup de soleil, qu'il reçût à la chasse.

2. Après la saignée, on met les jambes dans l'eau tiède; c'est un des remèdes qui soulagent le plus promptement, & j'ai vu le mal de tête se dissiper, & revenir, à proportion du nombre & de la longueur des bains de jambes. Il faut, quand le mal est grave, en venir au demi bain, & même au bain entier; mais il ne doit être que tiède, non plus que les bains de pieds; l'eau chaude feroit très nuisible.

3. Les lavemens faits avec une décoction d'herbes émollientes quelconques, produisent aussi un très bon effet.

4. Il faut boire abondamment du lait d'amandes N<sup>o</sup>. 4; de la limonade faite avec le jus de citron & de l'eau, (c'est la meilleure boisson dans ce cas,) ou de l'eau & du vinaigre, qui supplée très bien à la limonade; &, ce qui est encore plus efficace, du petit lait très clair, avec un peu de vinaigre. Toutes ces boissons peuvent être bûes fraîches. L'on applique sur le front, sur les temples, sur toute la tête même, des linges trempés dans l'eau fraîche & un peu de vinaigre rosat; ce qui peut



peut tenir lieu de tous les autres remèdes employés dans ce cas ; ceux qu'on vante le plus , sont les jus de pourpier , de laitue , d'artichaud sauvage , & de verveine. La boisson N<sup>o</sup>. 32. est utile , bue à jeun tous les jours.

§. 161. Les bains froids ont quelquefois guéri des cas presque desespérés.

Un homme de vingt ans , ayant été fort long-tems exposé à un soleil brulant , rêvoit violemment sans fièvre , & étoit véritablement maniaque. Après plusieurs saignées , on le jeta dans un bain froid , qu'on réitera souvent , & en même tems on lui jettoit de l'eau froide sur la tête. Ces secours le guérèrent peu à peu.

Un officier , qui avoit couru la poste pendant plusieurs jours de suite par les grandes chaleurs , eut , en descendant de cheval , un évanouissement , qui résista à tous les remèdes ordinaires. On le sauva en le faisant plonger dans un bain d'eau glacée. L'on ne doit jamais employer le bain froid dans ces cas , qu'après les saignées.

§. 162. Il est certain , que si l'on est tranquille , on recevra plus aisément un coup de soleil qu'en se donnant du mouve-



mouvement , & l'usage des chapeaux blancs , ou de quelques feuilles de papier sous un chapeau noir , contribue sensiblement à prévenir les mauvais effets d'un soleil mediocre , mais il est inutile contre un très fort.

La constitution naturelle , ou la constitution changée par l'habitude , mettent une très grande difference entre les effets du soleil sur différentes personnes. L'on s'accoutume à ses impressions , comme à celles de tous les autres corps qui agissent continuellement sur nous , & l'on parvient à être exposé impunement à son ardeur , comme l'on parvient à soutenir , sans en être incommodé , la rigueur des plus grands froids. L'homme est fait pour supporter beaucoup plus de choses qu'il ne le fait ; il ne connoît presque jamais ses forces , chez les nations civilisées , parce que l'éducation qu'il y reçoit tend toute à les détruire , & réussit toujours dans ce projet. Si l'on veut voir l'homme physique tout entier , c'est chez les nations sauvages qu'il faut le chercher , c'est là seulement où l'on voit ce que nous pourrions être : nous ne pouvons à coup sûr que gagner à adopter leur éducation corporelle , &  
il



il n'est pas trop démontré, que nous perdissions en faisant le même troc pour l'éducation morale.

## CHAPITRE XI.

### *Du Rhumatisme.*

§. 163. **L**E rhumatisme est, ou avec fièvre, ou sans fièvre. Le premier est une maladie de la même espèce que celles dont j'ai parlé; une inflammation, qui est annoncée par une fièvre violente, avec frisson, chaleur, poulx dur, mal de tête. L'on sent même quelquefois un froid extraordinaire, avec un malaise général, plusieurs jours avant que la fièvre se déclare. Le second jour, le troisième, quelquefois même le premier, le malade est saisi, par une douleur violente, dans quelque partie du corps, surtout aux articulations, qui en empêche absolument le mouvement, & qui est bientôt accompagnée de chaleur, de rougeur, & de gonflement dans la partie. Le genou est souvent la première



miere partie attaquée ; quelquefois tous deux le font ensemble. Il arrive souvent que la fièvre diminue, quand la douleur est fixée ; d'autres fois elle persiste plusieurs jours, & redouble tous les soirs. La douleur diminue au bout de quelques jours dans une partie, & en attaque une autre. Du genou elle va au pied, à la hanche, aux reins, aux épaules, au coude, au poignet, à la nuque, & souvent dans les parties moyennes. Quelquefois une partie se degage tout à fait, quand l'autre est attaquée ; d'autres fois, plusieurs, & même, comme je l'ai vu, toutes les articulations sont attaquées en même tems, & alors l'état du malade est affreux ; il n'est capable d'aucun mouvement, & il craint le secours de tous ceux qui voudroient l'aider, parce qu'on ne peut pas le toucher sans le faire souffrir. Il ne peut pas soutenir le poids des couvertures, qu'on est obligé d'appuyer sur des arceaux ; & le mouvement qu'on imprime au plancher, en marchant dans la chambre, redouble ses douleurs. Les endroits où elles sont ordinairement les plus cruelles, & les plus opiniâtres sont



sont les reins, les hanches, & la nuque.

§. 164. Le mal se jette aussi souvent sur la peau de la tête & les douleurs sont excessives. Je l'ai vû attaquer les paupieres & les dents avec une violence qu'on ne peut pas décrire. Tant que le mal est extérieur, quelque douloureux qu'il soit, si le malade est bien conduit, il n'y a pas un grand danger; mais si, par quelque accident, par quelque faute, ou par quelque cause cachée, le mal se jette sur quelque partie intérieure, il est extrêmement dangereux. S'il attaque le cerveau, il occasionne un delire phrenetique; en se jettant sur le poulmon, il suffoque; & s'il attaque l'estomac ou les entrailles, il produit des douleurs inouïes, occasionnées par l'inflammation de ces parties, qui, si elle est forte, tue promptement. Je vis il y a deux ans un homme robuste, qui, quand on m'appella, avoit déjà la gangrene dans les boyaux, dont le mal avoit commencé par un rhumatisme aux bras & à un genou, qu'on avoit voulu dissiper en le faisant fûer avec des choses chaudes; il avoit effectivement beaucoup fûé, mais l'humeur inflammatoire se jetta sur les intestins,



testins, l'inflammation degenera en gangrene, après trente - six heures de douleurs les plus aiguës, & il mourut deux heures après que je l'eû vû.

§. 165. Souvent le mal est moins violent, la fièvre est peu forte, elle cesse entierement dès - que les douleurs commencent, & les douleurs n'attaquent qu'une ou deux parties.

§. 166. Si le mal reste longtems fixé sur une articulation, le mouvement en reste gêné pour toute la vie. J'ai vû une personne à qui un rhumatisme à la nuque a laissé un torticolis qu'elle garde depuis vingt - ans; & un pauvre jeune homme, dans un chalet du *Jurat*, qui avoit perdu le mouvement d'une hanche & des deux genoux; il ne pouvoit être ni debout ni assis, & il n'avoit que peu d'attitudes possibles dans le lit.

§. 167. La cause la plus ordinaire du rhumatisme, c'est la transpiration arrêtée, & un épaisissement inflammatoire du sang; c'est cette dernière cause qu'il faut d'abord combattre, parceque tant qu'elle subsiste on travailleroit inutilement à retablir la transpiration, qui se retablit d'elle même quand l'in-



Inflammation est guérie ; ainsi il faut traiter cette maladie , comme les autres maladies inflammatoires dont j'ai déjà parlé.

§. 168. Dès que le mal est déclaré l'on donne un lavement N°. 5. & une heure après on fait une saignée de douze onces au bras. L'on se met au régime , & l'on boit abondamment de la tisane N°. 2. & du lait d'amandes N°. 4. Dans les campagnes, où les laits d'amandes sont trop coûteux pour le peuple , on peut leur donner du petit lait extrêmement clair , adouci avec un peu de miel. J'ai vû un rhumatisme très grave , guéri après deux saignées , sans aucun autre remède , ni aliment , pendant treize jours. Le petit lait peut aussi servir avec succès pour les lavemens.

§. 169. Si le mal ne diminue pas considérablement après la première saignée , il faut la reiterer au bout de quelques heures. J'en ai fait faire quatre dans les deux premiers jours , & quelques jours après une cinquième. Mais ordinairement , la dureté du poulx diminue , après la seconde , & lors même que les douleurs continuent également for-



fortes , le malade est cependant moins inquiet. Il faut réitérer tous les jours le lavement , même deux fois , si chaque lavement n'évacue que peu , & si le malade souffre de grands maux de tête. Dans les cas excessivement douloureux , le malade ne peut pas se mettre dans l'attitude nécessaire pour les recevoir ; alors il faut rendre les boisons aussi relachantes qu'il est possible , & lui donner soir & matin une prise de crème de tartre N<sup>o</sup>. 24. Ce remède , joint au petit lait , & pris pendant longtems , a guéri deux personnes , à qui je l'avois conseillé , de douleurs de rhumatisme , qui , depuis plusieurs années , revenoient très fréquemment , avec un peu de fièvre.

Les pommes & les prunaux cuits , les fruits d'été bien mûrs , sont les meilleurs alimens.

L'on épargne beaucoup de douleurs aux malades , en tenant toujours un essuye-main sous leur dos , & un autre sous leurs cuisses , qui servent à les remuer. Quand ils ont les mains libres , un troisieme essuye-main , pendant d'une corde , qui traverse le haut



du lit, leur est extrêmement utile pour s'aider eux mêmes.

§. 170. Quand il n'y a plus de fièvre, & que le poulx n'a plus de dureté, je purge avec succès, avec la potion N<sup>o</sup>. 23 ; & si elle procure au malade cinq ou six selles, il se trouve ordinairement très foulagé ; on la réitere avec succès le surlendemain, & quelques jours après.

§. 171. Quand les douleurs sont excessives, elles ne souffrent aucune application, mais on peut employer les bains de vapeurs, qui moyenant qu'on les fasse souvent & long-tems, soulagent très efficacement.

Ces bains de vapeurs consistent uniquement à porter la vapeur de l'eau bouillante sur les parties malades, ce qui est toujours assez aisé, au moyen de plusieurs artifices très simples, dont les circonstances déterminent le choix ?

Quand il est possible, il faut employer continuellement quelqu'une des applications emollientes N<sup>o</sup>. 9. Un demi bain, ou un bain entier tiède, dans lequel le malade reste une heure, après les saignées suffisantes, & plusieurs lavemens, soulage infiniment. J'ai vû un  
ma-



malade y entrer avec les douleurs les plus aiguës des reins, des hanches, & d'un genou ; il souffrit encore cruellement dans le bain, & en le quittant ; mais, une heure après être rentré au lit, il fut pendant trente - fix heures, plus qu'on ne peut le croire, & fut guéri. Le bain ne doit jamais précéder les saignées, ou au moins quelque autre évacuation ; il augmenteroit le mal.

§. 172. Les douleurs redoublent ordinairement pendant la nuit, & l'on donne des remèdes pour faire dormir ; mais fort mal à propos, puisqu'ils augmentent très réellement la cause du mal, & détruisent l'effet des autres remèdes ; souvent même, bien loin de calmer les douleurs, ils les augmentent. Ils conviennent si peu, que le sommeil même, qui vient naturellement, dans les commencemens de cette maladie, est à charge aux malades. Ils ont, au moment où ils s'endorment, de violens ressautemens, qui les éveillent douloureusement ; ou, s'ils dorment quelques momens, les douleurs sont plus fortes au réveil.

§. 173. Le rhumatisme se termine, ou par les selles, ou par des urines



troubles, épaisses & qui déposent abondamment un sediment jaunatre, ou par des sueurs; & il est rare que cette derniere évacuation, n'ait pas lieu sur la fin de la maladie. On l'aide en buvant du sureau. Mais dans les commencemens, les sueurs sont pernicieuses.

§. 174. Il arrive aussi, mais plus rarement, que les rhumatismes se terminent, par le dépôt d'une matiere acre sur les jambes, où elle forme d'abord des vésicles, qui s'ouvrent & degenerent en ulceres, qu'il ne faut pas fermer trop tôt; si on le fait, les douleurs reviennent promptement. Ils se sechent naturellement, par une diette très sobre & quelques purgatifs doux.

§. 175. D'autres fois il se forme un abcès dans la partie malade, ou dans le voisinage. J'ai vû un vigneron chez qui, après de violens maux de reins, il se forma un abcès au haut de la cuisse, qu'il négligea longtems; quand je le vis il étoit monstrueux. Je le fis ouvrir; il en sortit tout à la fois plus de trois pots de pus; mais le malade, épuisé, mourut au bout de quelque tems,

Une autre crise du rhumatisme, c'est une espece de galle, qui survient dans le



le voisinage des parties souffrantes. Dès que l'éruption est faite, les douleurs se dissipent; mais les boutons durent quelques fois plusieurs semaines.

§. 176. Je n'ai jamais vû que les douleurs durassent, avec quelque violence, plus de quatorze jours, dans cette espece de rhumatisme; mais il reste dans les parties, de la foiblesse, de l'engourdissement, de l'enflure; & il faut plusieurs semaines, quelques fois des mois, surtout si la maladie a attaqué en Automne, avant que le malade reprenne toutes ses forces. J'en ai vû, qui, après un rhumatisme très douloureux, conservoient un sentiment de lassitude très incommode, qui ne cessa qu'après une éruption abondante, sur toute la peau, de petites vessies pleines d'eau, dont plusieurs s'ouvrirent; quelques unes se secherent, sans s'ouvrir.

§. 177. L'on peut hâter le retour des forces, dans les parties affoiblies, par des frictions, qu'on fait, soir & matin, avec un morceau de flanelle, ou de quelqu'autre étoffe de laine; en prenant de l'exercice, & en se conformant exactement aux conseils donnés à l'article de la convalescence.



On prévient cette maladie par les moyens que j'ai indiqué en parlant des pleuresies & des esquinancies.

§. 178. Quelquefois le rhumatisme avec fièvre, attaque des personnes qui ne sont pas aussi sanguines, ou dont le sang n'est pas aussi disposé à l'inflammation, dont les chairs sont plus molles, & qui ont, dans les humeurs, plus d'acreté, que d'épaississement. La saignée est moins nécessaire pour eux, quoique la fièvre soit très forte; mais il faut plus de purgatifs, & après qu'ils sont évacués, des vesicatoires, qui soulagent souvent dès-qu'ils commencent à agir; mais qu'il ne faut jamais employer quand la maladie est accompagnée d'un poulx dur. La poudre N°. 25. réussit aussi très bien dans ce cas.

§. 179. Il y a une autre espèce de rhumatisme, qu'on appelle chronique. Il a quelques caractères qui le distinguent. 1. Il est ordinairement sans fièvre. 2. Il dure très long-tems. 3. Il n'attaque pas ordinairement autant de parties à la fois que l'autre. 4. Souvent l'on n'apperçoit aucun changement dans la partie malade, qui n'est  
ni



ni plus chaude , ni plus rouge , ni plus enfle ; quelquefois , cependant , l'un ou l'autre de ces accidens a lieu. 5. Le premier rhumatisme attaque des personnes fortes , robustes , vigoureuses , cette espece attaque plutôt les personnes d'un certain âge , ou les personnes languissantes.

§. 180. La douleur du rhumatisme chronique abandonnée à elle même , ou mal conduite , dure quelquefois plusieurs mois , & même des années. Elle est surtout extrêmement opiniatre , quand elle se jette à la tête , aux reins , ( les payfans , dans ce cas , l'appellent *Ma-clet* ) , ou à la hanche , & le long de la cuisse , c'est ce qu'on appelle *Sciati-que*. Il n'y a point de parties que cette douleur n'attaque ; quelquefois elle se fixe sur une très petite partie , comme dans un coin de la tête , à l'angle de la machoire , sur l'extrémité d'un doigt , à un genou , sur une côte , sur un sein , où elle occasionne assez frequemment des douleurs , qui font craindre à la malade un cancer. Elle se jette aussi sur les parties interieures. Sur le poulmon , elle occasionne des toux très opiniatres , qui enfin degenerent en



maux de poitrine très graves ; sur l'estomac & les boyaux, des douleurs de coliques horribles ; sur la vessie, des maux si semblables à ceux que produit la pierre, que des gens qui ne manquoient ni de connoissances, ni d'expérience, y ont été trompé plus d'une fois.

§. 181. Le traitement est un peu différent du précédent. Cependant. 1°. Si la douleur est très violente, & que le malade soit robuste, une saignée, dès le commencement, fait un très bon effet. 2°. On délaye les humeurs, & l'on en diminue l'acreté, en faisant boire, abondamment, une tisane très forte de racine de bardane N°. 26. 3°. On purge, après avoir employé pendant quatre ou cinq jours les delayans, & pour cela on se sert avec succès de la poudre N°. 21. C'est dans cette espèce qu'on a employé quelquefois utilement, un remède qui a aquis quelque réputation, surtout dans les campagnes ; on le tire de Geneve, je ne sais pourquoi, sous le nom d'opiate pour le rhumatisme ; ce n'est autre chose que *l'électuaire caryocostin*, tel qu'on le trouve chez les Apoticaire. Mais j'a-

ver-



vertis , qu'il a fait du mal , quand on s'en est servi dans la premiere espece ; & même dans celle-ci , quand on l'a employé pour des personnes foibles , maigres , échaufées , & sans avoir fait preceder les delayans ; ou quand on l'a employé trop long-tems. Il laisse dans une foiblesse , dont on ne peut pas se délivrer. Il est composé d'aromatés très chauds , & de purgatifs acres.

§. 182. Quand on a essayé les remèdes généraux , si le mal subsiste , il faut faire usage , pendant long-tems , des remèdes propres à retablir la transpiration. Les pilules N°. 18 , & une forte infusion de sureau ont souvent réussi ; & quand on a longtems delayé , qu'il n'y a point de fièvre , que l'estomac fonctionne bien , que le malade n'est point resserré , qu'il n'est pas d'un temperament sec , que la partie malade n'est pas enflammée , l'on peut donner hardiment la poudre N°. 25 , le soir en se couchant , avec une tasse ou deux de thé de chardon benit , & la grosseur d'une noisette de theriaque ; ce remède jette dans des sueurs abondantes , qui emportent souvent le mal. On peut le rendre plus efficace ,



en envelopant toute la partie dans une flanelle trempée dans la décoction N°. 27.

§. 183. De toutes les douleurs, la sciatique est une des plus opiniâtres. J'ai vu les plus grands effets de l'application de sept ou huit ventouses sur la partie souffrante, & j'ai guéri, par ce seul secours, en peu d'heures, des sciatiques qui avoient résisté à plusieurs années de remèdes. Les vésicatoires, ou les emplâtres quelconques, qui occasionnent une suppuration dans cette partie, contribuent aussi souvent à la guérison; mais moins efficacement que les ventouses. Il faut les réitérer plusieurs fois. Une toile ou un taffetas cirés verts, appliqués sur la partie malade, la font transpirer abondamment, & évacuent par là l'humeur acre qui occasionnoit la douleur. Quelques fois même, l'une & l'autre de ces applications, mais surtout le taffetas, qui s'applique plus exactement, & dont le cirage est différent, font lever des vésicules comme les vésicatoires. Un emplâtre de chaux vive & de miel, pétris ensemble, a guéri des sciatiques opiniâtres. L'huile d'œuf a réussi dans les mêmes cas. L'on fait avec succès un se-

ton



ton au bas de la cuisse. Enfin, des douleurs qui n'avoient cédé à aucun de ces remèdes, ont été guéries par une brûlure artificielle, faite sur l'endroit où l'on ressent la douleur la plus vive, à moins que quelque raison particulière, tirée de la connoissance anatomique des parties, ne determine le Chirurgien à ne pas l'hazarder. Il ne faut point la faire sur la tête avec un fer chaud.

§. 184. Les bains chauds de Bourbonne, de Plombières, d'Aix, & plusieurs autres, sont souvent d'une très grande efficace. Je suis pourtant persuadé, qu'il n'y a point de douleur de rhumatisme, qu'on ne puisse guérir sans leur secours. Le peuple leur substitue le bain de marc, qui guérit quelques personnes, en les faisant beaucoup fûer. Les bains froids sont le meilleur remède pour en préserver; mais on ne peut pas toujours les prendre. Plusieurs circonstances en rendent l'usage absolument impossible pour quelques personnes. Celles qui sont sujettes à cette espece de rhumatisme, feront très bien de se frotter, tous les matins, tout le corps, s'ils peuvent, mais



mais surtout les parties souffrantes , avec une flanelle. Ce secours entretient la transpiration mieux qu'aucun autre ; quelquefois même il l'augmente trop. Il est aussi très utile d'avoir toute la peau couverte , pendant l'hiver , immédiatement avec de la laine.

Après un rhumatisme violent , on doit éviter , pendant longtems , l'air froid & humide , qui occasionneroit une rechûte.

§. 185. L'on employe souvent , pour le rhumatisme , des remedes très nuisibles , & qui font tous les jours de très grands maux ; tels sont les remedes spiritueux , l'eau de vie , l'eau d'arquebuse. Ou ils rendent la douleur plus opiniâtre & plus fixe en durcissant la peau , ou ils obligent l'humeur à se jeter sur quelque'autre partie ; & l'on a des exemples de gens morts promptement , pour avoir appliqué de l'esprit de vin sur des douleurs de rhumatisme. D'autres fois l'humeur n'ayant point d'issue par la peau , se jette sur l'os & l'altère. Il est arrivé ici un fait singulier , dont on pourroit profiter ; une femme frottoit le soir son mari , qui avoit un rhumatisme

me



me très douloureux au bras, avec de l'esprit de vin; un heureux accident détruisit le mal qu'elle lui auroit fait; en approchant la chandelle, le feu prit à l'esprit de vin, la partie malade fut brulée, on la panfa, & les douleurs de rhumatisme finirent entierement par cette suppuration.

Les onguents acres & gras produisent aussi de très mauvais effets, & sont également dangereux. L'on a vû des caries, après l'usage d'un remède connu sous le nom de *beaume de soufre therebentiné*. En 1750. je fus consulté, trois jours avant sa mort, pour une femme, qui souffroit depuis long-tems des douleurs aiguës; on lui avoit fait differens remèdes, & entr'autres elle avoit pris beaucoup d'une tisanne, dans laquelle entroit l'antimoine avec quelques purgatifs, & on l'avoit frottée avec un beaume gras & spiritueux. La fièvre, les douleurs, le dessèchement avoient augmenté; les os des cuisses & des bras s'étoient cariés, & dans les mouvemens nécessaires pour la se-courir, elle s'étoit cassée, sans sortir de son lit, les deux cuisses & un bras. Un exemple aussi effrayant doit faire sen-



sentir le danger des remèdes administrés inconsidérément , même dans les maux qui paroissent les moins graves par eux mêmes. Je dois encore avertir , qu'il y a des douleurs de rhumatisme , qui ne veulent aucune application , & que presque tous les remèdes irritent ; l'on doit alors , se contenter de garantir la partie des impressions de l'air , par une flanelle , ou quelques peaux d'animaux avec le poil.

Il vaut aussi mieux , quelquefois , laisser une douleur médiocre , & opiniâtre , surtout chez les vieillards , ou les gens foibles , que d'employer trop de remèdes , ou des remèdes violens qui leur feroient plus de mal , que la douleur.

§. 186. „ Si la durée de la douleur , fixée dans le même endroit , occasionne un commencement de roideur à l'article qui en est affecté , il faut deux fois le jour exposer la partie à la vapeur d'eau chaude ; la bien essuyer après , avec des linges chauffés ; la frotter légèrement , & l'enduire ensuite d'onguent d'althea. ” La douche , jointe à cette vapeur , augmente beaucoup son efficace. J'ai fait faire ,



faire , pour un cas de cette espece , une machine de fer blanc , très simple , & qui réunit la vapeur & la douche.

§. 187. Les enfans sont sujets à des douleurs , si violentes & si générales , qu'on ne peut les toucher , dans aucun endroit , sans leur faire jeter des cris violens. Il ne faut pas s'y méprendre , ni traiter ce mal comme rhumatisme , il dépend quelquefois des vers , & se dissipe quand ils en ont rendus.

## CHAPITRE XII.

### *De la Rage.*

§. 188. **L**Es hommes peuvent devenir enragés sans aucune morsure , mais ce cas est extrêmement rare. La rage est proprement une maladie du genre canin , c'est-à-dire chiens , loups , & renards ; ce n'est presque que chez eux qu'elle se produit naturellement. Quand elle s'est déclarée chez un , il en mord d'autres , plusieurs deviennent enragés ; les autres animaux , & les hommes eux-mêmes sont mordus ,



pus, & cette morsure produit, quelquefois la rage; car il ne faut point croire que cela arrive toujours.

§. 189. Si un chien, qui étoit gay auparavant, devient en même tems triste & hargneux, s'il a du dégoût, quelque chose d'extraordinaire dans les yeux, une inquietude qui se manifeste par ses démarches, on doit craindre qu'il ne devienne enragé; & l'on doit, dès cet instant, l'attacher, afin de pouvoir le tuer, dès que le mal fera tout à fait déclaré. Il feroit même plus prudent de le tuer d'abord.

Bientôt les symptomes augmentent. Son aversion pour les alimens, surtout liquides, devient plus forte, il ne connoit plus son maître, sa voix change, il ne veut plus qu'on l'aborde, & mord ceux qui veulent le faire; il s'éloigne de sa demeure, marchant la tête & la queue baissées, la langue à demi pendante, & chargée d'écume, (ce qui arrive au reste assez ordinairement à tous les chiens.) Les autres le sentent, souvent d'assez loin, & le fuient avec un air d'effroi, qui est une marque bien sûre de sa rage. Quelquefois il se contente de mordre ce qui se trouve  
près



près de lui ; d'autres fois , plus furieux , il se jette à droit & à gauche sur tous les hommes , & les animaux qu'il aperçoit ; il fuit avec horreur toutes les eaux qu'il rencontre , enfin il tombe par épuisement ; quelquefois il se relève , se traine encore quelques instans , & perit ordinairement le troisieme , ou , au plus tard , le quatrieme jour de son évafion , souvent plus tôt.

§. 190. Quand quelqu'un a été mordu , la playe se referme ordinairement auffi aifement que fi elle n'étoit point venimeufe ; mais , au bout de quelques tems , plus ou moins , depuis trois femaines , jufques à trois mois , le plus fouverit fix femaines , on commence à fentir , dans l'endroit où étoit la playe , une douleur fourde ; la cicatrice fe gonfle , rougit , fe r'ouvre , & laiffe couler une humeur acre , puante , rougeâtre. Dans le même tems le malade fent de la triftelfe , de la nonchalance , un engourdiffement général , un froid prefque continuel , de la peine à respirer , une angoiffe qui ne le quitte point , des douleurs dans les boyaux ; le poulx eft foible & irregulier ; le fommeil agité , inquiet , troublé par des rêves ,



ves , des sursauts , des frayeurs ; les felles sont souvent dérangées ; il survient , d'un moment à l'autre , des petites sueurs froides ; l'on éprouve quelquefois une legere douleur dans la gorge. C'est là le premier degré de la rage , ce que quelques Medecins appellent *rage mûe*.

§. 191. Le second degré , la rage confirmée , ou *rage blanche* , est accompagné des symptomes suivans. Le malade est pressé par une soif ardente , & il souffre en buvant ; bientôt il haït la boisson , particulièrement l'eau , & quelques heures après , il l'abhorre ; & cette horreur est si forte , que l'approche de l'eau près de ses levres , sa vuë , son nom même , ou celui de toute autre boisson , la vuë des choses , qui , par leur transparence , ont quelque rapport , avec l'eau , comme la lumiere , lui occasionnent une angoisse extrême , & quelquefois des convulsions. Ils avalent cependant , mais violemment , un peu de viande ou de pain , quelquefois de la soupe ; plusieurs même , les boisons , qu'on leur offre comme remede , moyenant que ce ne soit pas de l'eau , ou qu'en même tems on ne leur parle pas



pas d'eau. L'urine s'épaissit & s'enflamme , quelquefois elle se supprime. La voix devient rauque , ou ils la perdent presque entièrement ; mais ce qu'on dit de leurs aboyemens , semblables à ceux des chiens , sont des contes ridicules , superstitieux , & dénués de tout fondement ; aussi bien que plusieurs autres fables , dont on a chargé l'histoire de cette maladie. L'aboyement des chiens leur fait peine. Ils ont des momens de délire , mêlés quelquefois de fureur. C'est dans ces momens qu'ils crachent autour d'eux , qu'ils cherchent même à mordre , & qu'ils ont mordu quelquefois. Le regard est fixe & un peu furieux ; le visage souvent rouge. Ordinairement ces infortunés sentent venir l'accès , & conjurent les assistans d'être sur leur garde. Plusieurs n'ont jamais cette envie de mordre. Les angoisses & les douleurs qu'ils ressentent sont inexprimables ; ils desirerent ardemment la mort , & quelques uns se sont tués eux-mêmes , quand ils en ont eu les moyens.

§. 192. C'est à la salive , & à la salive seule , que le venin s'allie. Voilà ce qui fait , 1. que si les playes sont faites  
faites



faites au travers des habits , elles sont moins dangereuses , que celles qui ont atteint immédiatement la peau. 2. Que les animaux , qui ont beaucoup de laine , ou de poils épais , sont souvent préservés de l'impression du venin , parce que , dans ces deux cas , les habits , le poil , la laine ont effuyés les dents. 3. Les playes que fait un animal , d'abord après en avoir déjà mordu beaucoup d'autres , sont moins dangereuses que les premières , parceque la salive est épuisée. 4. S'il mord le visage , ou le col , le danger est plus grand , & le mal se développe plus promptement ; parce que la salive est plutôt infectée. Dans des cas de cette espece , on a vû la rage se déclarer le troisieme jour. 5. Plus la rage est avancée , plus les morsures sont dangereuses. L'on comprend , parce que je viens de dire , pourquoi de plusieurs personnes , qui ont été mordues par la même personne , les unes tombent dans la rage & non pas les autres.

§. 193. L'on vante une foule de remedes pour la rage ; & , surtout dans ce país , la racine d'églantier ou rosier sauvage , cueillie dans certains tems ,  
sous



sous des aspects de la lune favorables , & sechee avec plusieurs précautions. Ailleurs c'est la poudre de *Paulmier* , celle de coquilles d'œuf calcinées , celle d'hepatique terrestre mêlée avec un tiers de poivre , remede longtems vanté en Angleterre ; celle d'ecailles d'huitre , celle de verveine ; le bain de mer , la clef de S. Hubert , &c. La mort d'une foule d'enragés , qui les avoient presque tous pris , & la certitude qu'ils n'ont jamais guéri qui que ce soit , quand la rage étoit manifestée , en ont démontré l'inutilité à toute l'Europe. Il est certain , qu'avant l'an 1730 , il n'étoit rechapé aucun malade , de ceux chez qui la maladie avoit commencé à se déclarer , & que tous les remedes leur étoient inutiles. Quand on leur donnoit les remedes avant le mal , les uns enrageoient , les autres n'enrageoient pas ; il en étoit de même de ceux qui ne prenoient point de remedes ; ainsi les remedes ne servoient à rien. Depuis cette époque , on a eu le bonheur d'en découvrir un sûr , qui est le Mercure , & quelques autres.

§. 194. Il faut détruire le venin , & le Mercure produit cet effet , il en est



est le contrepoison. Le venin occasionne une irritation générale des nerfs ; on la calme par des antispasmodiques : ainsi le Mercure, & les antispasmodiques, font tout ce qu'il y a à faire dans cette maladie. L'on a actuellement plusieurs exemples de gens véritablement enragés, guéris par ces heureux secours ; & ceux qui ont le malheur d'être mordus, doivent être persuadés, qu'en prenant les précautions nécessaires, ils sont entièrement à l'abri de la maladie. Ceux même chez qui elle s'est déjà manifestée, doivent employer ces mêmes remèdes, avec une entière confiance, fondée sur le grand nombre de guérisons opérées par leurs secours. Il y a eu cependant des cas dans lesquels ils ont été inutiles ; mais qu'elle est la maladie qui n'ait pas ses cas incurables ?

§. 195. D'abord après la morsure, si elle est dans les chairs, & si on peut le faire sans danger, il faut couper tout ce qui a été touché ; anciennement on le brûloit avec un fer rouge, car les scarifications sont assez inutiles, & cette méthode seroit peut-être la plus efficace ; mais elle demande une fermeté qu'on ne trou-



trouve pas chez tous les malades. L'on doit laver longtems la playe avec de l'eau tiede legerement salée ; ensuite on en frotte les bords , & les environs à deux pouces de distance , avec un demi quart d'once de l'onguent N°. 28 , & on la panse deux fois par jour avec un onguent fort doux , comme N°. 29 , pour former une suppuration ; mais l'on ne se sert de l'onguent N°. 28. qu'une fois par jour.

Par rapport au regime , il faut diminuer la quantité des alimens , & surtout de la viande , se priver de vin , de liqueurs , d'epiceries , de toutes les choses chaudes ; ne boire qu'une tisane d'orge & de fleurs de tilleul ; se tenir le ventre libre , par des alimens relachants , ou des lavemens ; mettre tous les jours les jambes dans l'eau tiede. L'on peut prendre , de trois en trois jours , une prise du remede N°. 30 , qui est tout à la fois composé de Mercure , qui détruit le venin , & de Musc , qui empeche les spasmes ; mais j'avoue cependant que je compte peu sur le Mercure donné sous cette forme , & les frictions sont bien plus efficaces ; elles suffiront toujours , j'espere , pour prevenir le mal.

§. 196. S'il étoit déjà déclaré , & que



le malade fut robuste , & sanguin ; il faudroit ordonner 1. une très ample saignée , qu'on reitere jusques à deux , trois , quatre fois , si les circonstances paroissent le demander.

2. Un bain tiede , s'il est possible d'y faire entrer le malade ; & le reitere une , & même deux fois par jour.

3. Lui donner tous les jours deux ou même trois lavemens emolliens N°. 5.

4. Frotter la playe r'ouverte & ses environs avec la pomade N°. 28. deux fois par jour.

5. Frotter d'huile tout le membre mordu , & le laisser envelopé d'une flanelle huilée.

6. Prendre , de trois en trois heures, une prise du remede N°. 30. avec quelques tasses d'infusion de tilleul & de sureau.

7. Prendre tous les soirs le remede N°. 31. & même le reïterer le matin , si le malade n'est pas tranquille , & boire par dessus de la même infusion.

8. S'il y a de grands soulevemens de cœur , de l'amertume dans la bouche , on peut donner la poudre N°. 35. qui fait rendre beaucoup de glaires & de bile.

9. Il est fort peu question de nourriture pour le malade ; s'il en desire , on peut



peut lui donner des panades , du bouillon , du pain , des soupes farineuses , du lait.

§. 197. En faisant usage de ces remèdes , on verra tous les symptômes disparoitre peu à peu , & enfin la santé se retablir tout à fait. Mais si le malade reste longtems foible & craintif , on lui donnera une prise de la poudre N<sup>o</sup>. 14 , trois fois par jour.

§. 198. L'on a vû un garçon chez lequel la rage avoit commencé à se manifester , être très-bien guéri , en frottant le voisinage de la playe avec de l'huile d'olive , dans laquelle on avoit dissout du camphre & de l'opium ; en lui faisant faire quelques frictions avec la pomade N<sup>o</sup>. 28. & en lui faisant avaler de *l'eau de Luce* ( c'est une liqueur spiritueuse & antispasmodique ) avec un peu de vin. Ce remède , dont on peut prendre une cuillerée à café de quatre en quatre heures , calma l'agitation , occasionna une sueur abondante , & fit disparoitre tous les symptômes.

§. 199. On guerit les chiens en les trottant avec des doses de pomade , triples , de celles qu'on employe pour les hommes , & en leur don-



nant le bol N<sup>o</sup>. 33 , mais il faut employer ces remèdes dès - qu'ils sont mordus. Quand la rage est déclarée , il y auroit trop de danger à les administrer , & il faut incessamment les tuer. L'on peut tenter cependant , si , en leur jetant le bol , ils l'avaleront.

Dès qu'ils sont mordus il faut les tenir enfermés , & ne les relacher qu'au bout de trois ou quatre mois.

§. 200. L'on a , sur la morsure des chiens , un préjugé dangereux & faux , c'est que , si un chien qui a mordu quelqu'un , sans être enragé , le devient un jour , la personne mordue le deviendra en même tems. Une telle idée est aussi ridicule , que si l'on disoit , que , quand deux personnes ont couché dans le même lit , si l'une prend la gale , ou la petite verole , ou quelque autre maladie contagieuse , au bout de dix ou douze ans , l'autre en fera attaquée en même tems.

De deux choses l'une ; ou le chien qui mord , est dans un commencement de rage ; dans ce cas , elle fera manifeste au bout de quelques jours , & l'on doit dire qu'on a été mordu par un chien enragé ; ou il n'en a absolument aucun



aucun principe ; dans ce second cas , je demande à tout homme sensé , s'il peut la donner ? Personne ne donne ce qu'il n'a pas. Cette idée fausse & baroque fait faire une action dangereuse à ceux qui en sont imbus ; ils se servent du droit , que malheureusement la loi leur accorde , de faire tuer le chien , & par là ils restent dans l'incertitude sur son état , & sur leur sort ; incertitude effrayante , & qui peut avoir des suites facheuses indépendantes de tout venin.

Le parti qu'on doit prendre , c'est de faire enfermer le chien sous ses yeux , afin de s'assurer s'il est enragé , ou s'il ne l'est pas.

§. 201. Il n'est plus nécessaire aujourd'hui de montrer l'horreur , la barbarie , & le crime de cette methode , qui étouffoit , il n'y a pas si longtems , les malades entre des couvertures , ou des matelats ; elle est prohibée dans plusieurs païs , & sans doute elle seroit punie , au moins elle devroit l'être , dans ceux même où elle ne l'est pas encore.

Une autre barbarie , dont il faut espérer aussi qu'on ne verra plus d'exemple , c'est l'abandon de ces misérables ,



fans aucun fecours ; abandon odieux , lors-même qu'on n'avoit pas d'esperance de les fauver , & qui feroit criminel aujourd'hui , qu'on peut leur donner des fecours efficaces. Je le réitere , les malades n'ont très fouvent aucune envie de mordre ; lors-même qu'ils y font portés , ils craignent de le faire , & avertissent qu'on s'éloigne d'eux ; ainsi il n'y a aucun danger à courir , ou lorsqu'il y en a , il est très aisé de le prevenir , par quelques precautions.

---

## CHAPITRE XIII.

### *De la petite verole.*

§. 202. **L**A petite verole est la plus generale de toutes les maladies , puis que de cent personnes il n'y en a que quatre ou cinq qui en soient exemptes ; il est vrai , que si elle attaque tout le monde , elle n'attaque qu'une fois , & que quand on l'a eue on en est a l'abri pour toujours. C'est en même tems une des plus meurtrieres , & si elle est souvent très douce , elle



elle est, d'autres fois, presque aussi ravageante que la peste. Il est démontré, qu'en combinant les ravages des epidémies mauvaises & des benignes, cette maladie tuë la septieme partie de ceux qu'elle attaque.

§. 203. On a ordinairement la petite verole dans l'enfance; il est rare qu'elle n'attaque qu'une personne dans un endroit; le plus souvent elle est epidémique, & saisit une grande partie de ceux qui ne l'ont pas eüe. Elle cesse, ordinairement au bout de quelques semaines, ou de quelques mois, & ne reparoit, dans le même endroit, qu'au bout de quatre, cinq, ou six ans.

§. 204. Le mal s'annonce souvent, trois ou quatre jours avant que la fièvre paroisse, par un léger abbatement, moins de vivacité, moins de gayeté, une grande facilité à s'êner, moins d'appetit, le visage un peu changé, les yeux battus. Cependant, chez les enfans d'un temperament lent & phlegmatique, j'ai vû qu'une legere agitation dans le sang, avant que le frisson eût parû, leur donnoit une vivacité, une gayeté, & un coloris qu'ils n'avoient jamais eu.



Il survient ensuite des alternatives de froid & de chaud , & enfin un frisson bien marqué , qui dure , une , deux , trois , quatre heures , & qui est suivi d'une chaleur très forte , accompagnée de maux de tête , de maux de reins , & de vomissemens , ou au moins d'envies de vomir.

Cet état dure pendant quelques heures , au bout desquelles la fièvre diminue un peu , par une sueur qui est quelquefois très abondante ; alors le malade se trouve mieux , mais il reste cependant accablé , engourdi , très degouté , avec mal de tête & de reins , & un penchant au sommeil ; ce dernier symptôme n'est commun que chez les enfans au dessous de sept ou huit ans.

Cette diminution dans la fièvre n'est pas longue , & au bout de quelques heures , ordinairement sur le soir , elle reparoit avec tous ses accidens , & se termine de la même façon.

Cet état dure trois ou quatre jours ; au bout de ce tems , rarement plus tard , les premiers boutons paroissent parmi la sueur qui termine le redoublement. J'ai ordinairement vu les premiers  
niers



miers au visage, ensuite aux mains, à l'avant-bras, au col, au haut de la poitrine. Dès que cette éruption est commencée, si la maladie doit être benigne, la fièvre finit presque entièrement; l'on continue à transpirer, le nombre des boutons augmente, & il en vient au dos, aux flancs, au ventre, aux cuisses, aux jambes, & aux pieds; quelquefois même il en pousse abondamment sous la plante des pieds, où, en grossissant, ils occasionnent fréquemment de très grandes douleurs, à cause de la dureté de la surpeau dans cette partie.

Souvent le premier, & le second jour de l'éruption, ( je parle toujours de la maladie benigne, ) il y a encore un très léger mouvement de fièvre, sur le soir, vers la fin duquel il sort beaucoup de boutons; mais quand la fièvre finit entièrement après la première éruption, l'on ne doit attendre qu'une petite verole très peu abondante; car si l'éruption est, ou doit être très abondante, la fièvre, comme je l'ai dit, ne cesse pas tout à fait, mais il en reste toujours un peu, & elle redouble tous les soirs.

Les boutons naissans sont une très



petite tache rouge , assez ressemblante à la morsure d'une puce , mais marquée au milieu d'un petit point blanc , élevé , qui grossit peu à peu , & la rougeur s'étend au tour. Ils deviennent plus blancs à mesure qu'ils grossissent . & ordinairement le sixieme jour après leur sortie , ils sont à leur plus haut point de grandeur , & remplis de pus. Il y en a qui sont aussi gros qu'un pois & même plus ; mais ce n'est pas le plus grand nombre. Dès ce moment ils commencent à jaunir , sechent , & tombent en écailles brunes , dix ou onze jours après leur sortie. Comme ils sont venus en differens tems , ils meûrissent , sechent , & tombent inegalement. Le visage est quelquefois net pendant qu'il y a encore des boutons , qui ne sont pas mûrs , aux jambes ; ceux de la plante des pieds durent très long-tems.

§. 205. La peau est necessairement tendue par les boutons , & dès qu'il y en a une certaine quantité , tous les intervalles sont rouges , luisans , & la peau très enflée. Le visage est la premiere partie qui enfle , parceque c'est celle où les boutons sont parvenus



venus le plus tôt à leur grosseur ; & l'enflure est quelquefois si considérable qu'il est monstrueux , aussi bien que le col , & que les yeux sont absolument fermés. Le visage desenfle à mesure que le dessèchement se fait , & alors les mains enflent prodigieusement ; ensuite les jambes , parce que le gonflement est la suite du plus haut degré de la grosseur des boutons , & que ce degré a lieu successivement dans ces différentes parties.

§. 206. Quand on a beaucoup de boutons , la fièvre se relève dans le tems de la suppuration , & cela n'est point étonnant , un seul furoncle ( clou en terme du pays ) donne la fièvre ; comment des centaines , ou des milliers de ces petits abcès , ne la donneroient-ils pas ? Cette fièvre est le période le plus dangereux de la maladie , qui tombe entre le neuvième & le treizième jour ; car plusieurs circonstances varient , de deux ou trois jours , le tems de la maturité. Le malade , à cette époque , a de la chaleur , de la soif , des douleurs , de la peine à trouver une attitude favorable. Si le mal est considérable , il ne dort point ;



il a des reveries , de l'oppression , de l'assoupissement , & , quand il meurt , il meurt suffoqué ou léthargique ; souvent tous les deux à la fois.

Le poulx dans cette fièvre de supuration , est quelquefois d'une vitesse étonnante ; & l'enflûre des poignets , fait qu'il paroît dans quelques sujets , très petit. Le temps du plus grand danger , c'est quand le visage , la tête , le col , sont extrêmement enflés. Dès que ces parties commencent à desenfler , que les croutes du visage commencent à secher , & que la peau se flétrit , le poulx devient un peu moins fréquent , & le danger diminue. Quand il n'y a que très peu de boutons , cette seconde fièvre est si légère , qu'il faut être attentif pour l'appercevoir , & elle n'est pas dangereuse.

§. 207. Outre tous ces symptomes , il y en a quelques autres , qui demandent aussi beaucoup d'attention. L'un , c'est le mal de gorge , dont plusieurs malades sont atteints , dès que la fièvre est un peu forte. Il dure deux ou trois jours , gêne quand on veut avaler , & même , quand la maladie est extrêmement grave , il en empeche absolument.



ment. On l'attribue, ordinairement, aux boutons qui poussent dans la gorge, mais c'est une erreur, & ces boutons sont presque toujours une chimere. Il naît, le plus souvent, avant le tems de l'éruption; si le mal est léger, il finit quand elle est faite; & quand il reparoit, dans le courant de la maladie, il est toujours proportionné au degré de la fièvre; ainsi il ne dépend point des boutons, mais de l'inflammation; & s'il est de durée, il est presque toujours suivi du second symptome, qui est la salivation, c'est-à-dire le crachement d'une grande quantité de salive. Elle a rarement lieu, quand la maladie est très légère, ou le malade très jeune; elle manque rarement quand la maladie est considérable, & que le malade a plus de sept ou huit ans; elle est prodigieuse quand la petite verole est très abondante & le malade adulte. Dans ce dernier cas elle est continuelle, elle ne laisse aucun repos au malade, & souvent, elle l'incommode plus qu'aucun des autres symptomes de la maladie, d'autant plus qu'au bout de quelques jours, les levres, l'intérieur des joues, la langue, le palais sont entièrement



rement écorchés. Quelque incommode que soit cette évacuation elle est très salutaire. Les petits enfans y étant moins sujets, quelques uns, en échange, ont la diarrhée; mais j'ai vû que cette dernière évacuation est beaucoup plus rare chez eux, que la salivation chez les adultes.

§. 203. Les enfans, jusques à l'âge de cinq ou six ans, sont sujets aux convulsions avant la sortie des boutons; elles ne sont point dangereuses, à moins qu'elles ne soient accompagnées d'autres symptomes violens & fâcheux. Celles qui surviennent, ou quand l'éruption déjà faite rentre tout à coup, ou dans le tems de la fièvre de suppuration, sont beaucoup plus à craindre.

Il survient souvent des saignemens de nez, les premiers jours de la maladie, qui sont extrêmement utiles, & qui diminuent ordinairement le mal de tête. Les très petits enfans y sont moins sujets; ils en ont cependant quelquefois, & j'ai vû des assoupissemens considérables, finir d'abord après le saignement.

§. 209. L'on distingue ordinairement la petite verole en deux especes, la



la confluyente & la discrete ; & cette division est dans la nature ; mais comme le traitement de l'une , est le même que celui de l'autre , & qu'il ne faut que proportionner la dose des remèdes au danger , pour ne pas entrer dans des détails trop longs , & trop difficiles à saisir , pour la plupart des lecteurs , aussi bien que tout ce qui regarde les petites veroles malignes , je me bornerai à la description que j'ai donnée , qui contient les symptômes essentiels , communs à l'une & à l'autre espèce. Je me contente d'ajouter que l'on doit s'attendre à une petite verole très abondante , si dès le commencement le malade est attaqué brusquement par plusieurs symptômes violens ; sur-tout si les yeux sont extrêmement vifs , les vomissemens continuels , les maux de reins forts , & s'il a en même tems beaucoup d'angoisse & d'inquiétude , si les enfans ont beaucoup d'assoupissement , si l'éruption se fait dès le troisième jour , quelquefois même dès le second ; car plus l'éruption est prompte dans cette maladie , plus la maladie est dangereuse ; au contraire , plus l'éruption est tardive & mieux c'est



c'est ; à moins que ce retard ne fût causé par une très grande foiblesse , ou par quelque violente douleur intérieure

§. 210. La maladie est quelquefois si légère , que l'éruption se fait presque sans qu'on ait soupçonné que l'enfant étoit malade , & la suite répond au commencement. Les boutons sortent , grossissent , suppurent & mûrissent sans que le malade garde le lit , dorme moins , & ait moins d'appetit.

Il est très commun , dans les campagnes , de voir des enfans , & ce n'est presque que les enfans qui l'ont si légère , passer en plein air tout le tems de leur maladie , courants & mangeants comme en santé. Ceux même qui l'ont eue un peu plus grave , sortent ordinairement dès que l'éruption est entièrement finie , & se livrent sans ménagement à la voracité de leur appetit. Nonobstant ce peu de soin , plusieurs se guerissent parfaitement , mais ce n'est cependant point un exemple qu'on doive suivre , parce qu'un grand nombre éprouve des suites très facheuses ; & l'on m'a amené une foule de ces enfans , sur-tout du *Jurat* , qui , après avoir eu  
de



de ces petites veroles heureuses, mais mal soignées, étoient tombés dans des infirmités de différentes especes, qu'il est très difficile de détruire.

§. 211. C'est encore ici une de ces maladies, dont le mauvais traitement, & sur-tout l'envie de faire fûer, a augmenté le danger pendant longtems, & l'augmente encore parmi le peuple, surtout dans les campagnes. L'on voit que l'éruption se fait pendant que le malade fûe, & qu'il se trouve mieux quand l'éruption est faite; l'on conclut qu'en hâtant cette éruption, l'on contribue au soulagement du malade, & l'on imagine, qu'en augmentant la quantité de la fûeur & des boutons, le sang se depure mieux de tout le venin. Ce sont des erreurs funestes, dont de tristes exemples prouvent tous les jours le danger.

Quand le venin a passé dans le sang, il faut un certain tems pour qu'il produise son effet; alors le sang, étant gâté par le venin qui y est entré, & par celui qui s'est formé, la nature fait effort pour s'en débarrasser, & le jeter à la peau, précisément dans le moment où tout est disposé pour cela.

Or-



Ordinairement cet effort est suffisant, & très souvent même trop violent, très rarement trop foible. L'on voit par là, que quand l'effort est suffisant, il ne faut point l'augmenter par des remèdes chauds, qui le rendroient trop violent & dangereux. Quand il est déjà trop violent, l'augmenter, c'est le rendre mortel. Les cas où il est trop foible sont très rares, sur-tout dans les campagnes & très difficiles à juger; aussi faut il être très réservé sur l'usage des remèdes chauds, qui sont meurtriers dans cette maladie.

Le vin, la theriaque, la confection, l'air chaud, les couvertures pesantes, fauchent annuellement des milliers d'enfants, qui auroient été guéris si on ne leur avoit donné que de l'eau tiède; & toutes les personnes qui s'intéressent à la conservation de ceux qui sont atteints de cette maladie, doivent soigneusement empêcher qu'ils ne fassent aucun usage de ces drogues, qui, lors même qu'elles ne rendent pas la maladie mortelle, la rendent cruelle & accompagnée des suites les plus funestes.

Le préjugé est enraciné, il se détruira difficilement; mais je ne souhaite que



que de faire ouvrir les yeux sur le succès de la méthode chaude, & celui de celle que je vais proposer ; le jugement alors ne restera pas longtems suspendu. Je dois même dire, que j'ai trouvé parmi le peuple de la ville, plus de docilité, à cet égard, surtout dans la dernière épidémie, que je n'orois ôse l'espérer. Non seulement ceux qui me consultoient dès le commencement, observoient avec assez d'exactitude le régime rafraichissant que je leur conseil-lois, mais leurs voisins même l'emplo-yoient, quand leurs enfans étoient at-taqués ; & ayant été souvent appelé après plusieurs jours de maladie, j'ai vu avec plaisir, dans plusieurs maisons, qu'on n'avoit donné aucun remède chaud, & qu'on avoit eu grand soin de rafrai-chir l'air. J'ai lieu d'espérer que cette méthode fera bientôt générale ici ; & ce qui l'accréditera, c'est que cette der-nière épidémie, quoiqu'aussi nombreuse, a été moins meurtrière que les préce-dentes.

§. 212. Dès que la maladie com-mence, ce qu'on soupçonne, si l'on trouve les signes que j'ai décrits plus haut ; si le malade ne la pas eue, & si elle



elle est actuellement dans le lieu, on le met, très exactement, au regime, & on lui donne soir & matin un bain de jambes tiede, c'est le remede le plus propre à diminuer le nombre des boutons à la tête, & à faciliter l'éruption dans le reste du corps. Les lavemens contribuent aussi beaucoup à abbattre le mal de tête, & à diminuer les envies de vomir & les vomissemens qui incommodent beaucoup le malade, mais qu'on cherche très mal à propos à arrêter par la confection ou la thériaque, & dont il est plus dangereux encore, de vouloir emporter la cause avec un émetique ou un purgatif, qui sont des remedes pernicioeux dans les commencemens de cette maladie.

Si la fièvre est legere, les bains de jambes du premier jour, & le premier lavement suffisent; alors on se contente du regime, & l'on peut même au lieu des tisannes N<sup>o</sup>. 1. 2. 4, ne donner à l'enfant que du lait coupé avec les deux tiers, ou la moitié de thé de sureau, ou de tilleul, ou même, s'il n'a point du tout de fièvre, de melisse enfin, s'ils craignent tous ces goûts, avec de l'eau de fontaine. On peut  
join-



joindre à cela quelques pommes cuites, & s'ils ont faim, quelques tranches de pain, mais il ne leur faut ni viande, ni bouillon à la viande, ni œufs, ni vin; parce qu'une observation réitérée, a prouvé que les enfans, qui avoient pris de ces nourritures étoient plus mal & se remettoient plus lentement que les autres. L'on peut aussi, à cette époque, leur donner pour toute boisson du petit lait, dont j'ai vû souvent de très bons effets, ou de la battue (lait de beurre). Quand la maladie n'est pas forte, elle se guérit parfaitement sans aucun autre secours & sans aucun autre remède; mais il faut toujours avoir soin de purger, dès que les boutons du visage sont en partie secs, avec le remède N<sup>o</sup>. 11, & de réitérer la même purgation six jours après. Il ne faut accorder de la viande, qu'après cette dernière purgation; mais après la première on peut donner des legumes ou jardinages, & du pain, assez pour que les convalescents ne souffrent pas de la faim.

§. 213. Quand la fièvre est forte, le poulx dur, le mal de tête & de reins violent, il faut 1<sup>o</sup>. sur le champ faire une saignée au bras, donner, deux  
heu-



heures après , un lavement , & si la fièvre continuë , reïterer la saignée. J'en ai fait faire , jusques à quatre les deux premiers jours , à des gens qui n'avoient pas dix-huit ans ; elle est surtout nécessaire , quand avec un polx dur & plein, il y a assoupissement ou reveries.

2°. L'on donne , tant que la fièvre est trop forte , deux , trois , & même quatre lavemens par jour , & deux bains de jambes.

3°. On sort le malade du lit , & on le tient sur une chaise aussi longtems que l'on peut.

4°. On renouvelle frequemment l'air de la chambre , & s'il est trop chaud , comme cela arrive souvent en été , on employe pour le rafraichir , les moyens décrits (§. 36.).

5°. Le malade ne boit que des tisanes N°. 2. ou 4 ; & si cela ne modere pas suffisamment la fièvre , on lui donne toutes les heures , ou toutes les deux heures , suivant le besoin , une cuillerée de la potion N°. 10. Après l'éruption , la fièvre étant moins forte , on diminuë la quantité des secours , & même , si elle cessoit entierement , on se conduiroit de la maniere indiquée dans le §. 212.

§. 214.



§. 214. Quand , après quelques jours de calme , la suppuration renouvelle la fièvre , l'on doit 1°. & surtout , avoir soin d'entretenir le ventre très libre ; pour cela on doit , *a.* mettre dans les lavemens une once de catholicon , ou simplement les faire de petit lait , avec du miel , de l'huile & du sel ; *b.* donner trois fois par jour dans la matinée , à deux heures de distance l'un de l'autre , trois verres de la tisane N°. 32 ; *c.* purger de deux jours l'un avec la potion N°. 32 ; mais ce jour là on ne prendra pas celle N°. 32. 2°. Il faut , si le mal est violent , donner , même à double dose , le remède N°. 10.

3°. L'on doit fortir le malade du lit , & le tenir levé , dans une chambre bien aérée , jour & nuit , jusques à ce que la fièvre ait baissé. Plusieurs personnes s'étonneront de ce conseil ; cependant c'est celui qui m'a paru souvent le plus efficace , & sans lequel les autres sont inutiles. Comment dormira le malade ; dira - t - on ? Il n'est pas nécessaire qu'il dorme à cette époque , au contraire , le sommeil lui nuirait ; d'ailleurs il ne peut pas dormir ; la salivation qui est continuelle l'en empêche ;



pêche, & il est très important de l'entretenir ; on la facilite en injectant souvent dans la gorge de l'eau miellée. Il est aussi très utile d'en injecter dans les narines, & de les nettoyer souvent des croûtes qui s'y amassent. Ces attentions diminuent, non seulement le mal - aise du malade, mais elles contribuent même très efficacement à la guérison.

4°. Si le visage & le col sont fort enflés, on met des cataplasmes émolliens à la plante des pieds ; & si cela ne suffit pas, l'on y applique des sinapismes ; ce sont des emplâtres faits avec du levain, de la moutarde, & du vinaigre. Ils y occasionnent quelquefois des douleurs excessives & brulantes, mais à mesure que ces douleurs augmentent, la tête & le col se dégagent, d'une façon marquée.

§. 215. Les paupieres s'enflent, quand la maladie est grave, au point de couvrir les yeux, qui restent fermés pendant plusieurs jours. Il ne faut rien faire que de les arroser souvent avec un peu de lait & d'eau tiède. Ces précautions qu'on prend de les frotter avec du safran, un ducat, de l'eau rose, sont



sont aussi inutiles que pueriles. Ce qui contribue le plus à prévenir la rongeur des yeux , après la maladie , & en général toutes les autres suites , c'est de se contenter , pendant longtems , de très peu d'alimens , & surtout de ne prendre ni viande ni vin. Dans les petites veroles mauvaises , & chez les petits enfans , les yeux se ferment dès le commencement de l'éruption.

§. 216. Un secours extrêmement efficace , & qui n'avoit été employé , pendant longtems , que comme un moyen de conserver le visage , mais qui a les plus grandes influences sur la conservation de la vie , c'est d'ouvrir les boutons , non seulement au visage , mais par tout le corps. En les ouvrant , premierement , on prévient le séjour du pus , & par là on empêche qu'il ne ronge , & ne laisse des cicatrices , des creux profonds , ou d'autres défigurations de cette espece. En second lieu , en donnant ainsi issue au venin , on empêche qu'il ne repasse dans le sang , & par là on enleve une des grandes causes du danger. Troisiemement on détend la peau , l'enflure du visage , celle du col diminuent , à mesure qu'on ouvre , &

L

l'on



l'on facilite ainsi le retour du sang du cerveau ; ce qui est un très grand avantage. Il faut ouvrir successivement par tout, à mesure que les boutons sont murs. Le moment de le faire, c'est quand ils sont tout à fait blancs, qu'ils commencent à jaunir tant soit peu, & que le cercle rouge qui les entoure a entièrement pâli. On les ouvre avec des ciseaux très pointus, ce qui n'est absolument point douloureux pour le malade, & quand on en a coupé une certaine quantité, on applique plusieurs fois une éponge trempée dans l'eau tiède, pour enlever ce pus qui se forme aisément en croûtes. Mais comme les boutons vuidés se remplissent assez vite, il faut réitérer l'ouverture au bout de quelques heures, & y revenir quelques fois cinq ou six fois de suite. Ces soins paroîtront minutieux, & ne deviendront sans doute jamais une pratique générale, mais je repete qu'ils sont beaucoup plus importants, qu'on ne l'imagine, & que, dans une fièvre de suppuration fort grave, une ouverture générale, exacte, & réitérée des boutons murs, est le remède le plus efficace, parce qu'elle ôte les deux causes du danger, qui sont le pus & la tension de la peau.



§. 217. Je n'ai point parlé, dans le traitement, des remèdes anodins ou propres à faire dormir, qu'on employe généralement, mais que je n'employe presque jamais dans cette espèce, & dont j'ai prouvé tout le danger, dans cette même lettre à Mr. HALLER, dont j'ai déjà parlé. Ainsi, par tout où l'on n'a point de Médecin, on doit éviter avec le plus grand soin, la thériaque, le laudanum, le sirop de pavot blanc, celui même de pavot rouge, celui de karabé, les pilules de styrax, ou de cynoglosse, en un mot, tout ce qui peut faire dormir. On doit surtout les bannir absolument dans le tems de la seconde fièvre, pendant laquelle le sommeil, même naturel est dangereux. Un cas, dans lequel il est quelquefois permis de les employer, c'est pour les enfans foibles ou sujets aux convulsions, chez lesquels l'éruption se fait avec peine; mais je le repete, il faut être circonspect dans l'usage de ces remèdes, qui sont mortels, quand les vaisseaux sont pleins, quand il y a de l'inflammation, de la fièvre, quand la peau est tendue, quand le malade a des rêveries, ou de l'oppression, & quand il convient que le ventre soit libre, que les



urines coulent abondamment , & qu'on falive beaucoup.

§. 218. Si l'éruption commencée rentroit tout à coup , il faudroit bien fe garder de donner des remedes fudorifiques , chauds , spiritueux , volatils ; mais il faut donner beaucoup du remede N°. 12. qu'on boira chaudement , & appliquer des veficatoires aux gras des jambes. Ce cas eft fâcheux , & les différentes circonftances qui l'accompagnent , peuvent exiger quelques fecours , dans le detail defquels je ne puis pas entrer ici. Quelquefois une faignée fait reparoitre l'éruption fur le champ.

§. 219. Le feul moyen sûr d'éloigner tout le danger de cette maladie , c'eft de l'inoculer ; mais ce moyen falutaire , qu'on doit regarder comme une grace particuliere de la Providence, ne peut être à l'ufage du peuple , que dans les païs où l'on a fondé des hopitaux pour l'inoculation. Dans ceux où il n'y en a point encore , la feule reflource qu'on ait , pour les enfans qu'on ne fait pas inoculer chez eux , c'eft de les difpofer à avoir cette maladie heureufement , par une préparation aifée.



§. 220 Cette prépatation consiste en general , à corriger les vices de la santé du sujet s'il en a , & à le rendre bien portant sans être excessivement vigoureux , parce que chez les sujets très vigoureux , la maladie est quelquefois trop violente.

L'on sent que les dérangemens de la santé , étant très differens , les préparations ne peuvent pas être les mêmes , & qu'un enfant sujet à une maladie habituelle ne peut pas être préparé comme celui qui est sujet à une maladie toute differente , & les détails necessaires sur cet important objet , seroient déplacés ici , soit par leur longueur , soit parce qu'il n'est pas possible de donner , à des personnes qui ne sont pas Medecins , des connoissances suffisantes , pour se décider sur le choix des secours dans plusieurs cas ; mais j'en indiquerai quelques uns , qui conviendront , assez généralement , aux enfans bien portans & robustes.

Le premier , c'est une diminution dans la quantité des alimens. Les enfans mangent generalement un peu trop ; il faudroit les reduire à leur juste mesure , si l'on pouvoit l'assigner exactement ;



mais l'on peut presque pour tous reduire le souper à très peu de choses.

Le second secours consiste dans le choix des alimens ; il est moins à la portée du peuple , qui est borné à un petit nombre , qu'à celle du riche , qui a beaucoup de retranchemens à faire , mais aussi il lui est moins necessaire. Ses alimens , plus simples , & presque tous tirés des vegetaux & des laitages , sont ceux qui conviennent le mieux ; il n'est presque question pour lui que de les choisir bien conditionnés , du pain bien cuit , des legumies préparés sans lard & sans graisses rances , des fruits bien mûrs , point de gâteaux ou tartes , peu de fromage ; voilà à peu près à quoi l'on peut reduire cet article de leur préparation.

On jugera des bons effets des attentions , à ces deux égards , par la diminution de leur ventre , parce qu'ils seront plus gais & plus agiles , qu'avec un peu moins de couleur , & quelquefois d'embonpoint , ils auront un meilleur visage.

Le troisieme secours , c'est de leur donner quelques bains de jambes tièdes ,



des, le soir en les couchant; ce remede favorise la transpiration, rafraichit, delaye le sang & en diminue l'acreté, toutes les fois qu'il est ordonné à propos.

Le quatrieme, c'est l'usage du petit lait bien clair; ce remede, qui est un suc d'herbes filtré & adouci par les organes de l'animal, remplit toutes les indications qui se presentent, ( je parle toujours des enfans sains & robustes, ) il donne de la souplesse aux vaisseaux, il diminue la densité du sang, qui, augmentée par l'action du venin, degenereroit en un épaisissement inflammatoire trop dangereux; il détruit tous les engorgemens qui peuvent se trouver dans les viscères du bas ventre, il ouvre les couloirs de la bile, il en emousse l'acreté, il lui donne de la fluidité, il previent la putridité, adoucit ce que la masse des humeurs pourroit avoir de trop acre, il facilite les felles, les urines, la transpiration; en un mot, il donne au corps la disposition la plus favorable pour n'être pas trop violemment agité par l'effet d'un venin inflammatoire; & pour les enfans dont je parle, ceux qui sont sanguins,



ceux qui sont bilieux , il est sans contredit le remède préparatoire le plus efficace , & le plus propre à les dédommager de la privation de l'inoculation.

J'ai déjà dit qu'on pouvoit aussi l'employer avec beaucoup de succès , pendant le cours de la maladie ; mais j'avertis que quelque salutaire qu'il soit , dans les cas indiqués , il y en a beaucoup dans lesquels il nuiroit. L'on auroit très grand tort , de l'ordonner à des enfans foibles , languissans , noyés , pâles , sujets aux vomissemens , à la diarrhée , aux aigreurs , à toutes les maladies qui prouvent qu'ils ont les vaisseaux foibles & les humeurs aigres ; ainsi il faut bien se garder , de le regarder comme un secours universel , & inmanquable. On peut en faire prendre tous les matins quelques verres , ou en donner , pendant tout le jour , au lieu d'autre boisson , ou le donner en soupe , avec du pain , à déjeuner , à souper , & même plus souvent.

Si le payfan vouloit suivre ces directions , qui sont très aisées & très à sa portée , toutes les fois que la petite verole regne , je suis persuadé qu'on en diminueroit les ravages. Quelques uns en profiteront ; il y en a qui sont extrêmement



trèmiement sensibles , & remplis d'un véritable amour paternel ; il y en a d'autres , qui sont trop brutes pour en sentir l'utilité , & trop féroces pour donner quelques soins à leurs familles.

---

## CHAPITRE XIV.

### *De la Rougeole.*

§. 221. **L**A rougeole , à laquelle les hommes sont aussi généralement assujétis qu'à la petite verole , est une maladie à peu près de la même espèce , mais moins meurtrière , quoique dans quelques pays elle fasse d'assez grands ravages. Dans celui-ci , l'on meurt plus rarement de la maladie , que de ses suites.

Quelquefois il y a , en même tems , epidémie de petite verole & de rougeole dans le même endroit ; plus souvent , cependant , j'ai vû qu'elles re-  
gnoient dans des années différentes. Il arrive aussi que les deux maladies se melent , & que l'une survient à l'autre



tre avant qu'elle soit finie, ce qui est dangereux.

§. 222. Chez quelques malades, le mal s'annonce plusieurs jours à l'avance, par une petite toux fréquente & sèche, sans aucun autre mal; plus ordinairement, par un mal-aise général, des alternatives de frissons & de chaleur, un mal de tête violent chez les adultes, un assoupissement chez les enfans, un mal de gorge très fort, & ce qui caractérise la maladie, une rougeur & une chaleur considérables dans les yeux, accompagnées d'un gonflement des paupières, d'un écoulement de larmes extrêmement acres, & d'une si grande sensibilité des yeux, qu'ils ne peuvent pas soutenir la lumière; par des éternuemens très fréquens, & un écoulement par le nez, de la même matière qui coule des yeux.

La chaleur & la fièvre augmentent rapidement, le malade a de la toux, de l'oppression, de l'angoisse, des envies de vomir continuelles, de violentes douleurs dans les reins, quelquefois la diarrhée, & alors les vomissemens sont moins considérables; d'autres fois des sueurs, mais moins abondantes que dans



dans la petite verole ; la langue est blanche , la soif est souvent ardente , les accidens sont , généralement , plus violens , qu'avant les petites veroles benignes.

Enfin , le quatrieme , ou le cinquieme jour , quelquefois sur la fin du troisieme , l'éruption se fait très promptement , & très abondamment sur tout le visage , qui , dans peu d'heures , est couvert de taches , dont chacune ressemble à une morsure de puce , mais d'un rouge plus foncé , & dont plusieurs se reunissant forment des plaques rouges , plus ou moins larges , & qui , enflammant la peau , produisent une enflûre sensible au visage ; quelquefois même les yeux sont fermés. Chaque petite tache est un peu élevée , surtout au visage , où l'on s'en apperçoit à l'œil & au doigt ; dans le reste du corps , cette élévation n'est presque sensible que par la rudesse qu'elle donne à la peau.

Après avoir commencé par le visage , l'éruption se continue sur la poitrine , le dos , les bras , les cuisses , les jambes. Elle est ordinairement très abondante sur la poitrine & sur le dos ; il arrive même , quelquefois , qu'on trou-



ve des plaques rouges sur la poitrine , avant qu'il se soit fait aucune eruption sur le visage.

Le malade a souvent , comme dans les petites veroles , des saignemens de nez abondans , qui emportent le mal de tête , de yeux , & de gorge.

Quand la maladie est fort douce , presque tous les accidens diminuent après l'éruption , comme dans la petite verole ; mais , ordinairement , le changement en bien , n'est pas aussi sensible que dans cette premiere maladie. Les vomissemens cessent , il est vrai , presque entièrement , mais la fièvre , la toux , le mal de tête continuent , & j'ai vû , quelquefois , qu'un vomissement de matieres bilieuses , un ou deux jours après l'éruption , soulageoit beaucoup plus que l'éruption même. Le troisieme , ou le quatrieme jour de l'éruption , la rougeur diminue , les taches ou boutons se dessechent , & tombent en petites écailles , la peau même intermediaire tombe de la même maniere , & se trouve remplacée , par une nouvelle , qui s'est formée dessous. Le neuvieme jour , quand la maladie est allée vite , le onzieme , quand elle a été fort lente ,



tente , il ne reste aucun vestige des rougeurs , & la peau est d'abord très bien raccommodée.

§. 223. Mais le malade n'est pas guéri , à moins que , pendant le tems de la maladie , ou d'abord après , il n'ait eu quelque évacuation considérable , comme les vomissemens dont j'ai parlé tout à l'heure , ou une diarrhée bilieuse , ou des urines , ou des sueurs abondantes ; car , quand il survient quelqueune de ces évacuations , la fièvre disparoit , le malade reprend des forces , & se guerit entierement. Quelquefois aussi , sans aucune de ces évacuations , la transpiration insensible dissipe les restes du venin , & le malade se porte très bien. Mais , d'autres fois , ce venin , s'il ne s'évacue pas entierement , se jette sur le poulmon , & y produit une legere inflammation ; l'oppression , la toux , l'angoisse , la fièvre reviennent , & le malade est dans un grand danger. Souvent l'orage est moins violent , mais il est long , & il reste des toux très opiniâtres , qui ont plusieurs caracteres de coqueluches. En 1758 , il y eut ici une épidémie de rougeoles extrêmement nombreuse ; presque tous  
ceux



ceux qui l'eurent, & qui ne furent pas extrêmement bien soignés, prirent cette toux, qui étoit très forte & très rebelle.

§. 224. Quoique ce soit là la marche de la maladie abandonnée à elle même, ou mal soignée, & surtout traitée par un regime chaud, quand on a soin de moderer la fièvre dans les commencemens, de délayer, & d'entretenir les évacuations, ces mauvaises suites sont extrêmement rares.

§. 225. La façon de traiter cette maladie est la même que pour la petite verole.

1. Si la fièvre est forte, le pouls dur, l'oppression violente, tous les symptômes graves, on fait une ou deux saignées.

2. L'on donne des lavemens & des bains de jambes; la violence du mal en regle la quantité.

3. L'on ordonne les tisannes N<sup>o</sup>. 2. ou 4, ou un thé de sureau ou de tilleul, auquel on mêle une cinquieme partie de lait.

4. On employe les parfums d'eau chaude, qui sont très utiles pour soulager le mal de gorge, la toux & l'oppression.

§. Dès



5. Dès que les rougeurs commencent à palir , on purge avec la potion N<sup>o</sup>. 23.

6. On tient le malade au regime , encore une couple de jours , après cette purgation , & ensuite on le met à celui des convalescens.

7. S'il survient , dans le tems que l'éruption doit se faire , des accidens semblables à ceux qui surviennent dans la petite verole , on y remédie de la même maniere.

§. 226. Quand on n'a pas suivi cette methode , & que les accidens décrits §. 223. surviennent , il faut traiter la maladie comme une inflammation commençante , & faire tout ce qui vient d'être dit §. 225. Si le mal n'est pas violent , l'on peut se passer de la saignée. S'il y a longtems qu'il dure , dans des enfans gras , chargés d'humeurs , lents , pâles , il faut joindre aux mêmes secours , sans saignées , la potion N<sup>o</sup>. 8 , & les vesicatoires aux jambes.

§. 227. Il arrive souvent , que l'éloignement des secours fait qu'on neglige trop les restes de la maladie , surtout la toux , & alors il se forme une veritable suppuration dans le poulmon ,  
avec



avec une fièvre lente. J'ai vu plusieurs enfans , dans des villages , perir de cette façon ; cet état est de la même nature que celui décrit §. 68. & 82. & finit de même , souvent , par une diarrhée très peu douloureuse , & quelquefois puante , qui emmène le malade. Dans ces cas , il faut employer tous les secours prescrits §. 74. art. 3. 4. 5. la poudre N°. 14. le lait & l'exercice. Mais il est si difficile de faire prendre la poudre aux enfans , qu'il faut quelquefois se borner au lait , & j'ai vu souvent , que , dans ces cas , il operoit seul des guerisons très difficiles. J'avertis que jamais il n'opere aussi efficacement , que quand on le prend seul , sans aucun autre aliment , & qu'il est très important de ne lui en associer aucun qui ait le plus petit degré d'aigreur. Les personnes aisées , peuvent prendre , en même tems , avec succès , pour leur boisson , les eaux de Pfeffer , de Seltzer , de Petersthal , ou quelques autres très legeres , & qui n'ont que très peu de mineral ; on les employe , également , avec succès dans tous les cas , dans lesquels la cure dont je parle , est necessaire.



§. 228. Quelquefois il reste une toux fort sèche avec beaucoup de chaleur, dans la poitrine, & dans tout le corps, de l'alteration, la langue & la peau extrêmement sèches. J'ai guéri cet état en faisant respirer la vapeur d'eau chaude, en faisant prendre des bains tièdes, & en ne donnant, pendant plusieurs jours, que de l'eau & du lait.

Je reitere, encore, avant que de quitter cette matière, que le venin de la rougeole est extrêmement acre; il paroît avoir quelque rapport avec l'humeur bilieuse, qui produit les érysipelles, & par là même cette maladie demande des soins, sans quoi il est à craindre qu'elle n'ait des suites fâcheuses. J'ai vû, depuis peu, une jeune fille, qui avoit langui, depuis une rougeole essuyée il y a trois ans, & chez laquelle il s'étoit enfin formé une ulcération au col, que le lait coupé avec la falsépareille, a retablie.

§. 229. L'on a inoculé la rougeole, dans les pays où elle est très mauvaise, & cette méthode auroit aussi de grands avantages, dans celui-ci; mais



il en est comme de l'inoculation de la petite verole, elle ne peut être utile au peuple, qu'au moyen d'un hôpital.

---

## CHAPITRE XV.

### *De la fièvre ardente ou chaude.*

§. 230. **P**Resque toutes les maladies dont j'ai parlé jusques à present, sont produites par l'inflammation du sang, jointe à l'inflammation particuliere de quelque partie, ou à quelque venin qui doit s'évacuer. Quand le sang s'enflamme fortement, sans qu'il y ait aucune partie plus particulièrement attaquée, il produit cette fièvre, qu'on appelle fièvre ardente ou chaude.

§. 231. Les signes qui la font connoître sont, la dureté du poulx & sa pleinitude, plus considérables dans cette maladie que dans aucune autre, une chaleur très forte, une grande soif, une secheresse extraordinaire des yeux, des narines, des levres, de la langue, de la gorge; un violent mal de tête, & quel-



quelquefois des reveries dans le tems du redoublement, qui est considerable tous les soirs; la respiration un peu gênée, sur-tout dans le tems du redoublement, avec une toux de tems en tems, sans douleur dans la poitrine & sans crachats; le ventre resserré; les urines rouges, chaudes, peu abondantes; quelques ressautemens, surtout quand le malade s'endort; peu ou point de bon sommeil, mais, presque toujours, une espece d'assoupissement, qui rend les malades assez peu sensibles à ce qui se passe autour d'eux, & à leur propre état; quelquefois un peu de fièvre; à l'ordinaire la peau très sèche, de la foiblesse, peu ou point de goût & d'odorat.

§. 232. Cette maladie est produite, comme toutes les maladies inflammatoires, par les causes qui épaississent le sang, & en augmentent le mouvement; comme l'excès du travail, la trop grande chaleur, les veilles, l'abus du vin, ou des liqueurs, un air trop longtems sec, des excès en tout genre, des alimens échaufans.

§. 233. 1°. L'on doit mettre, d'abord, le malade au regime, ne donner des alimens que de huit en huit heures, quel



quelquefois seulement deux fois par jour ; l'on pourroit même , dans les cas graves , s'en passer tout à fait.

2°. L'on reïtere les saignées , jusques à ce que le poulx s'amollisse. La premiere doit être considerable ; & l'on en fait une seconde quatre heures après. Si le poulx s'amollit , on peut suspendre , & n'y revenir que quand il reprendroit assez de dureté , pour faire craindre de nouveau le danger ; mais s'il continuë à être fort & dur , on fait , dans le même jour la troisieme saignée , qui souvent est la dernière.

3°. On donne deux & même trois lavemens par jour , N°. 5.

4°. On baigne deux fois par jour les jambes dans l'eau tiède ; on lave en même tems les mains avec la même eau , on met des linges , ou des flanelles , trempés dedans , sur la poitrine & sur le ventre ; & l'on fait boire , très regulierement , le lait d'amandes N°. 4. & la tisane N°. 7. Les pauvres peuvent se tenir à cette dernière , mais il faut en boire prodigieusement. Après les saignées , l'air frais & la quantité de boisson , font le salut du malade.

Si ,



5°. Si, après les saignées, la fièvre continuoit à être très forte, il faut l'abattre, en donnant une cuillerée, toutes les heures, de la potion N°. 10. jusques à ce qu'elle ait diminué, & ensuite, de trois en trois heures, jusques à ce qu'elle soit très modérée.

§. 234. Il survient souvent, dans cette maladie, des saignemens de nez, qui sont très salutaires.

Les premiers signes d'amandement sont l'amollissement du poulx, qui ne perd cependant tout à fait sa dureté, que quand la maladie est entièrement terminée; la diminution du mal de tête, l'augmentation des urines, la diminution dans leur rougeur, un commencement d'humidité sur la langue. Tous ces signes favorables vont en augmentant, & entre le neuvième & le quatorzième, il survient ordinairement, souvent après quelques heures d'orage, des felles beaucoup plus abondantes, une grande quantité d'urine, qui dépose un sédiment d'un blanc roux, au dessus duquel l'urine reste très claire & d'une couleur naturelle, & des sueurs plus ou moins abondantes. En même tems les narines & la bouche s'humectent; cette croute sèche & brune, qui



qui couvrait la langue, & que rien ne pouvoit enlever, se dissipe d'elle-même; le gout revient, la soif diminuë, la clarté des idées renait, l'assoupissement se dissipe, le sommeil & les forces reviennent. Après cette époque il faut donner la potion N<sup>o</sup>. 23, & mettre le malade au regime des convalescens. On peut, au bout de huit ou dix jours, redonner la même potion. Chez quelques malades, les urines ne déposent jamais, mais ils guerissent très bien sans cela.

§. 235. On juge que le mal empire, si le poulx reste dur & perd de sa force, si le cerveau est plus embarrassé, la respiration plus gênée, les yeux, le nez, les levres, la langue plus secs, la voix plus changée. Si à ces symptomes se joignent le gonflement du ventre, la diminution des urines, un délire continuë, l'angoisse, l'égarement des yeux, le mal est presque desesperé; & le malade n'a plus que quelques heures à vivre, quand ses mains & ses doigts sont continuellement en mouvement, comme pour chercher quelque chose sur ses draps; c'est ce qu'on appelle *chasser aux mouches*.



---

## CHAPITRE XVI.

### *Des fievres putrides.*

§. 236. **A** Près avoir parlé des maladies fievreuses, qui dépendent de l'inflammation du sang, je parlerai de celles que produisent les matieres corrompuës, qui croupissent dans l'estomac, dans les boyaux, dans les visceres du bas ventre, ou qui ont déjà passé dans le sang. On les appelle fievres putrides, ou, quelquefois, fievres bilieuses, quand la corruption de la bile paroît avoir le plus de part à la maladie.

§. 237. Cette maladie s'annonce, souvent plusieurs jours à l'avance, par un grand abbatement, une pesanteur de tête, des douleurs de reins & de genoux, la bouche mauvaise le matin, peu d'appetit, un sommeil inquiet, quelquefois, un mal de tête excessif pendant plusieurs jours, sans aucun autre symptome. Ensuite il survient un frisson, suivi d'une chaleur acre, & sèche;



che ; le poulx , qui est petit & vite pendant le frisson , s'éleve pendant la chaleur , & est souvent très fort , mais il n'a pas la même dureté que dans les maladies précédentes , à moins que la fièvre putride ne soit compliquée avec une fièvre inflammatoire , ce qui arrive quelquefois. Pendant ce tems là , le mal de tête est ordinairement très violent ; le malade a presque toujours des nausées , & même quelquefois des vomissemens , de l'alteration , des rapports desagréables , la bouche amere , il urine peu. Cette chaleur dure plusieurs heures , souvent toute la nuit ; elle diminue un peu le matin , & le poulx , toujours fievreux , l'est alors un peu moins , le malade souffre moins , mais il est très abbattu.

La langue est blanche , sale , les dents se salissent , l'haleine a une mauvaise odeur. La couleur , la quantité , & la consistance des urines varient beaucoup. Quelques malades sont resserrés , d'autres ont fréquemment des petites selles , qui ne les soulagent point. La peau est quelquefois sèche , d'autres fois il y a de la transpiration , mais qui ne fait aucun bien. La fièvre redouble



double tous les jours, & souvent, à des heures irregulieres. Outre le grand redoublement qu'on observe chez tous les malades, il y en a souvent des petits chez quelques uns.

§. 238. Quand le mal est abandonné à lui-même, ou mal-soigné, ou plus fort que les remedes, ce qui n'est pas rare, la fièvre augmente, les redoublemens deviennent plus longs, plus fréquens, irreguliers; il n'y a point de bons momens; le ventre se tend comme un ballon, ce qu'on appelle meteorisme; les reveries surviennent; le malade ne sent plus ses besoins, & se fait dans son lit; il refuse les secours, parle continuellement, avec un poulx vite, petit, irregulier. Il paroît quelquefois de petites taches d'un brun livide, sur la peau, sur-tout du col, du dos, & de la poitrine. Toutes les matieres qui sortent du corps du malade, ont une odeur tres puante; il survient des mouvemens convulsifs, sur-tout au visage; il ne se couche que sur le dos, & tombe insensiblement vers les pieds du lit; *il chasse aux mouches*; le poulx devient si petit & si vite, qu'on ne peut qu'à peine le sentir, &

M

point



point le compter. L'angoisse paroît inexprimable, il coule une sueur de détresse, la poitrine s'emplit, & l'on meurt misérablement.

§. 239. Quand la maladie est moins violente, ou qu'elle est bien traitée, & que les remèdes réussissent, le mal reste quelques jours dans l'état d'écrit (§. 237.) sans empirer & sans diminuer; il ne survient aucun des symptômes (§. 238.); mais, au contraire, tous les symptômes diminuent, les redoublemens sont moins longs, & moins violens, le mal de tête plus supportable, les selles sont moins fréquentes, plus abondantes & soulagent; les urines coulent abondamment, quoiqu'elles continuent à varier; on recouvre un peu de sommeil, & il est plus tranquille; la langue se nettoie, & chaque jour la santé fait quelques progrès.

§. 240. Cette maladie n'a pas de terme fixe, ni pour guerir ni pour tuer. Quand elle est très violente, ou mal conduite, elle tue quelquefois le neuvième jour; souvent l'on en meurt du dix-huitième, au vingtième quelquefois  
seu-



seulement environ le quarantieme, après avoir eu des alternatives de mieux & de pire.

Quand elle est legere, elle est quelquefois guerie au bout de peu de jours, après les premieres évacuations. Quand elle est grave, il y a des malades qui ne sont hors de danger qu'au bout de six semaines, & même plus tard; mais il est vrai que ces maladies si longues, dépendent souvent, en grande partie, du traitement, & qu'ordinairement le cours en doit être décidé entre le quatorzieme & le trentieme jour.

§. 241. Le traitement des fievres de cette espece, consiste dans les remedes suivans.

1°. On met le malade au regime, & quoiqu'il ait le ventre libre, quelquefois même un peu de diarrhée, il faut également lui donner tous les jours un lavement. Sa boisson ordinaire doit être de la limonade, qu'on prépare avec le jus de citron, un peu de sucre & de l'eau, ou la tisanne N°. 3. L'on peut, au lieu du jus de citron, employer le vinaigre, qui fait, avec le sucre & l'eau, une boisson agréable & très saine.



2°. S'il y a inflammation, ce qu'on connoit par la force & la dureté du poulx, & par le temperamment du malade, s'il est fort & robuste, ou s'il est échauffé par quelqu'une des causes marquées (§. 232.), il faut faire une saignée, & même, s'il est nécessaire, une seconde, quelques heures après. Mais j'avertis que très souvent il n'y a point d'inflammation, & qu'alors la saignée feroit nuisible.

3°. Quand le malade a fait, pendant deux jours, un usage abondant de ces boissons, s'il a encore la bouche très mauvaise & de fortes envies de vomir, on lui donne la poudre N°. 34, delayée dans un demi pot d'eau tiede, dont il boit un verre tous les demi quart d'heures. Mais comme ce remede fait vomir, il ne faut le prendre que quand on est sûr qu'il n'y a aucune circonstance qui doive en empêcher l'usage; ces circonstances seront indiquées dans le chapitre des remedes de précaution. Si les premiers verres faisoient vomir abondamment, on n'en donneroit plus, & l'on se contenteroit de faire boire une très grande quantité d'eau tiede; s'ils ne produisent pas cet effet, on con-



continuë jusques à la fin. Ceux qui craindroient ce remede, qui est ce qu'on appelle ordinairement l'émetique, pourroient prendre celui N<sup>o</sup>. 35. en beuvant aussi beaucoup d'eau tiède, quand il opereroit; mais le premier est à préférer dans les cas graves. L'on ne doit au reste jamais employer ni l'un ni l'autre quand il y a inflammation; ce seroit alors donner un vrai poison; & même, si la fièvre est très forte, quoique sans inflammation, l'on ne doit pas s'en servir.

Le moment de les donner, c'est après le redoublement, quand la fièvre a beaucoup baissé. Ordinairement après avoir fait vomir, le remede N<sup>o</sup>. 34. purge; le N<sup>o</sup>. 35. opere plus rarement cet effet.

Dès que les vomissemens ont fini, on recommence la tisane, & il faut bien se garder de donner du bouillon à la viande au malade, sous prétexte qu'il est purgé. Les jours suivans on continuë comme les premiers; mais comme il est important de tenir le ventre libre, il faut prendre tous les jours, dans la matinée, la tisane N<sup>o</sup>. 32. Ceux pour qui elle seroit trop dispen-



dieuse , y suppléeront , en mettant tous les jours le quart de la poudre N°. 34. dans cinq ou six tasses d'eau , dont ils prendront une tasse toutes les deux heures , en commençant le grand matin. Mais si la fièvre étoit très forte le N°. 32. doit être préféré.

4°. Après l'effet de l'émetique , si la fièvre continuë , si les selles restent puantes , si le ventre est un peu tendu , si les urines ne coulent pas abondamment , il faut donner , de deux en deux heures , une cuillerée de la potion N°. 10 , qui arrête la putridité & abat la fièvre. Quand le mal est très pressant , on peut en donner toutes les heures.

5°. Quand , malgré ces secours , la fièvre continuë , & que le cerveau n'est pas net , que le malade a des violens maux de tête , ou de l'inquietude , il faut mettre au gras des jambes , les emplâtres vésicatoires N°. 36. & les laisser suppurer le plus longtems qu'il sera possible.

6°. Quand la fièvre est très forte , il faut absolument retrancher toute nourriture.

7°. Quand on ne peut pas donner l'é-

+ *cave ab hac formula meti-*  
*agnum enim oculis.*



metique , l'on doit donner le matin , deux jours de suite , trois prises de la poudre N<sup>o</sup>. 24. à une heure de distance l'une de l'autre ; ce remede procure quelques felles bilieuses , qui abbattent beaucoup la fièvre , & diminuent considerablement la violence de tout le reste de la maladie. On l'employe avec succès dans les cas où la fièvre trop forte , empêche l'émetique ; & l'on doit se borner à ce remede , toutes les fois qu'on est incertain , si les circonstances du mal permettent le vomissement , dont on peut d'ailleurs se passer dans un très grand nombre de cas.

8<sup>o</sup>. Quand le mal a beaucoup diminué , que les redoublemens sont foibles , & que le malade est quelques heures sans fièvre , on doit discontinuer l'usage journalier des boissons purgatives , mais l'on continuë celui des tisannes ordinaires , & l'on fait très bien de donner , de deux en deux jours , deux prises de la poudre N<sup>o</sup>. 24. qui prévient très bien toutes les suites facheuses de la maladie.

9<sup>o</sup>. Si la fièvre a fini pendant la plus grande partie du jour , si la langue est bonne , si le malade a été bien purgé ,



& qu'il reste cependant un accès de fièvre tous les jours, il faut donner la poudre N<sup>o</sup>. 14. quatre prises entre la fin d'un accès & le commencement d'un autre, & l'on continuë quelques jours sur ce pied. Ceux qui ne feroient pas en état de se procurer ce remède, pourroient y suppléer par la boisson amère N<sup>o</sup>. 37. dont ils prendroient quatre verres à distances égales entre les accès.

10<sup>o</sup>. Comme les organes qui servent à la digestion, ont été extrêmement fatigués dans cette maladie, il est très important de se ménager longtems, pour la quantité & la qualité des alimens, & de prendre de l'exercice, dès que les forces le permettent, sans quoi, l'on pourroit tomber dans quelque maladie de langueur.

## CHAPITRE XVII.

### *Des fievres malignes.*

§. 242. **L'**On appelle fievres malignes, celles, dans lesquelles le danger est plus grand, que les



les symptômes ne sont effrayans. Elles sont du mal sans paroître dangereuses ; c'est , comme on l'a fort bien dit , un chien qui mord sans aboyer.

§. 243. Le caractère distinctif des fièvres malignes , c'est la perte totale des forces dès le commencement. Elles dépendent d'une corruption des humeurs , qui est pernicieuse au principe des forces , dont la destruction est précisément la cause du peu de violence des accidens , parce qu'aucun organe n'est plus en état de faire une défense vigoureuse, contre la cause de la maladie.

Si , au moment où deux armées vont se battre , on enlève à l'une presque toutes ses armes , le combat sera peu violent , peu bruyant , horriblement meurtrier. Le spectateur , qui , sans s'appercevoir de ce defarmement , ne jugeroit du carnage qui se fait que par le bruit , seroit extrêmement trompé. Le nombre des morts sera prodigieux , il l'eût été beaucoup moins , & le bruit plus grand , si les combattans avoient été armés de part & d'autre.



§. 244. Les causes de cette maladie sont, un long usage de viandes, sans legumes, sans fruits, sans acides; des alimens mal conditionnés comme le pain fait avec des mauvaises graines; des viandes corrompues. Huit personnes mangerent du poisson gâté, elles furent toutes attaquées d'une fièvre maligne, & il en perit cinq, malgré les soins des plus habiles Médecins. Ces fièvres sont aussi, très souvent, l'effet de la disette, d'un air trop chaud & trop humide, d'un air, sur-tout, qui reunit ces deux qualités, aussi elles sont fréquentes dans les années chaudes, au bord des étangs & des marais; d'un air enfermé, sur-tout s'il est habité par plusieurs personnes; d'un principe singulier de corruption dans l'air; des chagrins.

§. 245. Les symptomes des fièvres malignes sont, je l'ai déjà dit, une perte totale des forces, sans aucune cause précédente sensible, qui ait pû les détruire; en même tems un abattement de l'ame, qui devient presqu'insensible à tout, & même à la maladie; un changement prompt dans le visage, & sur tout dans les yeux; de petits frissons



sons qui alternent , pendant vingt - quatre heures , avec de petits accès de chaleur ; quelquefois un grand mal de tête & de reins ; d'autres fois il n'y a point de douleur ; des especes de défaillance , dès - le commencement du mal , ce qui est toujours facheux ; point de bon sommeil , souvent un demi assoupissement ; une reverie legere & sourde , qui se manifeste surtout par l'air extraordinaire & étonné du malade , qui paroît s'occuper profondement de quelque chose , & qui ne pense à rien ; quelques malades ont cependant des reveries violentes ; presque tous un sentiment de pesanteur , d'autres fois de ferrement , dans le voisinage du creux de l'estomac.

Le malade paroît avoir beaucoup d'angoisse. Il a quelquefois de legers mouvemens convulsifs , dans le visage , dans les mains , & même dans les bras & les jambes ; ses sens paroissent s'engourdir , j'ai vû plusieurs malades les perdre tous les cinq , & quelques uns se guerir. Il n'est point rare de voir des malades , qui ne voient , n'entendent , ni ne parlent. La voix s'altere , s'affoiblit , quelquefois elle se perd



entièrement. Quelques uns ont une douleur fixe , dans quelque partie du bas ventre ; elle dépend d'un engorgement , & finit souvent par la gangrene ; aussi ce symptome est très fâcheux.

La langue est quelquefois très peu changée ; d'autres fois , chargée d'un sédiment d'un jaune brun ; plus rarement sèche que dans les autres especes de fièvre ; quelquefois cependant elle ressemble exactement à une langue longtemps fumée.

Le ventre reste quelquefois très mol , d'autres fois il est tendu. Le pouls est foible , quelquefois assez régulier , toujours plus vite que dans l'état naturel , quelquefois même très vite , & je l'ai toujours trouvé tel , quand le ventre étoit tendu.

La peau n'est souvent ni chaude , ni sèche , ni humide ; elle se couvre souvent de taches petechiales , ( ce sont de petites taches d'un rouge livide ) sur tout au col , autour des épaules , au dos ; d'autres fois ce sont de plus grandes taches , brunes , comme après des coups de baton.

Les urines sont presque toujours crues ,  
c'est



c'est-à-dire moins colorées qu'à l'ordinaire. J'en ai vû qu'on ne pouvoit point, à l'œil, distinguer du lait. Il y a quelques fois une diarrhée noire & foetide, qui est mortelle, si elle ne soulage pas.

Il se forme chez quelques malades, des ulceres livides, dans l'interieur de la bouche & dans le palais. D'autres fois, il se fait des dépôts, dans les glandes qui sont aux aînes, sous les aisselles, entre les oreilles & la machoire; ou il se forme une gangrene dans quelque partie, aux pieds, au mains, au dos. Les forces se perdent entierement, le cerveau s'embarasse tout à fait, le malade, étendu sur son dos, meurt souvent avec des convulsions, une sûeur prodigieuse, & la poitrine embarrassée. Quelquefois ce sont des hemorragies qui tuent; elles sont presque toujours mortelles dans cette maladie.

Il y a dans cette fièvre, comme dans toutes les autres, un redoublement le soir.

§. 246. Le terme de ces maladies est, comme celui des fievres putrides, très irregulier. L'on meurt quelquefois le septieme ou le huitieme jour, plus or-



ordinairement , entre le douzieme & le quinzieme ; souvent au bout de cinq ou six semaines ; cela dépend de la force de la maladie. Il y en a dont les commencemens font tout à fait lents , & pendant les premiers jours , le malade , avec beaucoup de foiblesse , & un air très change , se croit à peine malade.

Il en est du terme de la guerison comme de celui de la mort. Il y a des malades hors de danger au bout de quinze jours , & même plutôt , d'autres , seulement , au bout de quelques semaines.

Les signes qui annoncent une guerison font , un peu plus de force dans le pouls , des urines plus cuites , moins d'abbattement , & de decouragement , le cerveau plus net , une chaleur égale , une sueur chaude , mediocrement abondante , sans angoisse , le retour des sens perdus pendant la maladie ; quoique ce ne soit point un mal , quand le malade devient sourd , si , en même tems , les autres symptomes s'amendent.

Cette maladie laisse ordinairement beaucoup de foiblesse , & il faut un long-



long-tems avant que les malades aient repris entierement leurs forces.

§. 247. 1°. Il est plus important , dans cette maladie , soit pour le malade , soit pour les assistans , que dans aucune autre , de rafraichir & de purifier l'air. Il faut souvent bruler du vinaigre dans la chambre , & avoir presque toujours une fenêtre ouverte.

2°. La diette doit être legere , & aigre , on peut donner du jus d'oseille , avec de l'eau , mettre du jus de citron dans les bouillons farineux , manger des fruits aigres , comme griottes , groseilles , merises , & pour ceux qui sont en état , citrons , oranges , grenades.

3°. L'on doit changer les linges tous les deux jours.

4°. La saignée est rarement nécessaire , & les exceptions ne peuvent être déterminées sûrement , qu'en voyant le malade.

5°. Les lavemens sont souvent très peu nécessaires ; quelques fois dangereux.

6°. La boisson ordinaire doit être une tisanne d'orge , rendue aigre avec l'esprit acide du N°. 10 , dont on met un quart



quart d'once sur un pot de tisanne, ou la limonade.

7°. Il est important d'évacuer les premières voyes, où il y a ordinairement une grande quantité de matieres corrompues. Pour cela l'on donne la poudre N°. 35, & ordinairement, après son effet, le malade est mieux, au moins pendant quelques heures. Il est très important de donner ce remede dans les commencemens; mais quand on l'a négligé, on peut le donner plus tard, moyenant qu'il ne soit point survenu d'inflammation particuliere, & qu'il reste encore un peu de force au malade. Je l'ai donné, & avec un succès marqué, le vingtieme jour.

8°. Après avoir enlevé, par ce remede, une grande partie des matieres qui contribuent à entretenir la fièvre, l'on fait prendre, de deux jour l'un, tant que la maladie dure, quelquefois même tous les jours, une prise de creme de tartre & de rhubarbe N°. 38. Ce remede évacue les matieres corrompues, prévient la corruption des autres, chasse les vers, qui sont très frequens dans ces maladies, & que le malade rend quelquefois par - dessus



& par dessous , & qui ont souvent beaucoup de part aux accidens bizarres qu'on observe ; enfin , il fortifie les intestins , & sans arrêter les évacuations nécessaires , il modere la diarrhée quand elle est nuisible.

9°. Si , avec la diarrhée , la peau est sèche , & qu'en arrêtant la diarrhée on veuille aider la transpiration , on peut , au lieu de rhubarbe , mêler à la crème de tartre de l'ipécacuana , N°. 39 , qui , donné à petites doses & fréquemment , arrête la diarrhée & favorise la transpiration. Ce remède & le précédent se prennent le matin ; deux heures après , il faut commencer la potion N°. 40 , & la continuer , régulièrement , de trois en trois heures , jusques à ce qu'on l'interrompe pour redonner l'un des remèdes N°. 38. ou 39 , & on la recommence ensuite , jusques à ce que le malade soit beaucoup mieux.

10°. Si les forces étoient extrêmement abbatues & le malade fort angoissé , il faudroit donner avec chaque prise de potion un bol N°. 41. Si la diarrhée étoit très forte , on joindroit une ou deux fois par jour à ce bol , vingt grains , c'est-à-dire le tiers d'un  
de-



demi quart d'once , ou la grosseur d'une très petite feve , de *diascordium* , ou si l'on n'en avoit point , de *theriaque*.

11°. Quand , malgré ces secours , le malade reste dans son état de foiblesse , & d'insensibilité , il faut appliquer de grands vesicatoires au gras des jambes , ou à la nuque ; quelquefois même , quand il y a beaucoup d'assoupissement , ou d'embarras de cerveau , on les met avec grand succès sur toute la tête. On les fait suppurer abondamment , & , s'ils se sechent , au bout de quelques jours , on en remet d'autres ; il faut en entretenir longtems l'écoulement.

12°. Dès-que le mal est assez aman- dé , pour que le malade soit quelques heures avec très peu ou point de fie- vre , il faut profiter de cet intervalle pour donner six , ou au moins cinq prises , du remede N°. 14 , & réiterer la même dose le lendemain ; ce qui ar- rête les accès ; on continue à en don- ner deux doses pendant quelques jours.

13°. Dès qu'il n'y a plus de fièvre , on met le patient au regime des con- valescens ; & , si les forces ne revien- nent pas , on lui donne avec succès , pour les retablir plus vite , trois prises  
par



par jour, une à jeun, & l'autre douze heures après, de la theriaque des pauvres N°. 42, qu'il feroit à souhaiter qu'on introduisit dans toutes les apothicaireries, comme un excellent stomachique, fort à preferer à cet égard à l'autre theriaque, qui est une composition ridicule, chere & souvent dangereuse. Il est vrai que celle des pauvres ne fait pas dormir, mais quand on veut procurer du sommeil, il y a beaucoup d'autres remedes qui valent mieux que la theriaque. Ceux qui ne craindront pas la dépense, au lieu du remede N°. 42. continueront à prendre, tous les jours, pendant quelques semaines, trois prises du remede N°. 14.

§. 248. L'on a, dans les campagnes, sur le traitement de ces fievres, un prejuge qu'il faut détruire, non seulement parce qu'il est faux & ridicule, mais encore parce qu'il est dangereux. L'on imagine que des animaux peuvent attirer le venin; pour cela on met ou des poules, ou des pigeons, ou des chats, ou des cochons de lait, aux pieds ou sur la tête du malade, après les avoir ouverts en vie. On les retire quelques heures après, corrompus,  
&



& repandans une odeur horrible ; & l'on se persuade , que c'est le venin dont ils se sont chargés , qui est la cause de cette infection , mais c'est une erreur ; ils puent , non point parce qu'ils ont tiré le venin , mais parce qu'ils se sont pourris , par l'humidité & par la chaleur ; & ils n'ont que l'odeur qu'ils auroient , si on les avoit mis dans tout autre endroit , que le corps d'un malade , également chaud & humide. Bien loin d'ôter le venin , ils augmentent la corruption , & il n'y auroit qu'à appliquer plusieurs de ces animaux , sur un corps sain , dans le lit , & le laisser longtems dans cet air , pour lui donner une fièvre maligne.

Dans le même but , on attache un mouton au pied du lit pendant plusieurs heures ; ce qui n'est pas aussi dangereux , quoique ce soit toujours un mal , parceque plus il y a d'animaux dans la chambre , plutôt l'air est corrompu , mais ce qui est tout aussi peu sensé. Il est bien certain que les animaux , qui environnent le malade , respirent le venin qui sort de son corps , & peuvent en être incommodés , tout comme les personnes qui le soignent ,  
mais



mais ils n'en font pas fortir ; au contraire , en contribuant aussi à corrompre l'air , ils augmentent la maladie. Du faux principe on tire une fausse consequence ; l'on dit que , si le mouton meurt , le malade guerira ; ordinairement le mouton ne meurt pas , & quelquefois cependant le malade guerit ; d'autres fois ils meurent tous les deux.

§. 249. Souvent la cause qui produit les fievres malignes , s'allie avec d'autres maladies , & en augmente extrêmement le danger. Elle se mêle , par exemple , avec le venin de la petite verole , & celui de la rougeole. On le connoit par la reunion des accidens qui caracterisent la malignité , avec les symptomes de ces maladies. Ces cas sont extrêmement dangereux ; ils demandent toute l'attention d'un Medecin , & il n'est pas possible d'en prescrire ici le traitement , qui dépend en général , de la combinaison du traitement des deux maladies ; mais la malignité demande , ordinairement , le plus d'attention.



## CHAPITRE XVIII.

### *Des Fievres d'accès.*

§. 250. **L**Es fievres d'accès , que le peuple appelle fievres tremblantes , „ font celles qui , après un „ accès de quelques heures , diminuent „ sensiblement , ainsi que tous les symp- „ tomes , & cessent enfin absolument , „ de façon cependant , que l'accès re- „ vienne en suite. ”

Elles étoient très fréquentes dans ce pays , il y a quelques années , on peut dire qu'elles y étoient épidémiques ; elles sont beaucoup plus rares depuis cinq ou six ans , dans la généralité du pays ; mais il y en a toujours un assez grand nombre , dans tous les lieux où l'on respire l'air marécageux des environs du Rhone , & dans quelques autres endroits , situés dans un air à peu près semblable.

§. 251. Il y en a de plusieurs especes , qui tirent leurs noms de l'ordre dans lequel les accès reviennent.

Si l'accès revient tous les jours , c'est ou une vraie quotidiene , ou une double



ble tierce. On peut les distinguer l'une de l'autre, en ce que, dans la quotidienne, les accès sont longs & se ressemblent tous; elle n'est pas fréquente. Dans la double tierce, ils sont moins longs, & il y en a alternativement un plus léger, & un plus fort.

Dans la fièvre tierce, les accès reviennent de deux jours l'un.

Dans la quarte, ils reviennent seulement le quatrième jour; & le malade a deux jours de bons.

Les autres espèces sont très rares. J'ai vu une véritable quinte, & une véritable septimane, qui revenoit tous les dimanches.

§. 252. Le premier accès de fièvre intermittente, attaque souvent dans le tems qu'on se croit le mieux portant. D'autres fois, il est précédé par un sentiment de froid & d'engourdissement, qui dure quelques jours avant que l'accès se déclare. Il commence par des bailemens, des lassitudes, une foiblesse, des froids, des frissons, des tremblemens; par la pâleur des extrémités, par des nausées, & quelquefois par un vomissement. Le pouls est vite, foible & petit, & la soif assez grande.

Au



Au bout d'une heure ou deux, rarement trois ou quatre, il survient une chaleur, qui augmente insensiblement & devient extrême. Alors tout le corps devient rouge, l'anxiété diminuée, le pouls est plus fort & plus grand, la soif est excessive; le malade se plaint d'un mal de tête violent, & d'une douleur dans tous les membres; mais d'une douleur différente de celle qu'il souffroit pendant le froid, enfin après avoir été dans cette chaleur pendant quatre, cinq, six heures, il tombe dans une sueur générale de quelques heures. Tous les symptômes dont on vient de parler, diminuent, & souvent le sommeil survient.

Après ce sommeil, le malade se réveille souvent sans fièvre; il ne lui reste alors qu'une lassitude, & de la faiblesse. Quelquefois le pouls, entre les accès, est dans son état naturel; souvent il reste un peu plus vite qu'en santé, & ne reprend sa première lenteur, que quelques jours après le dernier accès.

Un des symptômes qui caractérisent le plus particulièrement ces fièvres, c'est la nature des urines que le malade rend sur la fin de l'accès. Elles



les font rougeâtres , & elles déposent un sédiment qui ressemble exactement à de la brique pilée. Quelquefois elles font écumeuses , & il se forme au dessus une pellicule qui s'attache aux côtés du verre.

§. 253. La durée de chaque accès n'est point fixe , elle varie suivant l'espèce de la fièvre & plusieurs autres circonstances. Les accès reviennent quelquefois précisément à la même heure , d'autres fois ils avancent d'une , deux , trois heures ; quelquefois ils retardent d'autant ; l'on a crû remarquer , que les fièvres dont les accès anticipoient , se terminoient plutôt que les autres ; mais ce n'est point une règle générale.

§. 254. L'on distingue les fièvres d'accès en fièvres de printemps ou d'automne. L'on appelle fièvres de printemps , celles qui regnent depuis le mois de Février jusques à la fin de Juin ; fièvres d'automne , celles qui regnent depuis le mois de Juillet , jusques au mois de Janvier. Leurs caractères essentiels sont les mêmes , ce ne sont point proprement des maladies différentes , mais les circonstances variées , qui les accompagnent , méritent quelque attention.

N

Ces



Ces circonstances dépendent de la saison , & de la constitution des corps dans ces saisons. Les fièvres de printemps sont quelquefois jointes à une disposition inflammatoire , parceque c'est la disposition des corps dans ce tems là ; & comme tous les jours la saison devient plus favorable , elles sont ordinairement assez courtes. Celles de l'automne sont souvent mêlées d'un principe de putridité , & comme la saison devient fâcheuse , elles sont plus opiniâtres.

§. 255. Les fièvres d'automne commencent très rarement en Juillet , beaucoup plus souvent en Août ; & leur longueur a répandu cette frayeur qu'on a des fièvres qui commencent dans ce mois. Mais le préjugé à crû que leur danger venoit des influences du mois d'Août ; c'est une misérable erreur ; il vaut mieux qu'elles commencent en Août , que dans les mois suivans , parce qu'elles sont d'autant plus opiniâtres , qu'elles paroissent plus tard. Ces fièvres s'annoncent quelquefois , comme des fièvres putrides , & ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'elles se reglent



réglent en fièvres d'accès ; mais , heureusement , il n'y a pas de danger à s'y tromper , & à employer le traitement marqué pour les fièvres putrides. Le sédiment couleur de brique , & surtout la pellicule au dessus des urines , sont ordinaires dans les fièvres d'automne , & manquent souvent dans celles de printems. „ Dans celles-ci , les urines „ sont d'ordinaire moins rouges , & ti- „ rent plutôt sur le jaune ; il se forme , „ dans le milieu , une espece de nuage. „ Elles déposent un sédiment blanc , „ qui est un bon augure. ”

§. 256. Ordinairement les fièvres d'accès ne sont pas mortelles ; celles de printems se dissipent même souvent , sans aucun remède , après quelques accès. Il n'en est pas de même de celles d'automne , qui durent très longtems , & même quelquefois jusques au printems , si on les laisse sans remèdes , ou si on ne les traite pas bien.

Les fièvres quartes sont toujours plus rebelles que les tierces ; ce sont celles que les malades gardent quelquefois pendant des années. Dans les païs marécageux , quand on a la fièvre , non



seulement elle est très longue, mais elle a de fréquentes recidives.

§. 257. Quelques accès de fièvre ne sont pas extrêmement nuisibles ; il arrive même quelquefois, qu'ils produisent quelque changement favorable dans la santé, & détruisent les germes de quelques maladies de langueur ; mais on se trompe en les regardant généralement comme salutaires. S'ils durent longtems, s'ils sont longs & violens, ils affoiblissent tout le corps, ils dérangent toutes les fonctions, & surtout les digestions, ils rendent les humeurs acres, & jettent dans plusieurs maladies chroniques, entr'autres la jaunisse, l'hydropisie, l'asthme, & les fièvres lentes ; quelquefois même les vieillards & les gens très foibles meurent dans l'accès, & c'est toujours dans le tems du froid.

§. 258. L'on a un remède inmanquable pour la guerison de ces fièvres ; c'est le *Kina* ou *Kinkina*, ainsi l'on est toujours sûr de les dissiper, & il n'y a de difficulté que celle de savoir, s'il n'y a point d'autre cause de maladie, & compliquée avec la fièvre, à laquelle le *Kina* pût nuire : s'il y en a, il faut les



les détruire par leurs remèdes particuliers (a).

N 3

§. 259

(a) Cet admirable remède n'est connu en Europe que depuis cent & vingt ans ; nous en avons l'obligation aux Espagnols , qui le trouverent au Perou dans la Province de *Quito* ; la Comtesse de Chinchon fut la première Européenne qui en fit usage en Amérique , & il arriva d'abord en Espagne sous le nom de *poudre de la Comtesse*. Les maisons des *Jesuites* en ayant fait distribuer beaucoup , il se répandit sous le nom de *poudre des Jesuites* ; il a été connu encore sous d'autres noms ; on ne l'appelle aujourd'hui que *Kina*, ou *ecorce du Perou*. Il essuya d'abord de très grandes oppositions ; les uns le regardoient comme un remède divin , les autres comme un poison ; & l'animosité ayant augmenté les préjugés , il a fallu près d'un siècle avant que tous les esprits fussent fixés sur son véritable usage. Mais enfin , il paroît , que depuis près de vingt ans , l'on est généralement revenu des préventions défavorables à ce remède. L'insuffisance des autres , dans plusieurs cas , son efficace , les cures admirables & sans nombre , qu'il a opérées & qu'il opère tous les jours , le nombre de maladies , très différentes des fièvres , dans lesquels il est le souverain remède , les effets dans les maladies chirurgicales les plus fâcheuses , le bien être , la force , la gaieté dans laquelle il met ceux qui en font usage , ont enfin defillé tous les yeux , & on lui donne presque unanimement le premier rang parmi les remèdes les plus efficaces. On ne croit plus qu'il gâte l'estomac , qu'il fixe la fièvre sans la guérir , qu'il enferme le loup dans la bergerie , qu'il jette dans le scorbut , l'asthme , l'hydropisie , la jaunisse ; l'on est au contraire persuadé qu'il prévient tous ces maux , & que , s'il nuit quelques fois , ce n'est , comme tous les bons remèdes , que quand



§. 259. Dans les fievres de printemps, si les accès ne sont pas violens, si le malade est bien entre les accès, que son appetit, ses forces, son sommeil ne se perdent pas, il ne faut rien faire du tout, que mettre le malade *au regime des convalescens*. C'est celui qui convient, assez généralement, à tous ceux qui ont ces fievres; parceque si on les mettoit au regime des maladies aiguës, on les affoibliroit inutilement, & si l'on ne retranchoit rien de leurs alimens, comme il ne se fait point de digestion pendant tout le tems de l'accès, & que l'estomac est toujours un peu affoibli par la maladie, il se formeroit des crudités qui entretiendroient la fievre. L'on ne doit point prendre d'alimens solides au moins deux heures avant l'accès.

§. 260. Si la fievre revient, après le sixieme ou le septieme accès, & que le malade ne paroisse avoir aucun besoin de purger, ce qu'on apprendra à connoitre dans le chapitre des remedes de

quand il est falsifié, ou mal ordonné, ou mal pris, ou enfin quand il se trouve dans le temperament quelques singularités inconnues (c'est ce qu'on appelle, *idiosyncrasies*) qui en pervertissent l'effet.



de précaution , on lui donne le *kina* , qui est la poudre N°. 14. Si la fièvre est quotidienne , ou double tierce , on en donne trois quarts d'once , ou six prises , entre deux accès ; & comme l'on n'a que dix ou douze , tout au plus quatorze , ou quinze heures , il ne faut mettre qu'une heure & demi d'intervalle entre chaque prise. On peut placer deux bouillons , dans tout ce tems là , entre deux prises.

Quand la fièvre est tierce , il faut en donner une once , ou huit prises entre les deux accès ; on en prend une de trois en trois heures.

Quand elle est quarte , j'en donne une once & demi , de la même façon. Il est inutile de vouloir arrêter les accès avec de moindres doses , c'est en les donnant trop petites qu'on échouë si souvent ; on crie contre le remède , on le croit inutile , mais il ne l'est que par la faute de ceux qui l'employent. Il faut que la dernière prise soit donnée deux heures avant l'accès.

Souvent , après ces doses de *kina* , l'accès manque ; mais soit qu'il manque , ou qu'il revienne , il faut après que son tems est passé , en redonner



la même quantité, qui emporte certainement le second accès. On continue ensuite, pendant six jours, de donner la moitié de cette dose, entre le tems qu'auroient remplis les accès, s'ils étoient venus; &, pendant tout ce tems là, le malade prend le plus d'exercice qu'il peut.

§. 261. Si les accès sont très forts, le mal de tête très violent, le visage rouge, le pouls plein & dur, s'il y a de la toux, si, lors même que l'accès est passé, le pouls conserve de la dureté, si les urines sont ardentes, la langue fort sèche, il faut saigner & faire boire beaucoup de tisanne d'orge N°. 3. Ces deux remèdes mettent ordinairement dans l'état décrit §. 259. L'on peut alors donner, dans un jour libre, trois ou quatre prises de la poudre N°. 24. & ensuite l'on abandonne la maladie pendant quelques accès. Si elle ne finit pas, on vient au kina.

Si le malade, hors même des accès, avoit la bouche mauvaise, du dégoût, des maux de reins, des douleurs de genou, des inquietudes, de mauvaises nuits, on pourroit le purger, avant que de lui donner le kina, avec la poudre N°. 21. ou la potion N°. 23.

§. 262.



§. 262. Dans les fièvres d'automne , si elles s'annoncent continuës , à peu près comme les fièvres putrides , on fait boire abondamment de la tisane d'orge N°. 3. & , au bout de deux ou trois jours , si les signes d'enibarras dans l'estomac continuent , on donne le remède N°. 34. ou celui N°. 35. (a). Si après ce remède les signes de putridité continuent encore , on purge avec plusieurs prises de la poudre N.24 , ou , les gens robustes , avec celle N°. 21 ; & quand la fièvre est tout à fait réglée , on donne le Kinkina comme §. 260.

Mais comme les fièvres d'automne sont plus opiniâtres , après l'avoir discontinuë huit jours , quoiqu'il ne soit revenu aucun accès , il faut en redonner , encore pendant huit autre jours , trois prises par jour ; sur-tout si la fièvre étoit quarte ; & même , dans cette espece , je l'ai souvent fait prendre six fois , de huit en huit jours.

Le peuple aura de la peine à se soumettre à cette cure , qui est contensee par le prix du kina ; mais je n'ai pas crû que cela dût m'empêcher de l'indiquer

N 5

quer

(a) Voyez , §. 241. les cas dans lesquels on doit employer ce second remède , préferablement au premier.



quer comme la seule qui soit certaine ; car rien ne peut remplacer ce remède , c'est le seul sur , & le seul innocent dans tous les cas. L'on a été imbû pendant longtems de préjugés contraires ; l'on croioit , qu'il gâtoit l'estomac , & pour prevenir cela , on donnoit à manger une heure après. Bien loin de gâter l'estomac , c'est le remède du monde qui le fortifie & le rétablit le mieux , & c'est une coutume nuisible , quand on est obligé de le donner souvent , que de manger une heure après. L'on croioit qu'il laissoit des obstructions , & qu'il conduisoit à l'hydropisie ; l'on fait aujourd'hui que ce qui obstrue & conduit à l'hydropisie , c'est la longueur de la fièvre. Non seulement le *Kina* empêche ce malheur , mais lorsqu'il est arrivé , parce qu'on ne s'en est pas servi , son usage guerit cette maladie. En un mot , s'il y a quelque maladie jointe à la fièvre , quelquefois cela empêche l'effet du *Kina* , sans le rendre nuisible ; mais quand la fièvre est seule , il a toujours fait , & fera toujours , tout le bien possible. Je parlerai ailleurs des moyens qui peuvent y suppléer , quoi qu'imparitairement.

Dès



Dès qu'on a commencé le *Kina*, il faut bien se garder de se purger; la purgation redonneroit la fièvre.

§. 263. La saignée n'est jamais, ou presque jamais nécessaire dans la fièvre quarte, qui attaque en automne plutôt qu'au printemps, & avec des symptômes de putridité, plutôt que d'inflammation.

§. 264. Le malade doit, une couple d'heures avant que l'accès commence, boire, tous les quart d'heures, un petit verre tiède, de thé de fureau, adouci avec du miel, & se promener doucement; cela lui procure une légère sueur, qui rend le froid, & par la même tout l'accès plus doux. Il continue la même boisson pendant tout le tems du froid, & quand la chaleur est venue, il peut, ou la continuer, ou lui substituer celle N<sup>o</sup>. 2, qui est plus rafraichissante; mais il n'est plus nécessaire de boire tiède, il suffit de ne pas boire trop froid. Quand la sueur est finie, on essuye bien le malade, & il peut se lever. Si l'accès étoit fort long, on pourroit donner, pendant la sueur, un peu de grus, ou quelque autre aliment semblable.



§. 265. Quelquefois la première dose, & même les premières doses de *Kina* purgent. Ce n'est pas un mal, mais, pendant qu'il purge, il n'arrête ordinairement pas la fièvre, ainsi il faut regarder ces doses comme perdues à cet égard, & en redonner d'autres, qui cessent de purger, & arrêtent les accès. Si la diarrhée continuoît on le suspendroit un jour, pour donner un demi quart d'once de rhubarbe; ensuite on le recommenceroit, &, si la diarrhée persistoit, on mêleroit à chaque prise, quinze grains de thériaque; mais ce n'est que dans ce cas qu'on doit le mêler; toutes les autres choses auxquelles on l'associe affoiblissent sa vertu.

§. 266. Avant que l'on connût l'usage du *Kina*, l'on se servoit des autres amers, qui ont aussi beaucoup de qualités, mais qui lui sont cependant bien inférieurs. L'on trouvera N°. 43, trois remèdes de cette espèce, qui sont très bons, & dont j'ai souvent éprouvé l'efficacité; mais, d'autres fois, j'ai été obligé de les abandonner pour venir au *Kina*. La limaille de fer, qui entre dans la composition du troisième, est



est très febrifuge dans certains cas. J'ai guéri avec ce remède, au milieu de l'hiver 1753, d'une fièvre quarte, un malade que je n'avois pas pû déterminer à prendre du *Kina*. Il est vrai qu'il étoit extrêmement docile pour le régime, & qu'au plus fort de l'hiver, il montoit tous les jours à cheval, & prenoit d'autres exercices en plein air, jusques à ce qu'il commençât à transpirer abondamment.

§. 267. Un autre moyen aisé dont je me suis servi souvent, avec un entier succès, contre les fièvres tierces, mais qui ne m'a réussi que deux fois dans les quartes, c'est de faire frûer abondamment le malade, dans le tems que l'accès doit venir. Pour celà, il boit, trois ou quatre heures à l'avance, l'infusion de sureau mielée, comme je l'ai déjà dit §. 264, & une heure avant le moment du frisson, il se met au lit, & on lui donne, aussi chaud qu'il peut le boire, le remède N°. 44.

J'en ai aussi guéri quelques unes, & tierces & quartes, l'an 1751 & en 1752, en donnant, de quatre en quatre heures, entre les accès, la poudre N°. 45. Mais outre qu'elle m'a manqué plusieurs



plusieurs fois, & qu'elle ne guerissoit point aussi promptement, elle affoiblissoit quelques malades, elle leur derangeoit l'estomac, &, deux fois, quoiqu'elle eût guéri la fièvre, je fus obligé de recourir au Kina, pour rétablir entièrement la santé. Mais comme ces moyens sont peu coûteux, & réussissent souvent, j'ai crû devoir les indiquer.

§. 268. L'on vante une quantité d'autres remèdes, pour les fièvres; aucun n'est aussi efficace que ceux que je viens d'indiquer; plusieurs sont dangereux; ainsi il est prudent de ne pas s'en servir. L'on debite, depuis quelques années, des poudres, sous le nom de poudres de Berlin, qui ne sont qu'un kina masqué, quelquefois entièrement éventé, & toujours vendu très chèrement. Un Kina choisi, & fraîchement préparé, est fort à préférer.

§. 269. J'ai vû souvent des paysans, qui avoient une fièvre d'accès depuis plusieurs mois, & qui avoient employé beaucoup de mauvais remèdes, & n'avoient observé aucun régime. Je me suis très bien trouvé de leur donner les remèdes N°. 34. ou 35; & ensuite, pendant quelques jours, celui



celui N<sup>o</sup>. 38 ; après cela on leur donne le Kina , ( voyez §. 260. ) ou les autres febrifuges , ( voyez §. 266. 267. ) après quoi on les met , pendant quelques tems , à l'usage de la theriaque des pauvres , ( voyez §. 247. art. 13. ) afin de rétablir les digestions , qui sont tout à fait dérangées.

§. 270. Il y a quelques fievres d'accès , qu'on appelle *pernicieuses* , dont chaque accès est accompagné des plus violens symptomes ; le poulx est petit & irregulier , le malade excessivement abbattu , évanouissant frequemment , ayant des angoisses inexprimables , des convulsions , un assoupissement profond , un délire continuel , des envies d'aller à selle ou d'uriner continues , & inutiles. Le mal est très pressant , le malade peut mourir dès le troisieme accès , & passe rarement le fixieme , s'il n'est pas bien conduit. Il n'y a pas un moment à perdre , & il n'y a qu'un parti à prendre , c'est de lui donner incessamment le Kina , comme §. 260 , afin de supprimer les accès suivans. Souvent ces fievres sont compliquées avec beaucoup de putridité dans les premières voies ; quand cette complication est bien démon-



démontrée, on peut, immédiatement après la fin d'un accès, donner une prise d'ypecacuana N<sup>o</sup>. 35. & dès que son effet est fini, on ordonne le kina. Mais je m'étens peu sur ces fievres, parce qu'elles ne sont pas frequentes, & que le traitement en est trop délicat pour qu'on puisse les traiter sans Médecins. J'ai seulement voulu les faire connoître, afin que, quand elles se présenteroient, on fut instruit du danger.

§. 271. La même cause, qui produit ces fievres d'accès, occasionne souvent des maladies, qui reviennent périodiquement à la même heure, sans frisson, sans chaleur, & souvent sans vitesse dans le pouls : ces maux suivent presque toujours l'ordre des fievres quotidiennes, ou tierces, plus rarement celui des quartes. J'ai vû des vomissemens & des envies de vomir très violentes, avec une angoisse inexprimable ; des oppressions très fortes, des coliques les plus cruelles, des palpitations effrayantes, des maux de dents excessifs, des maux de tête, & très fréquemment des douleurs inouïes sur un œil, la paupiere, le sourcil, & la temple du même côté, avec une rougeur de



de l'œil & un larmoyement continuel. J'ai même vû, deux fois, un gonflement si prodigieux, que l'œil sortoit de plus d'un ponce de la tête, couvert par la paupiere, qui, elle même, étoit extrêmement enflée. Tous ces maux commencent très regulierement à une certaine heure, durent à peu près le tems d'un accès, & finissent sans aucune évacuation sensible, pour revenir precisement à pareille heure le lendemain, ou le surlendemain.

Il n'y a qu'un remede qui puisse arreter ces accès, c'est le Kina, donné comme §. 260. Rien ne soulage pendant l'accès, & tous les autres remedes ne suspendent pas même le mal; mais j'ai guerri, avec le Kina, de ces maux, & surtout de ceux de yeux qui sont très frequens, qui duroient depuis plusieurs semaines, & pour lesquels on avoit employé inutilement, saignées, purgatifs, bains, eaux, vesicatoires, une foule de remedes. Si l'on en donne une dose suffisante, le premier accès est très léger; le second manque; & je n'ai point vû de rechûte, comme après les accès ordinaires de fièvre.



§. 272. Dans les endroits où la nature de l'air rend ces fievres frequentes, l'on doit bruler souvent, dans les chambres, surtout dans celles où l'on couche, quelques herbes ou quelques bois aromatiques; mâcher tous les jours des grains de genievre, & employer, pour boisson, une infusion fermentée de cette même graine. Ces deux remèdes sont d'une très grande efficace pour racommoder les estomacs les plus foibles, pour prevenir les obstructions, & pour faciliter la transpiration; & comme ce sont là les causes, qui entretiennent le plus opiniatement ces fievres, rien n'en preservera plus sûrement que ces secours, qui sont si faciles.

---

## CHAPITRE XIX.

*Des Eresypelles, & des piquures d'animaux.*

§. 273. **L'**Eresypelle, que le peuple appelle *le violet*, est, quelquefois, une maladie très legere, qui paroît sur la peau, sans que le malade ait



ait eu aucune indisposition ; elle attaque ordinairement le visage , ou les jambes. Le peau se tend , devient rude & rouge , mais la rougeur disparoit , si on presse avec le doigt , & reparoit dès qu'on le retire. Le malade sent , dans la partie , une chaleur brulante , qui l'inquiete , & quelquefois l'empêche de dormir. Le mal augmente pendant deux ou trois jours , reste dans son plus haut période un jour ou deux , & diminue ; alors la peau malade tombe en grosses écailles , & tout est fini.

§. 274. D'autres fois c'est une maladie plus grave , qui commence par un frisson très fort , suivi d'une chaleur brulante , d'un mal de tête violent , de maux de cœur ou envies de vomir , qui ne cessent que quand l'erefypelle paroît , ce qui n'arrive , quelquefois , que le second , ou même le troisième jour. Alors la fièvre diminue & les maux de cœur finissent , mais souvent il reste un peu de fièvre , & du dégoût , pendant tout le tems que l'erefypelle augmente. Quand il attaque le visage , le mal de tête continue , jusques à ce qu'il soit sur son déclin ; la paupiere se gonfle , l'œil se ferme , le malade n'a



n'a aucun moment de tranquillité. Souvent le mal passe d'une joue à l'autre, & se répand successivement sur le front, le col, la nuque; alors la maladie dure plus longtems qu'à l'ordinaire. Souvent même, si la maladie est forte, la fièvre subsiste, le cerveau s'engorge, le malade rêve, son état est très dangereux, &, quelquefois, s'il n'est pas très bien secouru, il succombe, sur-tout quand l'âge se joint à la maladie. Une erezypelle très fort sur le col, occasionne une esquinancie qui peut être très facheuse.

Quand il attaque la jambe, toute la jambe enfle, & l'irritation se communique même à la cuisse.

Dès que l'erezypelle est un peu fort, il est couvert de petites pustules, pleine d'une eau claire, comme celles qui surviennent à une brulure, qui ensuite se sechent & s'écaillent. J'ai vu quelquefois, sur-tout quand l'erezypelle attaquoit le visage, que l'humeur qui sortoit de ces pustules, étoit extrêmement visqueuse, & formoit des croûtes épaisses, qui ressembloient presque aux croûtes de lait des petits enfans, & restoient plusieurs jours avant que de tomber.

Quand



Quand l'eresypelle est violent, il dure quelquefois huit, dix, douze jours, dans le même état; & enfin, il se dissipe par une sueur abondante, qui est quelquefois annoncée par un malaise, accompagné de frisson & d'un peu d'angoisse, qui dure quelques heures. Pendant tout le tems de la maladie, toute la peau est très sèche, & même l'intérieur de la bouche.

§. 275. Il est rare que l'eresypelle suppure, & quand cela arrive, c'est toujours une mauvaise suppuration, qui degénere aisément en ulcère. Il y a quelquefois des épidémies d'eresypelles malignes, qui se gangrènent aisément.

§. 276. L'eresypelle change souvent de place; elle se retire tout à coup, le malade est mal à son aise, il a des envies de vomir, de l'angoisse, de la chaleur, l'eresypelle reparoit ailleurs, & il est guéri. Mais, si au lieu de reparoitre sur une autre partie de la peau, l'humeur se jette sur le cerveau, ou la poitrine, le malade perit en peu d'heures; & ces changemens funestes arrivent quelquefois, sans qu'il soit possible de l'attribuer à aucune erreur du malade ou du Medecin.

Quand



Quand le transport se fait sur le cerveau, le malade tombe d'abord dans les rêveries, avec un visage allumé, & des yeux très vifs; il devient bientôt phrénétique, & meurt lethargique.

Si le poulmon est attaqué, l'oppression, langoisse, la chaleur sont inexprimables.

L'humeur se jette aussi sur la gorge, & produit une esquinancie promptement mortelle.

§. 277. Il y a des personnes pour qui l'eresypelle est une maladie habituelle. Si elle attaque souvent le visage, c'est ordinairement le même côté, & l'œil en est à la fin considérablement affoibli.

§. 278. L'eresipelle depend de deux causes, d'une humeur acre & ordinairement bilieuse, répandue dans le sang, & de ce que cette humeur ne s'avacue pas bien par la transpiration.

§. 279. Quand le mal est léger, tel qu'il est décrit §. 273, il suffit d'entretenir une transpiration abondante, sans échauffer, & il n'y a rien de tel, dans ces cas là, que le régime,



gime , & un usage abondant de nitre & de thé de fureau. Ainsi l'on se prive de viande, d'œufs, & de vin; l'on vit d'un peu de legumes & de fruits; l'on boit abondamment d'infusion de fureau, & l'on prend, de trois en trois heures, demi dragme de nitre; ou, ce qui revient au même, on en mêle trois dragmes à la quantité de fureau, qu'on peut boire dans un jour. L'on peut aussi mettre le nitre en bol, avec de la conserve de fureau. Ces remèdes entretiennent la liberté du ventre, & augmentent les urines & la transpiration.

§. 280. Quand le mal est plus grave, si la fièvre est très forte, & le poulx en même tems fort, ou dur, il faut faire une saignée; mais, dans cette maladie, il ne faut jamais la faire abondante, il vaut mieux, supposé qu'on n'ait pas tiré assez de sang, en faire ensuite une seconde, & même une troisième, si la fièvre est forte comme cela arrive très souvent; elle est même quelquefois d'une violence qui la rend extrêmement dangereuse, & dans des cas de cette espece la nature a quelquefois



fois sauvé les malades en excitant des hæmorrhagies de quatre ou cinq livres, & un Médecin éclairé & prudent peut prendre sur lui de l'imiter, mais je n'ose pas donner ce conseil à la classe des Médecins pour laquelle j'écris ; & il est plus sûr, pour eux, de multiplier les saignées, dans ce cas, que d'en faire une trop forte. Ces fièvres eresypelateuses sont souvent l'effet d'un long échauffement.

Après la saignée, *on met au regime ; on donne des lavemens jusques à ce que la fièvre ait diminué sensiblement, & l'on fait boire abondamment de la tisanne d'orge, N°. 3.*

Quand la fièvre a un peu diminué, on purge avec le remede N°. 23, ou en donnant tous les matins, quelques prises de crème de tartre N°. 24. La purgation est absolument nécessaire, pour évacuer la bile croupissante, qui est ordinairement la cause première de ces eresypelles violens. L'on est même quelquefois obligé, si le mal est long, le dégoût opiniâtre, la bouche mauvaise, la langue sale, s'il n'y a que peu de fièvre, & point de crainte d'inflammation, de donner les remedes N°. 34. ou



ou 35, qui, par les secouffes qu'ils occasionnent, dissipent ces embarras, mieux que les purgatifs. -

Après ces évacuations, ordinairement le mal s'amande, mais il faut cependant, quelquefois, y revenir le lendemain, ou le surlendemain, sur-tout si le mal est à la tête. Les purgatifs sont le vrai remède de cette maladie quand elle occupe cette partie; en emportant la cause du mal, ils le diminuent, & ils en previennent les suites fâcheuses.

Quand, après les évacuations, la fièvre continuë à être très forte, il faut donner, toutes les deux heures, & même plus souvent, une cueillerée du remède N°. 10.

Il est très utile, quand le mal est à la tête, de baigner souvent les jambes dans l'eau tiède; l'on doit même, s'il est violent, appliquer des sinapismes à la plante des pieds. J'ai vû ce remède attirer sur les jambes, au bout de quatre heures, un eresypelle qui couvroit le nez & les yeux. Quand le mal commence à se dissiper par la sueur, il faut l'aider par le thé de sureau & le nitre; (voyez §. 279.) Il est utile d'en-

O

trete-



tretenir la transpiration pendant quelques jours.

§. 281. Les meilleures applications qu'on puisse employer sont 1°. l'herbe à robert, (*geranium robertianum*), ou le cerfeuil, ou le persil, ou la fleur de sureau; souvent même, si le mal est léger, il suffit d'y mettre un linge fort doux, que quelques personnes poudrent de farine séchée.

2°. S'il y a une bien grande inflammation, & qu'on puisse avoir beaucoup de régularité, des flanelles trempées dans une forte décoction de sureau, & appliquées tièdes, sont ce qui soulage le plus promptement. J'ai apaisé par ce remède, les douleurs horribles du *feu saint Antoine*, qui est une espèce d'erysypelle, mais cruel, & qui a des caractères singuliers.

3°. L'on employe aussi, avec grand succès l'emplâtre d'email N°. 46; & la poudre d'email indiquée dans le même N°. Les farines, cette poudre, les autres poudres vantées dans cette maladie, conviennent sur-tout, quand il survient, des petites vésicules, une eau, qu'il est bon d'absorber par l'application de ces poudres, sans quoi elle  
pour-



pourroit écorcher & même ulcerer la partie.

Tous les autres emplâtres, dans lesquels il entre des graisses, ou des résines, sont très dangereux; ils ont souvent produit la rentrée de l'erefypelle, son ulceration, la gangrène. Si les personnes sujettes à cette maladie, appliquent quelque emplâtre de cette espèce, sur la peau, lors même qu'elle est la plus saine, il survient d'abord un erefypelle.

§. 282. Quand l'humeur d'erefypelle rentre, & se jette sur le cerveau, sur la gorge, sur le poulmon, ou sur quelque autre partie intérieure, il faut faire une saignée, appliquer des vésicatoires aux jambes, & faire boire abondamment du thé de sureau nitré.

§. 283. Les personnes sujettes aux erefypelles habituels, qui reviennent souvent, doivent s'imposer la loi d'éviter le lait, la crème, tous les alimens gras & visqueux, les pâtes, les viandes noires, les aromates, les vins épais & fumeux, la vie sédentaire, les passions vives, & sur-tout la colere, & , s'il est possible, le chagrin. Elles doivent vivre, principalement d'herbages, de fruits, de choses un peu aigres & qui tien-



nent le ventre libre , boire de l'eau , & quelques vins blancs legers , & sur-tout faire usage souvent , de la crème de tartre. Ces attentions sont importantes , parceque , outre le danger de ces fréquens eresypelles , ils dénotent un léger vice dans le foye & dans la vésicule du fiel , qui , si on le néglige , devient enfin très grave.

Des eaux legerement purgatives leur sont très utiles , aussi bien que les jus d'herbes chicoracées , & le petit lait , bien clair , dont ils feront très bien de boire trois quartettes tous les matins , pendant cinq ou six mois de l'été. Il est encore plus efficace , s'ils prennent , en même tems , de la crème de tartre , & s'ils y mettent du miel.

### *Piquures d'Animaux.*

§. 284. Comme les piquures d'animaux produisent souvent une espece d'eresypelle , j'en dirai un mot.

Nous n'avons de serpens venimeux dans ce païs que les viperes , & l'on n'en trouve que dans un seul endroit , près de *Beaume* , où il y a une *Viperiere*. Nous n'avons point de scorpions , qui  
sont



sont peu venimeux ; les crapauds ne le sont pas ; ainsi , les seules piqures , auxquelles on soit exposé , sont celles , d'abeilles , de guêpes , de frelons , de cousins , de demoiselles , qui , quelquefois procurent beaucoup de douleurs , une enflure & une rougeur erysypella-teuse très considérable , qui , si elle est au visage , ferme quelquefois absolument les yeux ; de la fièvre , des maux de tête , des insomnies , des maux de cœur ; & si les douleurs sont violentes , des évanouissemens & des convulsions ; sans que jamais ces accidens aient des suites funestes. Ils passent naturellement , au bout de quelques jours , sans aucun secours , mais on peut les prévenir ou au moins les diminuer & les abrégier 1°. en retirant d'abord l'éguillon de l'animal , s'il est resté.

2°. En appliquant continuellement quelque une des applications indiquées §. 281. art. 1 & 2 , surtout l'infusion de sureau , dans laquelle on délaye un peu de thériaque , ou en couvrant le mal d'un cataplasme de mie de pain , de lait , de miel , & d'un peu de theriaque.

3°. En faisant prendre quelques bains de pied.



4°. En diminuant un peu des alimens, sur-tout le soir, & en buvant de l'infusion de fleur de sureau nitrée. L'huile appliquée d'abord empêche quelquefois l'enflure de paroître, &, par là, prévient les douleurs.

---

## CHAPITRE XX.

*Des inflammations de poitrine & des pleuresies fausses & bilieuses.*

§. 285. **L'**Inflammation de poitrine, & la pleuresie qu'on appelle bilieuses, sont la même maladie. C'est proprement une fièvre putride, avec un engorgement du poulmon, qui est, ou sans douleur, alors on l'appelle peripneumonie putride ou bilieuse, ou avec douleur de côté (*point,*) on l'appelle pleuresie.

§. 286. Les signes qui distinguent ces maladies, des maladies inflammatoires du même nom, que j'ai décrit CHAP. IV. & V. sont un pouls moins dur, moins fort, plus vite, sans qu'il y ait les symptomes qui le rendent tel même



même dans les maladies inflammatoires. (voyez §. 47. & 90.) La bouche est mauvaise & amère, la chaleur acre & sèche, le malade a un sentiment de pesanteur & de malaïse, dans les environs de l'estomac, des nausées, il a le teint moins rouge, que dans les peripneumonies & pleuresies inflammatoires, mais un peu jaune; il a l'air défait, les urines ressemblent à celles des fièvres putrides, & non point à celles des fièvres inflammatoires; il y a très souvent une petite diarrhée bilieuse & très foetide. La peau est ordinairement très sèche, les crachats sont moins épais, moins rouges, mais plus jaunes, que dans l'espece inflammatoire.

§. 287. Le traitement est le même que celui des fièvres putrides §. 241. S'il y a un peu d'inflammation, on la détruit par une saignée. Ensuite on donne la tisanne d'orge N°. 3, & des lavemens, &, dès qu'il n'y a plus du tout d'inflammation, la potion émetique & purgative N°. 34. Mais l'on ne peut être trop attentif à ne la donner que quand toute indisposition inflammatoire est entièrement dissipée; l'employer plutôt, c'est certainement  
O 4 tuer



tuer le malade, & il est affreux de travailler par un vomitif un poulmon enflammé & gorgé de sang, dont les vaisseaux crevent par le seul effet de l'expectoration. Ensuite on peut repurger au bout de quelques jours avec le remède N°. 23. La poudre N°. 25. réussit aussi très bien comme vomitif.

Si la fièvre devient très forte, il faut donner beaucoup de la potion N°. 10.

Ces maladies sont souvent épidémiques, comme les fièvres putrides simples.

Il y en eut une nombreuse épidémie ici In 1753, & le traitement que je viens de proposer me réussit très bien.

Les vesicatoires aux jambes sont très utiles, quand l'oppression ne diminue pas après les évacuations générales.

§. 288. *La fausse inflammation de poitrine*, est un engorgement du poulmon avec fièvre, produit par des matières extrêmement tenaces, glaireuses, adhérentes, & non point par un vrai sang inflammatoire, ou par une humeur putride & bilieuse.

§. 289. Cette maladie attaque plus au printems que dans un autre saison. Les vieillards, les enfans foibles & mal constitués, les femmes languissantes, les hom-



hommes foibles & particulièrement ceux qui sont usés par la boisson, sont les personnes qui en sont le plus fréquemment attaquées; sur-tout si elles ont pris peu de mouvement, pendant l'hyver, si elles ont vécu d'alimens visqueux, farineux, gras, comme pâtes, chataignes, boullies, fromages. Toutes leurs humeurs ont acquis un caractère d'épaississement visqueux; elles circulent avec peine, &, quand, au printems, la chaleur ou l'exercice augmentent le mouvement tout à coup, les humeurs, qui trouvent un engorgement dans le poulmon, l'augmentent, cette partie se remplit, & le malade meurt.

§. 290. L'on reconnoit cette maladie, 1<sup>o</sup>. parceque les circonstances, dont j'ai parlé, ont précédé.

2<sup>o</sup>. Par les symptomes qui la précédent. Le malade, plusieurs jours à l'avance, a un peu de toux, une legere oppression, quand il se donne du mouvement, un peu d'inquietude, quelquefois un peu de mauvaise humeur; le visage est plus rouge qu'il ne devrait être, il a du penchant au sommeil, & dort mal, & il a quelquefois beaucoup d'appetit.

O 5

3<sup>o</sup>. Quand



3°. Quand cet état a duré quelques jours , il survient un frisson plus long que violent ; ensuite une chaleur peu forte , mais accompagnée de beaucoup d'inquiétude & d'oppression. Le malade ne peut pas tenir au lit , il va & vient dans la chambre quoique très abattu , le poulx est foible & assez vite , les urines ne sont quelquefois que peu changées , d'autres fois en petite quantité & assez rouges ; il ne touffe pas beaucoup , & ne crache qu'avec peine. Le visage est ordinairement très rouge & même livide , il ne peut ni veiller ni dormir , il a des momens de reveries , dans d'autres l'esprit est libre. Quelquefois , sur-tout chez les vieillards , cet état finit tout à coup par un évanouissement mortel. D'autres fois , l'oppression & l'angoisse augmentent , le malade ne peut respirer qu'assis , & avec un travail cruel ; le cerveau s'embarrasse tout à fait ; le poulx est très vite & très petit ; cet état dure quelques heures , & finit aussi tout à coup.

§. 291. Cette maladie est très dangereuse ; premierement , parce qu'elle attaque des sujets dont le temperament n'a pas des ressources , en second lieu



lieu, parce qu'elle est prompte, car on meurt quelquefois déjà le troisieme jour, & l'on passe rarement le septieme, pendant que la cause du mal demanderoit de longs secours. D'ailleurs, s'il y a des raisons pour employer un remede, il y en a souvent d'autres qui l'empêchent; & tout ce qu'on peut faire se réduit à ceci.

1°. Si le malade a encore beaucoup de vigueur, s'il n'est pas d'un âge trop avancé, si le poulx a de la dureté, & en même tems de la force, si le tems est sec, & que le vent du nord domine, on doit faire une saignée raisonnable; mais si la plupart de ces circonstances manquoient, elle seroit très nuisible. S'il falloit faire une regle générale, il vaudroit mieux la bannir, que l'admettre.

2°. L'on débarrasse l'estomac & les intestins, des matieres glaireuses qu'ils contiennent, & les remedes qui réussissent le mieux, sont le remede N°. 35, quand il y a des symptomes qui indiquent un grand besoin de vomir, sans inflammation, ou celui N°. 25, qui, après avoir fait vomir, purge par les felles, fait uriner, brise les glaires qui causent la maladie, & augmente la transpiration.



Quand on craint le vomissement on donne la potion N<sup>o</sup>. II, mais il faut être circonspect avec les vieillards ; ils peuvent mourir pendant que le remède agit.

3<sup>o</sup>. L'on fait boire dès le commencement du mal, beaucoup de tisane N<sup>o</sup>. 26, qui est la meilleure boisson dans cette maladie, ou de celle N<sup>o</sup>. 12. à chaque livre de laquelle on ajoute une demi dragme de nitre.

4<sup>o</sup>. On donne, de deux en deux heures, une tasse de la potion N<sup>o</sup>. 8.

5<sup>o</sup>. L'on applique des vésicatoires aux gras des jambes.

Quand on n'est pas sûr de sa marche, il faut s'en tenir à ces trois derniers remèdes, qui ont souvent suffi dans des cas assez graves, & qui ne peuvent point nuire.

§. 292. Quand cette maladie attaque les vieillards, quoiqu'ils guerissent en partie, cependant ils ne se remettent pas toujours entièrement ; & si l'on ne prend pas des précautions, ils tombent aisément dans l'hydropisie de poitrine.

§. 293. *La fausse pleuresie* est une maladie qui n'intéresse point le poulmon, mais seulement la peau & les muscles



muscles qui couvrent les côtes. C'est une humeur rhumatismale, qui se jette sur ces parties, & qui, y produisant des douleurs très vives, qui ressemblent à celle qu'on appelle *point*, a fait donner ce nom à la maladie.

On croit ordinairement, parmi le peuple, & même parmi beaucoup de gens d'un autre ordre, qu'une fausse pleuresie est plus dangereuse qu'une véritable, mais c'est une erreur. Elle est souvent précédée d'un frisson, & presque toujours accompagnée d'un peu de fièvre, d'une petite toux, & d'une légère difficulté de respirer, qui naît, aussi bien que la toux, de ce que le malade, souffrant dans les mouvemens de la respiration, les diminue autant qu'il peut; ce qui fait qu'il s'amasse un peu trop de sang dans le poulmon; mais il n'a ni l'angoisse, ni les autres symptômes des vraies pleuresies. La douleur s'étend chez quelques malades, presque sur toute la poitrine, & jusques à la nuque. L'on ne peut pas se coucher sur le côté malade.

Cette maladie n'a pas plus de danger qu'un rhumatisme, excepté dans deux cas. 1°. Quand la douleur est si forte,



forte , que le malade fait des efforts pour ne pas respirer ; ce qui produit un engorgement dans le poulmon. 2. Quand cette humeur , comme toute autre humeur rhumatismale , se jette sur quelque partie interieure.

§. 294. Il faut la traiter tout comme le rhumatisme (voyez §. 168 & 169.)

Après la saignée , ou les saignées , un vesicatoire sur la partie , produit souvent un très bon effet ; c'est veritablement l'espece de pleuresie dans laquelle il convient.

§. 295. Ce mal cede quelquefois à la premiere saignée , souvent il se termine le troisieme , le quatrieme , ou le cinquieme jour , par une sueur abondante ; rarement il passe le septieme. Quelquefois il naît tout à coup , après une transpiration arrêtée ; alors , si d'abord , avant que la fièvre ait paru , & ait eu le tems d'enflammer le sang , on donne du saltran ; il guerit très promptement , en retablissant la transpiration. Ce sont des cas semblables , ou celui §. 96 , qui ont acquis à ce remede la reputation qu'il a contre cette maladie ; reputation funeste , toutes les années , à plusieurs payfans , qui , trompés par une



une fausse ressemblance , l'employent hardiment dans les vraies pleuresies inflammatoires.

---

## CHAPITRE XXI.

### *Des Coliques.*

§. 296. **L'**On donne ordinairement le nom de coliques à toutes les douleurs qu'on sent dans le ventre ; mais je n'entends ici , par ce mot , que les douleurs qui attaquent l'estomac ou les boyaux.

Elles peuvent dépendre d'un très grand nombre de causes ; & la plupart sont des maladies chroniques , plus fréquentes parmi les gens desœuvrés des villes , ou les artisans sédentaires , que parmi le peuple des campagnes ; ainsi je ne parlerai que du petit nombre d'especes , qui sont les plus communes dans les villages. J'ai prouvé plus haut , que , dans quelques maladies , on tuoit , en cherchant à faire sùer ; on tue dans les coliques , en voulant toujours chasser les



les vents , avec des liqueurs spiritueuses.

*Colique inflammatoire.*

§. 297. L'espece de colique la plus violente , & la plus dangereuse , c'est celle qui dépend de l'inflammation de l'estomac , ou des intestins. Elle commence le plus souvent , sans frisson , par une douleur violente dans le ventre , la douleur augmente par degrés ; le poulx devient vite & dur , le malade sent une chaleur brulante dans tout le ventre , quelquefois il a une diarrhée aqueuse , d'autres fois il est plutôt resserré , avec des vomissemens , ce qui est très facheux ; le visage devient rouge , le ventre se tend , on ne peut pas le toucher sans augmenter cruellement les douleurs du malade , qui a , outre les douleurs , une inquietude extrême. L'alteration est très grande , & la boisson n'étanche point la soif ; la douleur s'étend souvent jusques aux reins , où elle est très vive ; le malade urine peu , les urines sont brulantes & rouges , il n'a pas un instant de sommeil , quelquefois il a des momens de reveries.

Si



Si l'on n'arrête pas le mal, après que les douleurs sont parvenues au plus haut point, le malade commence à se plaindre moins; le poulx devient moins fort, moins dur, mais plus vite; le visage perd de sa rougeur, bientôt il pâlit, & le tour des yeux devient livide; le malade tombe dans une reverie sourde; il perd entièrement ses forces; le visage, les mains, les pieds, tout le corps, excepté le ventre, se refroidissent; la peau du ventre devient bleuâtre; il survient des foiblesses, & le malade perit. Il survient souvent, un moment avant la mort, une évacuation abondante, par les selles, de matières extrêmement fœtides, & c'est pendant cette évacuation que l'on meurt, avec les boyaux gangrénés.

Quand le mal attaque l'estomac, les symptômes sont les mêmes, mais la douleur se fait sentir plus haut, au creux de l'estomac; l'on vomit presque tout ce qu'on prend, l'angoisse est horrible, & les reveries viennent très promptement. Cette maladie tue en très peu de jours.

§. 298. La seule façon de la guérir c'est,

1. De



1. De faire une très grande saignée au bras ; elle diminue , presque sur le champ , la ferocité des douleurs , & elle calme les vomissemens ; elle rend d'ailleurs les autres remèdes beaucoup plus efficaces. Souvent il faut la réitérer deux heures après.

2. On donne , toutes les deux heures , soit qu'il y ait de la diarrhée , soit qu'il n'y en ait point , un lavement , fait avec une décoction de mauves ou d'orge & de l'huile.

3. On fait boire au malade une grande quantité de lait d'amande N°. 4 , ou d'une tisanne de fleurs de mauve ou de celle d'orge , toujours tièdes.

4. L'on tient continuellement sur le ventre , des flanelles trempées dans de l'eau tiède , & on les change toutes les heures , & même plus souvent ; elles sont seches presque d'abord.

5. Si le mal s'opiniâtre , on met le malade dans un bain d'eau tiède , dont j'ai vu les plus grands effets.

Quand la maladie est finie , c'est à dire quand les douleurs sont terminées , que la fièvre a fini , que le malade reprend un peu de force & de sommeil , il convient de le purger , mais avec un purgatif



purgatif très doux. Deux onces de manne & un demi quart d'once de sel de *Sedlitz*, dissouts dans un verre de petit lait, purgent ordinairement très bien, à cette époque, les hommes les plus robustes & les plus durs. La manne seule suffit pour les personnes délicates; & tous les purgatifs acres feroient très dangereux vu la grande sensibilité de l'estomac & des boyaux, après cette maladie.

§. 299. Cette maladie est quelquefois l'effet d'une inflammation générale du sang, & elle est produite, comme les autres maladies inflammatoires, par des travaux forcés, une grande chaleur, des alimens ou des boissons échauffantes &c. ; souvent aussi elle est la suite des autres coliques mal traitées, qui n'auroient point été inflammatoires, mais qui le deviennent; & j'ai vû plusieurs fois, ces coliques naître après les remèdes chauds, ( voyez en un exemple §. 164. )

§. 300. Dix jours après que j'eus guéri une femme d'une colique assez forte, les douleurs revinrent violemment dans la nuit; elle crut qu'elles n'étoient occasionnées que par des vents, & elle  
espera



espera de les appaïser par beaucoup d'eau de noix, qui, bien loin de produire cet effet, les rendit plus atroces; elles devinrent inouïes, & c'est ce qui devoit nécessairement arriver; elle me demanda le grand matin; le poulx étoit fort, vite, dur; le ventre tendu; les reins souffroient beaucoup, les urines étoient presque entièrement supprimées; elle n'en rendoit que quelques gouttes, qui étoient ardentes, avec des douleurs très fortes; elle alloit très souvent sur la chaise, presque pour rien. L'angoisse, la chaleur, l'alteration, la secheresse de la langue étoient effrayantes, & son état, qui étoit l'effet de la liqueur qu'elle avoit pris, me fit craindre pour elle. Une saignée de quatorze onces, calma un peu toutes les douleurs; elle prit plusieurs lavemens, & elle but quelques pots d'orgeade en peu d'heures. Ces secours adoucirent un peu le mal; en continuant la boisson & les lavemens, la diarrhée diminua, le mal de reins finit, & il vint beaucoup d'urines, qui se troublèrent, déposèrent, & elle guerit; mais je suis persuadé, que si la saignée avoit été faite deux heures plus tard, l'eau de noix lui auroit coûté

té



té la vie. Pendant que le mal dure, il ne faut donner aucun aliment ; & l'on ne doit jamais négliger les restes de douleurs, crainte qu'il ne se forme une dureté, ou fchirre, qui occasionneroit les maux chroniques les plus facheux.

§. 301. L'inflammation des intestins & de l'estomac peut degenerer en abcès, comme celle de toutes les autres parties, & l'on doit croire qu'il s'en forme un, quand la violence des douleurs diminue, mais qu'il reste une douleur sourde, un mal-aise général, peu d'appetit, des frissons frequens, & que le malade ne reprend pas ses forces. L'on ne doit donner, dans ce cas, que les boissons indiquées dans ce chapitre, & quelques bouillons farineux.

La rupture de l'abcès est quelquefois marquée par une petite défaillance, suivie d'une cessation de pesanteur dans la partie ou on la ressentoit, & quand le pus s'épanche dans l'intestin, le malade a quelquefois des envies de vomir, des vertiges, & le pus paroît dans les premieres selles. Il reste alors un ulcere dans l'interieur du boyau, qui négligé ou mal traité, peut conduire à une



une fièvre lente, & à la mort, & que j'ai guéri, en faisant vivre uniquement de lait écrémé, coupé avec un tiers d'eau, & en donnant, de deux jours l'un, un lavement, avec parties égales d'eau & de lait, & un peu de miel.

Quand l'abcès creve en dehors de l'intestin, & que le pus s'épanche dans le ventre, c'est un cas très grave, qui demande des secours que je ne puis pas détailler ici.

### *Colique bilieuse.*

§. 302. La colique bilieuse se manifeste par des douleurs très aiguës, mais elle est assez rarement accompagnée de fièvre, à moins qu'elle n'ait déjà duré un jour ou deux. Lors même qu'il y en a, le pouls, quoique vite, n'est ni fort, ni fort dur; le ventre n'est ni tendu, ni brulant, comme dans la colique précédente; les urines coulent mieux, & sont moins rouges; la chaleur intérieure, & la soif, sont assez pressantes; la bouche est amère; les vomissemens, ou la diarrhée, quand l'un ou l'autre existent, évacuent des matières jaunes; souvent la tête tourne.

§. 303.



§. 303. On la guerit 1. par des lavemens de petit lait, & de miel, ou, si l'on n'a pas du petit lait, par celui N<sup>o</sup>. 5.

2. En faisant boire de grandes quantités de ce même petit lait, ou d'une tisanne faite avec la racine de chien-dent, ou gramont, & un peu de jus de citron, qu'on remplacera, si l'on n'en a point, par un peu de vinaigre & de miel.

3. En donnant, d'heure en heure, une tasse du remède N<sup>o</sup>. 32; ou, si on ne peut pas se le procurer, une demi dragme de crème de tartre, aux mêmes distances.

4. Les fomentations d'eau tiède, & le demi bain, sont aussi très favorables.

5. Si dans un sujet fort & robuste, les douleurs étoient aiguës, & le poulx fort & tendu, il faudroit saigner, pour prévenir l'inflammation.

6. L'on ne donnera de nourriture que quelques bouillons d'herbes, surtout d'oseille.

7. Après avoir beaucoup délayé, si la fièvre ne survient pas, si la douleur continue, si les évacuations ne sont pas considérables, il faut donner un purgatif.



gatif. Celui qui est indiqué N°. 47. est très convenable.

§. 304. Cette colique est habituelle pour plusieurs personnes ; on la prévient par l'usage habituel de la poudre N°. 24, en évitant le grand usage des viandes, les choses chaudes, les graisses, & le lait.

*Coliques d'indigestions. Indigestions.*

§. 305. J'appelle de ce nom, toutes les coliques qui sont produites ou par trop d'alimens pris à la fois, ou par des amas faits à la longue, chez les personnes qui ne digerent pas parfaitement, ou par des melanges nuisibles, comme des aigres & du lait, ou par des alimens mal sains, en eux mêmes, ou mal conditionnés.

On connoit cette espece par ce qui a précédé, par des douleurs qui sont accompagnées de beaucoup de malaïses, qui viennent peu à peu, qui ne sont pas aussi fixes que dans les especes precedentes, qui sont sans fièvre, sans chaleur, sans alteration, mais accompagnées de tourmens de tête, d'efforts pour vomir, de pâleur plutôt que de rougeur.

§. 306.



§. 306. Elles ne font jamais dangereuses , à moins qu'on ne les rende telles par des soins mal entendus ; il n'y a qu'une seule chose à faire , c'est d'aider les évacuations par beaucoup de boisson tiède ; il y en a plusieurs également bonnes , comme l'eau tiède , ou pure , ou un peu sucrée , ou un peu salée , du thé de camomilles peu chargé , celui de sureau , du thé ordinaire , de la melisse , il importe peu quelles , pourvu qu'on boive beaucoup. Alors les matieres s'évacuent , ou par les vomissemens , ou par une diarrhée abondante ; & plus ces évacuations sont promptes & copieuses , plutôt le malade est soulagé.

Si le ventre est fort rempli , & qu'il ne se fasse pas de débouchement , il faut donner des lavemens avec de l'eau tiède & du sel.

L'on aide aussi le dégagement des matieres , en faisant frotter fortement le ventre avec des linges chauds.

Quelques fois les matieres nuisent moins par leur quantité que par leur qualité ; alors le mal se dissipe sans évacuation , quand cette matiere irri-

P

tante



tante est noyée dans beaucoup d'eau. Si les douleurs commencent par l'estomac, elles deviennent moins vives, & le malade est moins angoissé, dès que les matieres ont passé dans les boyaux, qui sont moins sensibles.

Après les évacuations abondantes & la cessation des douleurs, il reste souvent à la bouche, un goût d'œufs pourris, qu'on dissipe en donnant quelques prises de la poudre N°. 24, & beaucoup d'eau fraîche.

L'essentiel c'est de ne prendre aucune nourriture, qu'on ne soit parfaitement bien.

§. 307. L'on a la fureur de donner d'abord de la confection, de la theriaque, de l'eau d'anis, de celle de genièvre, du vin rouge, pour arreter les évacuations; mais il n'y a pas de pratique plus funeste; ces évacuations sont la seule chose qui peut guerir le malade; les arreter, c'est ôter la planche à celui qui se noye; & si l'on réussit, on le jette dans quelques fievres putrides, ou dans quelque maladie de langueur; à moins que la nature, plus sage, ne surmonte les obstacles



flacles qu'on lui oppose, & ne renouvelle les évacuations, au bout de quelques jours.

§. 308. Quelquefois, l'on a une indigestion, sans douleurs de colique bien sensibles, mais avec de violens efforts pour vomir, une angoisse inexprimable, des défaillances, des frûeurs froides; souvent même le mal ne s'annonce que par une défaillance qui faïsit le malade tout à coup; il perd l'usage de tous ses sens; le visage est pâle, défait, il a quelques hoquets plutôt que des efforts pour vomir; ce qui, joint à la petitesse du poulx, à ce que la respiration n'est pas embarrassée, à ce que le mal a attaqué après un repas, à ce que l'on sent l'estomac tendu, fait distinguer ce mal d'une véritable apoplexie. Quand il est parvenu à ce degré, il tue quelquefois en peu d'heures. Il faut commencer par donner un lavement acre, avec du sel & du savon; ensuite on fait avaler, autant qu'il est possible, d'eau salée, & si cela est inutile, on fait fondre la poudre N°. 34. dans trois tasses d'eau, dont on donne d'abord la moitié; & si,



au bout d'un quart d'heure, elle n'opere pas, on donne le reste. Ordinairement la connoissance commence à revenir, d'abord que le malade a commencé à vomir.

*Colique venteuse.*

§. 309. Tous nos alimens, & toutes nos boissons contiennent beaucoup d'air, plus cependant les uns que les autres; s'ils ne se digerent pas assez vite, ou si la digestion en est mauvaise, ce qui fait qu'il se developpe plus de cet air, s'ils en contiennent une très grande quantité, ou si les intestins, se ferrant dans quelque point de leur longueur, empechent que ce air ne se distribue également, ce qui fait qu'il s'en amasse beaucoup dans quelques endroits, alors l'estomac & les boyaux sont tendus par ces vents & cette tension produit des douleurs qu'on appelle colique venteuse.

Cette espece se trouve assez rarement seule; mais elle se joint souvent aux autres especes, dont elle est l'effet, & surtout à la précédente, & elle contribue



tribue beaucoup à en augmenter les symptômes. On la connoit par les causes qui ont précédé ; parce qu'il n'y a ni fièvre , ni chaleur , ni alteration ; parce que le ventre est gros sans dureté , qu'il est inégalement gros ; parce qu'il se forme des poches de vents , tantôt dans un endroit , tantôt dans un autre ; parce qu'en frottant le ventre du malade , on fait remuer les vents , ce qui le soulage , & que , quand il en rend par dessus ou par dessous , il est encore plus soulagé.

§. 310. Quand elle est jointe à une autre , elle ne demande point de traitement particulier , elle se dissipe par les remèdes qui dissipent la colique principale.

Quelquefois elle est seule , & elle dépend d'alimens ou de boissons , pleines d'air , comme le moût , la bière , quelques fruits , quelques jardinages. On la guerit par un lavement ; en frottant le ventre avec des linges chauds ; en buvant quelque boisson un peu aromatique , & surtout du thé de camomilles , auquel on peut joindre un peu de confection ou même de theriaque.



Quand les douleurs ont presque fini, si l'on n'a ni chaleur ni fièvre, & si l'on sent l'estomac affoibli, on peut alors, mais c'est presque le seul cas de colique où on le puisse, donner un peu de vin aromatique, ou un peu de quelque liqueur stomachique.

§. 311. Quand on est sujet à de fréquentes douleurs de coliques, c'est une preuve que les digestions ne se font pas bien, & l'on doit y remédier, sans quoi la santé se déränge, & l'on tombe dans des maux facheux.

*Coliques après le froid.*

§. 312. Quand on a eu très froid, surtout aux pieds, l'on est quelquefois attaqué, peu d'heures après, de violentes coliques, dans lesquelles les remèdes chauds & spiritueux sont très nuisibles; mais qui se guérissent aisément, en frottant les jambes avec des linges chauds, en les trempant ensuite dans l'eau tiède, pendant longtems, & en faisant boire beaucoup de thé léger de camomilles ou de sureau.



La guérison fera encore plus prompte , si le malade se met au lit , & peut un peu fûer , surtout aux jambes. Si les douleurs étoient très fortes , on donneroît des lavemens.

Une femme , s'étant trempée les jambes dans une source assez fraîche , après avoir marché , au gros de l'été , fut d'abord attaquée d'une colique très violente. On lui donna des choses chaudes , le mal empira ; on la purgea , le mal empira ; on m'appella le troisieme jour , peu d'heures avant sa mort.

Il faut , dans ces cas là , si la douleur est excessive , saigner , donner un lavement d'eau tiède , tenir les jambes plusieurs heures , d'abord à la vapeur de l'eau chaude , ensuite dans l'eau tiède ; boire abondamment de fleurs de tilleul avec un peu de lait ; donner ensuite un grain d'opium ; & , si le mal ne cedit pas appliquer , aux jambes , des vesicatoires , dont j'ai vû de grands effets.

§. 313. On voit , par ce chapitre , qu'il faut être extrêmement en garde contre les choses chaudes & spi-



ritueufes dans les coliques, & que ces remèdes peuvent non feulement les empirer, mais même les rendre mortelles. L'on ne doit donc jamais en donner; & quand on ne fait pas démêler la caufe de la colique, je confeille de s'en tenir à ces trois fecours, qui ne peuvent nuire à aucune efpece, & peuvent guerir toutes celles qui ne font pas extrêmement fortes. 1°. Des lavemens réitérés. 2°. Une grande quantité d'eau tiede, ou de thé de fureau en boiffon. 3°. Des fomentations fur le bas ventre; celles d'eau tiede font à préférer à toutes les autres.

§. 314. Je n'ai rien dit des huiles, parce qu'elles ne conviennent que dans très peu d'efpeces de coliques, & point du tout dans celles dont j'ai parlé; ainfi j'en déconfeille tout à fait l'ufage, qui peut nuire à plusieurs égards.

§. 315. Les maladies de langueur n'entrant point dans mon plan, je ne dois pas traiter des coliques de cette efpece, qui font fouffrir plusieurs perfonnes pendant longues années; mais je crois devoir les avertir, que leurs  
maux



maux étant causés , le plus souvent , par des obstructions dans les viscères du bas ventre , ou par quelqu'autre vice , surtout dans les organes qui servent à la préparation de la bile , ils doivent

- 1°. éviter , avec le plus grand soin , les remèdes violens , acres , chauds , les émetiques , les forts purgatifs , les électuaires , &c.
- 2°. Se défier de tous ceux , qui leurs promettent une guérison très prompte , au moyen de quelque remède spécifique , & les regarder comme des Charlatans entre les mains desquels il est très dangereux de se mettre.
- 3°. Ils doivent se persuader , qu'ils ne peuvent attendre leur guérison que d'un régime approprié & exact , & d'un long usage de remèdes doux.
- 4°. Il faut qu'ils aient continuellement présent à l'esprit qu'il est aisé de leur faire beaucoup de mal , & que leurs maux sont de ceux , qui exigent le plus de connoissances & de prudence dans ceux qui les traitent.



---



---

## CHAPITRE XXII.

*Du miséréré, ou passion iliaque ;  
& du cholera morbus, ou trouf-  
se galant.*

§. 316. **C**Es maladies emportent plu-  
sieurs personnes , dans les  
campagnes , sans qu'on sache souvent ,  
de quoi elles sont mortes ; & la supersti-  
tion attribué leur mort aux poisons don-  
nés , ou aux sortileges.

§. 317. Le *miséréré* est la maladie  
la plus cruelle. Si les intestins se fer-  
ment dans quelque endroit , par quel-  
que cause que ce soit , tous les alimens  
sont arrêtés , & alors il arrive souvent ,  
que ce mouvement continuel , qu'on re-  
marque dans les boyaux , pour pousser  
tout vers le fondement , se fait dans  
un sens contraire , & pousse tout vers  
la bouche.

Le mal commence , quelquefois , après  
quelques jours de constipation , d'autres  
fois , sans qu'elle ait précédé , par des  
douleurs dans quelque partie du ventre ,  
sur-



surtout autour du nombril , qui , augmentant peu à peu , deviennent enfin très violentes , & en même tems le malade a de l'angoisse ; l'on sent , chez quelques uns , une tumeur dure , qui fait le tour du ventre comme une corde ; on entend des vents , il en sort quelques uns par dessus , ils sont suivis d'envie de vomir , bientôt il survient quelques vomissemens , qui vont en augmentant , jusques à ce que le malade rende tout ce qu'il prend , avec un surcroit de douleurs inouïes. Il ne rend d'abord que les derniers alimens , quelques matieres jaunes , les boissons , mais ensuite les matieres deviennent puantes , foetides , & , quand le mal est très avancé , elles ont une odeur qu'on appelle d'excremens , mais qui ressemble plutôt à celle de cadavre corrompu. Quelquefois aussi , si l'on a pris des lavemens qui eussent une odeur forte , on la retrouve dans ce qu'on vomit ; mais je n'ai jamais vû vomir ni de vrais excremens , ni la matiere des lavemens , ni moins encore , des suppositoires introduits par le fondement. S'il faut croire que cela est arrivé , il est bien difficile de comprendre comment. Pendant tout ce tems là il n'y a pas une seule selle ; le

ventre



ventre se tend , les urines , quelquefois sont supprimées , d'autres fois troubles & puantes. Le poulx d'abord assez dur , devient vite & petit ; les forces se perdent entierement ; les malades rêvent ; il survient presque toujours un hoquet , & quelquefois des convulsions générales ; les extrémités se refroidissent , le poulx se perd , les douleurs & les vomissemens cessent , & le malade meurt très promptement.

§. 318. Comme cette maladie est accompagnée du plus grand danger , l'on doit , sans attendre un moment , commencer des remèdes dès qu'on supçonne le mal ; la plus petite faute est mortelle , & l'on a vû les liqueurs chaudes tuer au bout de peu d'heures. J'ai été appelé le second jour de la maladie , pour une jeune personne , qui avoit pris beaucoup de thériaque ; rien ne pût même la soulager , elle mourut au commencement du troisieme jour.

Le mal doit être traité précisément comme les coliques inflammatoires ; & la seule difference qu'il y a entre ces deux maladies , c'est que , dans ce cas , il n'y a point de selles , mais des vomissemens continuels.



Il faut donc 1°. faire une très forte saignée, à moins qu'on ne fut appelé trop tard, & quand le malade a déjà perdu ses forces.

2°. Donner des lavemens laxatifs, qu'on fait avec une décoction d'orge & auxquels on ajoute cinq ou six onces d'huile.

3°. Chercher à moderer les efforts des vomissemens, en donnant, de deux en deux heures, une cueillerée de la potion N°. 48.

4°. Il faut faire boire beaucoup, à très petites mais très fréquentes doses, d'une boisson qui calme, délaye, rafraichisse, & puisse en même tems contribuer à rappeler les felles & les urines; il n'y a rien de mieux que le petit lait N°. 49, si on peut l'avoir d'abord; si non, on donne le petit lait pur avec du miel, & les boissons marquées §. 298. art. 3.

5°. On met le malade dans un bain d'eau tiède, on l'y laisse aussi longtems qu'il peut le soutenir, & on le réitere plusieurs fois par jour.

6°. Après la saignée, les bains, beaucoup de lavemens, les fomentations, on peut, si rien n'a réussi, donner un lavement



vement de fumée de tabac ; dont il en fera reparlé en traitant des noyés.

J'ai guéri un homme en le faisant entrer dans le bain , immédiatement après la saignée , & en lui donnant un purgatif en entrant au bain.

§. 319. Si les douleurs diminuent avant que le malade ait entièrement perdu ses forces , si en même tems le poulx va mieux , si les vomissemens sont moins abondants , si les matieres paroissent moins corrompues , si le malade sent quelques remuemens dans son ventre , s'il rend quelques matieres par les selles , si en même tems , il se trouve plus fort , on peut compter sur sa guerison ; mais sans cela il meurt bien vite. Souvent , une heure avant la mort , les douleurs paroissent se calmer , il survient une évacuation prodigieuse par les selles , de matieres extrêmement foetides , le malade prend des foibleesses , tombe dans une fièvre froide , & meurt.

§. 320. C'est cette maladie , que le peuple attribué à ce que les boyaux sont noués , & dans laquelle il fait avaler des bales , ou de grosses quantités de mercure. Ce noëud des intestins est une chimere impossible ; comment se noueroient-



roient-ils, puisque l'une de leurs extrémités est continue à l'estomac, & l'autre indissolublement liée à la peau des fesses; mais cette maladie dépend d'un grand nombre de causes, qu'on a découvert, en ouvrant les cadavres de ceux qui en sont morts; sage méthode, extrêmement propre à enrichir & à perfectionner la médecine, qu'il seroit à propos qu'on pratiquât plus généralement, & dont, bien loin de se faire une peine, on devroit se faire un devoir, parce que c'en est un, que de contribuer à perfectionner une science, à laquelle le bonheur des hommes est attaché. Je ne détaillerai point ces causes, mais quelles qu'elles soient, l'usage d'avaler des bales est toujours pernicieux, & celui d'avaler du mercure l'est souvent; l'un & l'autre de ces remèdes peuvent aggraver la maladie, & mettre un obstacle insurmontable à la guérison.

Il y a un miséréré, qui est un accident des hernies, dont je parlerai ailleurs.

### *Trousse galant.*

§. 321. Le *trousse galant*, ou *cholera morbus*, est une évacuation prompte, abon-



abondante, & douloureuse, par les vomissemens & par les selles.

Il commence par des vents, des gonflemens, de legeres douleurs dans le bas ventre, un grand abbatement; ensuite il survient des évacuations abondantes, ou par les selles, ou par les vomissemens; & quand une de ces évacuations a commencé, l'autre suit de bien près. Les matieres sont jaunes, vertes, brunes, blanches, noires; les douleurs fortes dans le bas ventre; le poulx, presque toujours fievreux, est quelquefois fort dans le commencement, mais il ne tarde pas à s'affoiblir, par la prodigieuse évacuation qui se fait. Il y a des malades, qui ont jusques à cent selles dans quelques heures; ils maigrissent à vûë, & au bout de trois ou quatre heures, si le mal est violent, ils sont méconnoissables. Dès qu'il y a eu beaucoup d'évacuations, on est fatigué par des crampes dans les jambes, dans les cuisses, dans les bras, qui sont aussi douloureuses que le mal du ventre. Quand le mal ne peut point être adouci, le hoquet, les convulsions, le froid des extrémités surviennent, les défaillances se succèdent continuellement, une tue le mala-



malade , ou il meurt dans les convulsions.

§. 322. Cette maladie , qui dépend toujours d'une bile devenueë excessive-ment acre , a lieu ordinairement , à la fin du mois de Juillet & dans le mois d'Août ; surtout s'il a fait de grandes chaleurs & s'il n'y a pas eu des fruits d'été , dont l'usage tempere l'acreté putrescente de la bile.

§. 323. Quelque violente que soit cette maladie , elle est moins dangereuse , & même moins cruelle que la précédente ; beaucoup de gens en guerissent.

L'on doit 1°. chercher à moyer cette bile acre , par des torrens de la boisson la plus adoucissante , parce que l'irritation est si grande , que tout ce qui a la plus petite acreté nuiroit. Ainsi on donnera continuellement au malade , en boisson & en lavement , ou de l'eau d'orge , ou des laits d'amandes , ou de l'eau avec une huitieme partie de lait , remede qui m'a très bien réussi ; ou , une très legere tisanne de pain , qui se fait , en cuisant une livre de pain rôti , avec trois ou quatre pots d'eau , pendant une demi heure ; l'on préfere le pain d'avoine. L'on grille aussi , avec succès ,  
du



du feigle , qu'on pile , & dont on fait une legere tisanne.

Un bouillon très foible fait avec un poulet , ou une livre de maigre de veau , cuits pendant une heure , avec trois pots d'eau , est très bon dans ce cas. L'on employe avec succès le petit lait ; & , dans les endroits où l'on peut en avoir , le petit lait de beure (la battue) est la meilleure de toutes les boissons. Mais quel que soit celui de ces remedes qu'on préférera , il faut nécessairement en donner une grande quantité ; & les lavemens doivent être appliqués de deux en deux heures.

2°. Si le malade étoit robuste & sanguin , que le poulx fût fort dans les commencemens , & les douleurs extrêmement violentes , une ou deux saignées faites d'abord , diminuent la violence du mal , & donnent plus de loisir pour les autres remedes. J'ai vû les vomifsemens finir , presque entièrement , après la premiere saignée.

La furie du mal s'arrête un peu , au bout de cinq ou six heures ; mais il ne faut point , pendant ce calme , se relâcher pour les remedes , car il revient bientôt après avec beaucoup de force,



force, & ce retour ne change rien au traitement.

3°. Ordinairement le bain tiede soulage pendant qu'on est dedans; mais les douleurs reviennent souvent bientôt après qu'on en est sorti, ce qui n'est point une raison pour le négliger; d'autant plus, que quelquefois, il procure un soulagement plus long. On doit y tenir le malade longtems, & profiter de ce tems pour lui faire prendre sept ou huit verres du remede N°. 32, ce qui m'a très bien réussi. Les vomissemens s'arrêterent, & au fortir du bain, le malade eut plusieurs selles prodigieuses, qui diminuerent considerablement la force du mal.

4°. Si l'on se laisse effrayer par la quantité des évacuations, & qu'on veuille les arrêter trop tôt, par de la thériaque, de l'eau de menthe, du syrop de pavot blanc, de l'opium, du mithridate, il arrive de deux choses l'une; ou l'on aigrit le mal, comme je l'ai vû arriver, ou, si l'on réussit à arrêter les évacuations, on jette le malade dans un état plus dangereux. J'ai été obligé de donner un purgatif, qui rappella les évacuations, à un homme, qu'un reme-



remède composé de thériaque, de mithridate, & d'huile avoit jetté dans une fièvre violente accompagnée d'un délire furieux. L'on ne doit employer ces remèdes, que quand la petiteffe du poulx, l'affoiblissement considerable, les crampes violentes & continuës, & la foiblesse même des efforts pour vomir, font craindre que le malade ne succombe. Dans ce cas, il faut donner, tous les demi quarts d'heures, une cueillerée du remède N<sup>o</sup>. 50. en continuant les délayans. Après la premiere heure, l'on n'en donne plus, que, d'heure en heure, encore huit prises. Mais je réitere qu'on ne doit point venir trop tôt à ce remède.

§. 324. Si le malade doit guerir, peu à peu les douleurs, & les évacuations diminuent, l'alteration est moindre, le poulx reste très vite, mais il devient regulier; il y a des instans d'assoupissemens, car le bon sommeil se fait attendre longtems. Il faut continuer les mêmes remèdes, mais donnés un peu moins frequemment. On peut venir à donner quelques bouillons farineux, & quand les évacuations sont finies, qu'il ne reste plus de douleurs, mais



mais une grande foiblesse , & beaucoup de sensibilité , on peut donner outre les bouillons, des œufs frais , peu ou point cuits , pendant quelques jours ; ensuite on met au regime des convalescens ; & l'usage de la poudre N°. 14 , dont on prend deux prises par jour , hâte beaucoup la convalescence.

---

## CHAPITRE XXIII.

### *De la Diarrhée.*

§. 325. **C**Hacun connoit la *diarrhée* , que le peuple appelle cours de ventre , & même souvent colique.

Il y en a de longues & inveterées , qui dépendent de quelque vice essentiel dans la constitution ; je n'en parlerai pas.

Celles qui attaquent tout à coup , sans aucun mal précédent , si ce n'est quelquefois un peu de dégoût , & de pesanteur dans les reins & dans les genoux , qui ne sont accompagnées ni de douleurs fortes , ni de fièvre , (souvent même il n'y a point de douleur du tout ,)



tout, ) font plutôt un bien qu'un mal; elles évacuent des matieres amassées dès longtems, & corrompues, qui, si elles ne s'évacuoient pas, produiroient quelque maladie, & bien loin d'affoiblir, ces diarrhées rendent plus fort, plus léger, plus dispos.

§. 326. Il faut bien se garder de les arrêter; elles finissent ordinairement d'elles mêmes, quand toutes les matieres nuisibles sont évacuées, & elles ne demandent aucun remede, il faut seulement diminuer considerablement la quantité des alimens; se priver de viande, d'œufs, de vin; ne vivre que de quelques soupes, de quelques legumes, ou d'un peu de fruit, crud ou cuit, & boire un peu plus qu'à l'ordinaire. Une tisanne de capillaire est très suffisante dans ce cas. Il ne faut ni theriaque, ni confection, ni autres drogues de cette espece.

§. 327. S'il arrive qu'après cinq ou six jours, le mal dure encore, qu'il affoiblisse le malade, que les douleurs deviennent un peu fortes, & surtout, si les envies d'aller à selle devenoient plus fréquentes, alors il faudroit l'arrêter. Pour cela on mettroit le malade tout à fait



fait au regime ; & , si la diarhée étoit accompagnée d'un grand dégoût , de soulevemens de cœur , d'ordures sur la langue , de mauvais goût à la bouche , on lui donneroit la poudre N<sup>o</sup>. 35. Si ces accidens n'existoient pas , on lui donneroit celle N<sup>o</sup>. 51 ; & , pendant les trois heures , qui suivent ce remede , on lui feroit prendre , toutes les demi heures , une tasse de bouillon foible.

Si la diarhée , arrêtée par ce remede , revenoit au bout de quelques jours , ce seroit une preuve qu'il y a quelque matiere tenace , qui n'a pas encore été évacuée. Il faudroit , dans ce cas , purger avec un des remedes N<sup>o</sup>. 21 , 23 , ou 47. & ensuite donner , à jeun , pendant deux matins , la moitié de la poudre N<sup>o</sup>. 51.

Le soir du jour que le malade a pris le remede N<sup>o</sup>. 35 , ou celui N<sup>o</sup>. 51 , ou un autre purgatif , on peut lui donner une petite prise de thériaque.

§. 328. Souvent on néglige les diarhées pendant longtems , sans observer même aucun regime ; alors elles se perpetuent & affoiblissent entierement le malade. Il faut , dans ces cas là , commencer par le remede N<sup>o</sup>. 35 ; ensuite

on



on donne, de deux jours l'un, quatre fois de suite, celui N<sup>o</sup>. 51; &, pendant tout ce tems là, le malade ne vit que de panade (voyez §. 37.) ou de ris cuit au bouillon, de poule, foible. L'on met avec succès, sur l'estomac, un emplâtre stomachique, ou une flanelle, qu'on trempe souvent dans une décoction d'herbes fortes, cuites avec du vin. Il faut éviter le froid & l'humidité, qui rappellent souvent sur le champ les diarrhées, après même qu'elles avoient cessé plusieurs jours.

*Fin du premiere Tome.*

A V I S















